

ARCHITECTURE VERNACULAIRE AU TOGO

Habitats, modes de vie, codes sociaux
et leurs rôles dans la production d'espaces



Avant toute chose, je tiens à souligner que ce mémoire n'aurait pu être réalisé tel qu'il apparaît aujourd'hui sans le précieux concours de nombreuses personnes auxquelles j'exprime ici ma sincère gratitude.

Tout d'abord, je tiens à remercier tout particulièrement mon promoteur, M. Frank VERMANDEL, pour m'avoir accompagnée, guidée et encouragée à suivre mon propre chemin à travers l'écriture de ce travail.

Il me tient tout autant à cœur de remercier mon lecteur, M. Joseph DRESE, pour m'avoir mis à disposition de nombreuses lectures mais également, et surtout, pour l'écoute, la patience et les conseils qu'il m'a prodigués durant de nombreuses heures.

Je n'oublie pas mon second lecteur, M. Quentin WILBAUX qui a assisté aux premiers balbutiements de ma pensée judicieusement éveillée par son questionnement.

Merci également à Julien JESSUS ainsi qu'à nos familles pour le soutien inestimable apporté durant la conception de ce travail mais également tout au long de mes études.

Merci à mes amies et amis pour m'avoir épaulée sans compter.

Je ne pourrais terminer sans faire part de mon immense reconnaissance auprès des personnes qui m'ont ouvert leur porte et leur cœur au Togo me permettant ainsi de partager des moments inoubliables. Sans eux mais également sans leur confiance et leur joie de vivre, cette expérience de vie autant que ce mémoire n'auraient pas eu d'aussi belles répercussions sur ma vie.

Merci à toutes et à tous.

REMERCIEMENTS	1
TABLE DES MATIERES	2
INTRODUCTION : L'Afrique rêvée, l'Afrique vécue	5
ETAT DES LIEUX : ELEMENT DECLENCHEUR	17
<u>PARTIE I : QUELLES SONT LES RELATIONS ENTRE L'HABITANT, SON HABITAT ET SON ENVIRONNEMENT ?</u>	41
I. Pourquoi étudier les relations entre l'habitant, son habitat et son environnement ?	42
II. Une démarche anthropologique	42
III. Deux conceptions du monde : la notion d'espace.	44
III.1) La pensée occidentale moderne	45
III.2) La pensée africaine	48
III.3) La notion d'espace	56
IV. Terrain d'étude : Fokpo et Koudzra-Gabi	58
V. Quels sont les facteurs qui ont une influence sur la forme de l'habitat ? <i>facteurs primaires ou secondaires ? déterministes ou modifiants ?</i>	60
V.1) Les facteurs physiques	60
V.2) Les facteurs socioculturels	68
VI. Habiter Fokpo	71
VI.1) Le choix d'un site	72
VI.2) L'organisation spatiale - les limites du village	73
VI.3) Village, organisation de l'habitat et mode de vie	78
VI.4) Statuts sociaux et environnement	91
VI.5) Village, religion et croyances	94
VI.6) L'habitat et les rituels	96
VI.7) Habitat : construction matérielle, rituelle et symbolique	98
VII. Habiter Koudzra-Gabi	108
VII.1) Le choix d'un site	113
VII.2) L'organisation spatiale - les limites du village	114
VII.3) Village, organisation de l'habitat et mode de vie	116

VII.4) Statut sociaux et environnement	126
VII.5) Village, religion et croyances	130
VII.6) L'habitat et les rituels	140
VII.7) Habitat : construction matérielle, rituelle et symbolique	146
VIII. L'habitat et l'habiter	150
<u>PARTIE II : QUEL EST L'IMPACT DE LA CULTURE OCCIDENTALE SUR LA CULTURE AFRICAINE ?</u>	156
I. La notion de culture	160
II. Fondement des relations Occident/Togo	162
III. L'illusion du modèle français	164
IV. Facteurs d'exportation et d'enracinement des traits culturels français au Togo	168
V. Une société dualiste	172
VI. Les changements physiques : mutation de l'habitat en tant qu'édifice construit	176
VI.1) Quelles sont ces transformations physiques de l'habitat ?	176
VI.2) Quelles sont les conséquences physiques de ces transformations sur l'habitat, l'habitant et son environnement ?	183
VI.3) Quelles sont les conséquences socioculturelles de cet habitat en mutation ?	196
VI.4) Quelles sont les raisons de ces changements ?	210
VII. Fokpo et Koudzra-Gabi : des modes de vie entre tradition et modernité	213
VIII. Que deviennent les relations entre l'habitant, son habitat et son milieu ainsi que la conception du monde cosmologique des sociétés traditionnelles ?	238
<u>PERSPECTIVES : Aujourd'hui, peut-on imaginer une relation différente entre tradition et modernité ?</u>	245
CONCLUSION	250
BIBLIOGRAPHIE	254





L'Afrique rêvée, l'Afrique vécue

Evocatrice d'images, l'Afrique a fasciné plusieurs générations d'explorateurs et d'aventuriers du monde entier. Le fondement de leur relation remonte à l'époque des colonies. Malgré une actualité parfois tragique, le continent noir suscite, encore de nos jours, autant d'intérêt chez tous ceux qui ont l'occasion de le découvrir.

Aujourd'hui plus encore qu'hier, l'intérêt et la curiosité que je porte à l'Afrique croît de façon exponentielle. Les lectures, les expositions, les documentaires audio visuels, les conférences et les expériences humaines liées à ce continent, non loin de me satisfaire, ont renforcé ma passion et surtout mes interrogations.





Site Lobi à Gaoua, Burkina Faso (ci contre). Cda
Case de Diébougou dans laquelle j'ai vécu un mois (ci-dessus). Cda
Animation d'enfants du village de Diébougou (ci-dessous). Cda



Cet intérêt est né lors de ma première année de scoutisme (Scoute et Guide de France). En effet, depuis l'âge de 11 ans, je regardais les "grands" partir pour agir au bout du monde (équipes « Compagnons, scouts majeurs ayant pour mission de monter de toute pièce un projet humanitaire sur une durée de 2 ans) et je me disais qu'un jour moi aussi j'irai en Afrique aider les autres. Puis en 2009, lorsque ce fût mon tour, j'ai réalisé un projet humanitaire d'une durée d'un mois au Burkina Faso. Avec mes trois camarades compagnons, nous avons animé 150 à 350 enfants par jour et les avons nourris tous les midis. Nous nous sommes baladés pour découvrir le pays mais finalement, je me suis rendue compte que je ne m'étais pas tellement préparée à voir et à comprendre cette culture. J'y suis allée en conquérante, le baccalauréat en poche, avec toute ma bonne volonté pensant que j'allais changer le monde. J'ai vu, j'ai vécu et je suis repartie tête baissée comme de nombreux jeunes volontaires qui font le bilan de l'apport du projet. Cependant, je suis rentrée changée.

Ma formation d'architecte débute trois semaines après mon retour en France. C'est aujourd'hui que je me rends compte que je n'avais pas d'outils ni de lunettes à travers lesquelles j'aurais pu mieux comprendre ce pays. Je ressentais une sensation de frustration, comme si j'étais passée à côté de quelque chose. C'est alors ce besoin de comprendre la façon dont ils vivent, dont ils construisent, dont ils voient l'avenir (suscité d'autant plus par ma formation d'architecte...) et cette envie de revivre un « retour à l'essentiel » (comme il me plaît de l'appeler) qui m'ont poussée à réitérer une expérience africaine mais cette fois ci au Togo. Il faut avoir éprouvé l'état des pistes, la précarité des moyens de transport, les tracasseries douanières aux postes de frontières, pour réaliser le tribut à payer lorsque l'on a décidé de voyager, ainsi que je l'ai fait, avec les moyens du bord, à pied, à vélo, à moto, en pirogue, en taxi en autocar ou encore en taxi-brousse...



8

Burkina Faso

Mosquée de Gaoua. Cda



9



Diébougou. Cda

Cependant, une fois arrivée dans le premier village où j'allais vivre un mois, je me suis retrouvée face à dix toits de feuilles de palme, et un, deux puis trois toits en tôles ondulées. Le second village et la traversée du Togo du nord au sud ont confirmé mon impression. J'ai été l'un des témoins des transformations de l'architecture vernaculaire. Ce binôme homme/environnement est en pleine mutation : que devient cette relation homme/environnement ? De nombreuses questions m'ont bousculée :

Jusqu'où vont ces transformations qui s'opèrent sur l'architecture ?

A quoi sont-elles dues ?

Et puis, un étrange paradoxe s'est peu à peu mis en place. Je fais le constat d'une Afrique qui se veut moderne (utilisation de matériaux, techniques de constructions, technologies...) alors qu'aujourd'hui en Europe cette modernité est remise en cause. A une époque où la question de l'écologie se fait oppressante mais où l'on construit malgré tout exclusivement en béton, acier ou verre, certains architectes ne peuvent résister à la tentation de développer des modèles dits "universels" pouvant être performants quel que soit la situation géographique. C'est cette tendance qui effraye certains concepteurs et les poussent à trouver de nouveaux fondements à l'architecture d'aujourd'hui qui redonneraient un sens, une identité aux villes de demain.

Le choix de vous parler de l'architecture vernaculaire n'est pas anodin. C'est l'architecture de peuples qui ont touché ma sensibilité. Il est évident que mon expérience du continent africain n'a pas toujours été des plus agréables. Tandis que le milieu urbain ne cesse de vous rappeler que l'image du "blanc" est associée à celle de la richesse, les villages m'ont fait redécouvrir les valeurs indispensables pour vivre en société.





Ma recherche consistera à analyser l'architecture vernaculaire au Togo à travers l'habitat, les modes de vie, les codes sociaux de différentes ethnies (avec lesquelles j'ai eu la chance de pouvoir vivre quelques semaines ou tout simplement croiser leur chemin) et leurs rôles dans la production d'espaces de manière consciente voire inconsciente. Des espaces qui seraient révélateurs d'une relation particulière entre l'homme et son environnement et qui pourraient proposer de nouvelles solutions pour répondre aux contraintes urbaines, sociales et climatiques d'un milieu auxquelles nous faisons face en tant qu'architecte.

Ma question principale serait alors :

"Quelles sont les conséquences de ces transformations sur l'homme, son mode de vie et la création d'espaces ?"

Cette étude de l'architecture vernaculaire et de ses transformations qui s'opèrent a d'une part pour but de tenter de comprendre la relation entre l'homme et son habitat (modes de vie, codes sociaux et leurs rôles dans la production d'espaces) et d'autre part de construire des fondations pour la réalisation de projets auxquels je ferai face une fois diplômée.

Cette analyse et le choix des exemples, basés sur mon expérience, seront enrichis de théories ou d'expériences similaires de façon à ne pas aborder seulement le domaine du subjectif. Tandis que mon analyse portera principalement sur le peuple Ewé, j'évoquerai également succinctement le peuple Tem, le peuple Moba-Gourma et pour finir le peuple Bétammaribé.

Avant de se lancer dans la lecture de ce mémoire, il est indispensable de comprendre les motivations qui ont fait de l'architecture vernaculaire mon thème de recherche. Outre la fascination que l'éprouve pour l'Afrique et la volonté de construire des fondements aux projets que je serai amenée à concevoir demain, je distingue 3 raisons principales.

Quel est l'intérêt d'étudier l'architecture vernaculaire ainsi qu'un tel mode de vie ?

Si chacun a sa propre définition de cette architecture : "architecture primitive", "architecture indigène", "architecture spontanée", "architecture traditionnelle", ou encore "architecture sans architecte", nombreux sont ceux qui la nomme "architecture vernaculaire". Terme utilisé seulement à partir du XVIII^e siècle dans le sens de "tout ce qui est particulier à un pays", il se rapporte au mot latin *verna* (esclave) : "relatifs aux esclaves nés dans la maison"¹.

La définition qu'en fait M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU me paraît prendre en compte les paramètres à la fois physiques et socioculturels qui caractérisent cette architecture :

"L'architecture vernaculaire est historiquement définie, elle est le produit d'une époque donnée, mais aussi de la classe sociale qui l'a construite ou fait construire, et utilisée. [...] Elle concerne une aire géographique définie, un pays, soumis à la diffusion de plans, de modes d'organisation de l'espace, de techniques de construction, de formes architecturales et de décors stylistiques spécifiques."²

En effet, cette architecture non marchande qui ne cherche pas le profit remet en cause la place de l'architecte : "the architecture of the people and by the people, but not for the people".³ Cette caractéristique l'empêche encore aujourd'hui d'appartenir pleinement au domaine de l'architecture et ainsi d'être reconnue comme telle. Si certains ne voient en elle que des "huttes primitives" c'est bien qu'elle va au-delà de la construction et que pour l'appréhender il faut aller contre tout acquis de compétences analytiques rationnelles et architecturales que l'on nous enseigne au quotidien en architecture. Les principes fondamentaux que j'ai intégrés durant ces années d'études pour concevoir un projet d'architecture ont été totalement bouleversés. Si par exemple, l'espace que l'on m'a enseigné est quantitatif, qualitatif, géo métrisable et défini par des points, au Togo il m'a paru insaisissable. Ce sont des codes de lecture différents qu'il m'a fallu appréhender pour tenter de comprendre et de décrire cette architecture.

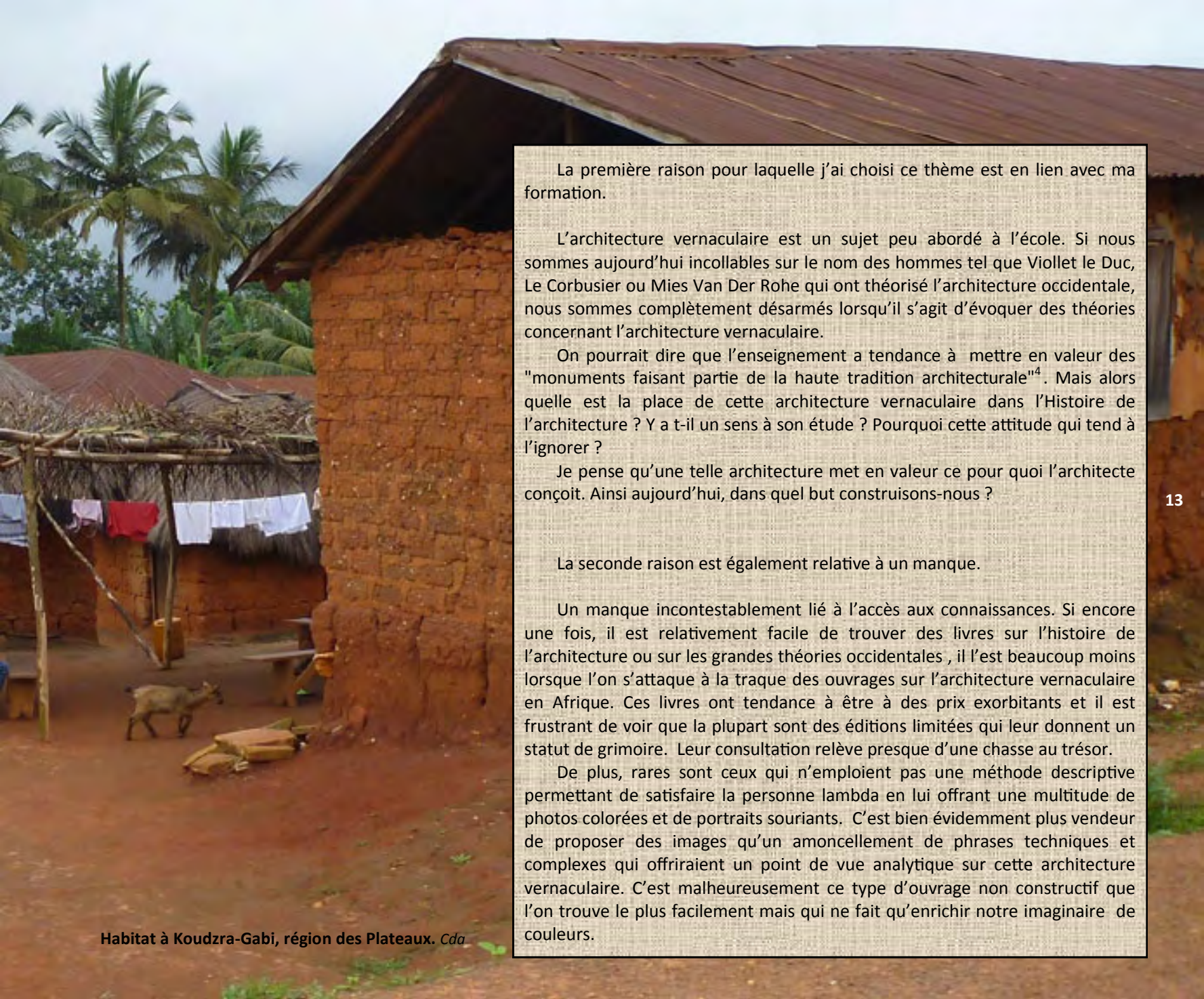


1. M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, *Architecture, société et paysage Bétammaribé au Togo. Contribution à l'anthropologie de l'habitat*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2009, p.43, l.11.

2. *Ibid* p.43 l. 17-23.

3. P. OLIVER, *Dwellings : The Vernacular House Worldwide*, Ed. Phaidon, Oxford, 1987, p.14, l.62-63.

4. Amos RAPOPORT, *Pour une anthropologie de la maison*, Ed. Dunod, Paris, s.d, p.2, l.26-27.



La première raison pour laquelle j'ai choisi ce thème est en lien avec ma formation.

L'architecture vernaculaire est un sujet peu abordé à l'école. Si nous sommes aujourd'hui incollables sur le nom des hommes tel que Viollet le Duc, Le Corbusier ou Mies Van Der Rohe qui ont théorisé l'architecture occidentale, nous sommes complètement désarmés lorsqu'il s'agit d'évoquer des théories concernant l'architecture vernaculaire.

On pourrait dire que l'enseignement a tendance à mettre en valeur des "monuments faisant partie de la haute tradition architecturale"⁴. Mais alors quelle est la place de cette architecture vernaculaire dans l'Histoire de l'architecture ? Y a-t-il un sens à son étude ? Pourquoi cette attitude qui tend à l'ignorer ?

Je pense qu'une telle architecture met en valeur ce pour quoi l'architecte conçoit. Ainsi aujourd'hui, dans quel but construisons-nous ?

La seconde raison est également relative à un manque.

Un manque incontestablement lié à l'accès aux connaissances. Si encore une fois, il est relativement facile de trouver des livres sur l'histoire de l'architecture ou sur les grandes théories occidentales, il l'est beaucoup moins lorsque l'on s'attaque à la traque des ouvrages sur l'architecture vernaculaire en Afrique. Ces livres ont tendance à être à des prix exorbitants et il est frustrant de voir que la plupart sont des éditions limitées qui leur donnent un statut de grimoire. Leur consultation relève presque d'une chasse au trésor.

De plus, rares sont ceux qui n'emploient pas une méthode descriptive permettant de satisfaire la personne lambda en lui offrant une multitude de photos colorées et de portraits souriants. C'est bien évidemment plus vendeur de proposer des images qu'un amoncellement de phrases techniques et complexes qui offriraient un point de vue analytique sur cette architecture vernaculaire. C'est malheureusement ce type d'ouvrage non constructif que l'on trouve le plus facilement mais qui ne fait qu'enrichir notre imaginaire de couleurs.

La troisième et dernière raison se base sur un constat dirait-on alarmant de l'architecture d'aujourd'hui.

A l'époque, dans une région riche en forêts, par exemple, les hommes n'avaient d'autre choix que de construire en bois. De nos jours, les moyens de transport, l'évolution des techniques et l'utilisation de nouveaux matériaux ont modifié considérablement la façon de construire. Si on peut voir des villas 4 façades de type fermettes identiques un peu partout en France ou encore en Belgique, ceci est bien lié aux progrès que la société a fait. De même, les bâtiments "objets", quel que soit la région et donc le site ou encore le climat, se déposent où bon leur semble, sans se préoccuper de ce qui les entoure. Des modèles dits "universels" performants n'importe où dans le monde sont dorénavant possibles grâce aux évolutions techniques.

Cependant, on peut constater qu'on assiste à une perte d'identité des habitants ou encore à une plus grande échelle, une perte de sens des villes. Depuis toujours, l'homme a cherché à donner un sens à son existence qui se traduisait notamment dans la façon d'ériger sa propre maison. Aujourd'hui, qu'en est-il de ce sens ? Et alors, comment construire la ville de demain ?

Que peut nous apprendre l'étude de l'architecture vernaculaire pour tenter de redonner des fondements à l'architecture de demain ?

Je pense qu'il est bon de se retourner vers des manières de construire qui ont su maintenir l'identité d'un peuple. En effet, la relation qu'entretient l'homme et son habitat va au-delà du simple abri. Une maison ne peut pas seulement satisfaire un besoin primaire car elle est vecteur et révélatrice du mode de vie de son utilisateur.

C'est ainsi qu'on peut se demander si le manque d'intérêt pour l'architecture vernaculaire peut être en partie une raison pour laquelle l'homme a arrêté de donner un sens à ses constructions.

Le but de ce mémoire n'est en aucun cas de s'élever au rang de théorie universelle. Bien au contraire, cette recherche personnelle va tenter à travers l'expérience que j'ai vécue ainsi que les lectures théoriques, d'aborder d'une façon plus analytique la relation qu'entretient l'homme avec son habitat.

C'est seulement en toute modestie que je souhaite que cet écrit éveille, fasse découvrir et pourquoi pas invite le lecteur à aller plus loin, en posant les pieds sur le sol togolais.

Suivez-moi mais surtout suivons-les...





Procession des villageois de Fokpo
lors de l'inauguration du forage,
Juillet 2012.
Région des Plateaux. Cda





ETAT DES LIEUX : ELEMENT DECLENCHEUR





Mes premiers pas dans le village de Fokpo

Après être restée un peu plus d'une semaine dans la capitale, Lomé puis quelques jours à Kpalimé dans le siège de l'ONG AVES TOGO, je me suis rendue au village de Fokpo dans la région des Plateaux. Situé à une trentaine de kilomètres de la ville de Kpalimé dans le sud ouest du pays non loin de la frontière avec le Ghana, il se trouve à 3h de marche à pied de la première route goudronnée. C'est donc dans un village d'environ 200 personnes qui vit en autarcie que j'allai vivre un mois avec comme mission de reboiser plusieurs hectares de forêt avec les villageois.

A peine arrivée à Fokpo, l'accueil plus que chaleureux ainsi que ce à quoi je faisais face me subjuguait. Bien différent que tout ce que j'avais pu voir auparavant, la couleur de la terre dominait le paysage. La répartition des constructions me paraissait aléatoire mais au contraire elle suivait une organisation que j'allais comprendre par la suite. Habitations, arbres, animaux, et hommes coexistaient avec une telle harmonie qu'il m'a été difficile au début de comprendre la place de chacun dans leur société.

D'habitude, lorsque je visite une ville, j'ai tendance à m'orienter grâce aux points hauts de la ville, tels que les églises, les tours, les beffrois... Au début, comme une occidentale lambda, je cherchais des constructions singulières qui auraient pu me guider mais en dehors de l'édifice religieux (remarquable non pas par sa hauteur mais par le matériau qui la compose), rien ne me permettait de me repérer. J'ai alors petit à petit appris à m'orienter dans le village grâce aux arbres et surtout aux subtilités constructives qui jusque là m'avaient échappées. Mon premier regard, à tort, a dans un premier temps uniformisé ma perception des choses. Certes, l'habitat de Fokpo était caractérisé par un type mais nombreuses étaient ses variantes.

J'ai alors vécu un mois dans une des cases, prise sous l'aile d'une ancienne du village qui habitait la maison la plus proche. Il m'a été dès lors indispensable d'apprendre le dialecte Ewé pour pouvoir comprendre et surtout me faire comprendre par cette femme. Elle ne parlait pas du tout français, seuls les enfants du village servaient d'intermédiaire avec les personnes qui n'avaient pas reçu d'enseignement et ils étaient nombreux.

L'habitat traditionnel de Fokpo

Les maisons traditionnelles sont présentes majoritairement dans le village et cohabitent avec des constructions dites plus "modernes" selon leurs propres mots.

Les murs de terre, en briques crues, séchées au soleil ont laissé place dans de rares cas, à des murs de béton, tandis que les toitures en feuilles de palme ont, la plupart du temps été remplacées par des tôles d'acier ondulées.

Si le béton n'a pas encore été utilisé pour la construction de l'entièreté du village, c'est bien par « manque d'argent » m'a glissé le chef. Sur la page en vis-à-vis, on peut voir l'unique case construite à l'aide de béton. Ce n'est pas une habitation comme les autres, c'est la seule boutique du village où l'on peut acheter les choses de premières nécessités. C'est donc bien l'unique lieu de vente de produits venant de la ville. Une case synonyme de modernité et surtout de richesse pour les habitants.

Mais jusqu'où iront ces transformations de l'habitat traditionnel ?

Est-ce uniquement par manque de moyens financiers que le village conserve son habitat traditionnel ?



Habitat "traditionnel".

21



Habitat "moderne".

Village de Koudzra-Gabi

Dans un second temps, je me suis rendue pour une période d'un mois dans le village de Koudzra-Gabi dans le but de rénover une l'école. Ce village se situe à la frontière avec le Ghana, ce qui lui confère un statut tout particulier et a un réel impact sur la disposition spatiale ainsi que sur les modes de vie. En effet, environ 50 kilomètres me séparent de Fokpo et pourtant j'ai l'impression d'avoir changé de pays. Paysages, climat, couleurs, végétations sont autant de paramètres physiques qui vont avoir un impact sur la manière d'habiter. Le relief ainsi que la végétation abondante et dense maintiennent une ambiance humide. L'habitat traditionnel est basé sur le même type que celui de Fokpo, cependant, les couleurs des murs ainsi que les habitudes de vie sont très différentes.

Si à Fokpo, l'organisation spatiale me paraissait être aléatoire, à Koudzra-Gabi, j'ai eu la sensation totalement opposée. La route bitumée traverse en son centre le village. Ou bien vu sous un autre angle, je pourrais dire que les maisons viennent s'agglomérer le long de cet axe de façon très régulière. Une limite fictive, non physique instaure une distance entre l'habitation et la route. L'orientation des cases est également déterminée par cette donnée. Parallèle au tracé de l'axe, le plus grand côté du plan rectangulaire fait office de façade avant. L'entrée fait sans exception face aux incessants aller retour qui rythment la vie des villageois.

Chaque jour, dès le lever du soleil, c'est une parade sans interruption d'hommes qui se saluent, de femmes qui vont et viennent à la pompe, d'enfants qui jouent, d'animaux qui déambulent, de voitures et de motos qui passent à toute allure. C'est le lieu finalement où, tout le monde vit, quel que soit l'âge, quelque soit l'heure de la journée. Les jours se ressemblent et personne ne déroge à ce rituel. J'avais l'impression que c'était une pièce de théâtre où chacun connaissait son rôle et le répétait avec toujours le même entrain comme si c'était la première fois qu'il le faisait en public. C'est assez déroutant à vivre, car tout le monde s'observe, ce qui laisse très peu d'intimité mais surtout de liberté des faits et gestes. Cette route permet un réel contrôle social, seule la case vous offre un petit espace privé. Cela dit, j'ai eu la chance d'être accueillie par une famille qui m'a également prise sous son aile durant 1 mois et m'a offert ce que personne n'a, une pièce pour moi seule. Les cases sont composées d'une ou plusieurs pièces, cependant celles-ci accueillent l'entière de la famille. Souvent, une pièce à dormir jouxte une cuisine tout simplement.





Peut-on parler d'une influence déterministe des facteurs physiques (site, climat, économie) sur la forme des maisons, sur l'organisation spatiale du village ou encore sur les modes de vie ?

Quel est le rôle des facteurs socioculturels sur l'habitat, les modes de vie ainsi que les codes sociaux ?

Qui est la conséquence de quoi ?

Questions qui seront l'un des sujets d'étude de mon mémoire par la suite.

De la même façon qu'à Fokpo, j'ai été surprise par les maisons hybrides auxquelles je faisais face. Les corps de logis, espaces de vie ont pour la plupart été recouverts de tôle d'acier ondulées. La récupération de ces tôles ainsi que le manque d'argent nécessaire pour les remplacer leur confère une apparence rouillée. Le béton prend place également dans le village, brut il offre une couleur gris terne tandis que parfois on peut le voir recouvert d'une peinture achetée en ville. L'habitat traditionnel accueille dorénavant une fonction de réserve pour les outils ainsi que les récoltes : il est alors délaissé en terme d'espaces de vie au profit d'un habitat qu'ils qualifient de "dur".

On peut voir beaucoup de situations où les murs de terre en briques séchées au soleil recouverts d'un enduit de terre complètent la construction de béton. Lorsque je leur ai posé la question, ils m'ont répondu un peu gênés que ceci n'est que temporaire, bientôt, dans quelques années si les récoltes sont bonnes, ils finiront de construire leur maison.

De nouveau, jusqu'où vont ces transformations de l'habitat traditionnel ?

A quoi sont-elles dues ?

Quelles en sont les conséquences ?

Pourquoi ce désir de construire en béton ?

Pourquoi une toiture percée en tôles d'acier ondulées a plus de succès qu'une toiture étanche en feuilles de palmes ?

Pourquoi vouloir recouvrir les murs de béton à l'aide de peinture jaune ou orange alors que la terre leur offre une couleur chaude similaire ?









Traversée de Togo du sud au nord

Après avoir réalisé les deux missions que je m'étais données, j'ai décidé de traverser le pays de façon à découvrir un peu ce qui se passe ailleurs. Je vous dispense des conditions de transports, de l'état des routes ainsi que de la sécurité car ce n'est pas le sujet ici.

Il a suffi de quelques dizaines de kilomètres pour que le paysage, le climat, la végétation mais surtout la forme des maisons me laissent sans voix. La maison traditionnelle Ewé se retrouve principalement dans la région des Plateaux, c'est ainsi que j'ai pu découvrir une toute petite partie de la richesse architecturale togolaise. A travers la vitre du taxi-brousse, je n'imaginais pas qu'il puisse y avoir une telle différence de cultures, de religions et surtout de modes de vie. C'est seulement lorsque j'ai posé pied à terre que j'ai été confrontée à cette réalité.

Cependant, si je reprends ma place de spectatrice, observatrice de l'habitat rural (la partie analytique suit cette état des lieux, c'est pour cette raison que je ne rentre pas dans les détails). Formes des constructions, matériaux utilisés, couleurs, ornements, organisations spatiales des villages varient en fonction des régions.

Mais de nouveau, je constate que parfois, le béton a remplacé la terre ou les tôles d'acier ondulées ont recouvert de nombreuses cases. Si parfois le changement de matériaux n'est pas lié à la forme de l'habitat, on peut voir que dans certains cas, le type de l'habitat traditionnel a été complètement abandonné au détriment d'un type emprunté à une autre région.

Voici quelques photos qui illustrent ma pensée...

Taxi-brousse à Sokodé. Cda

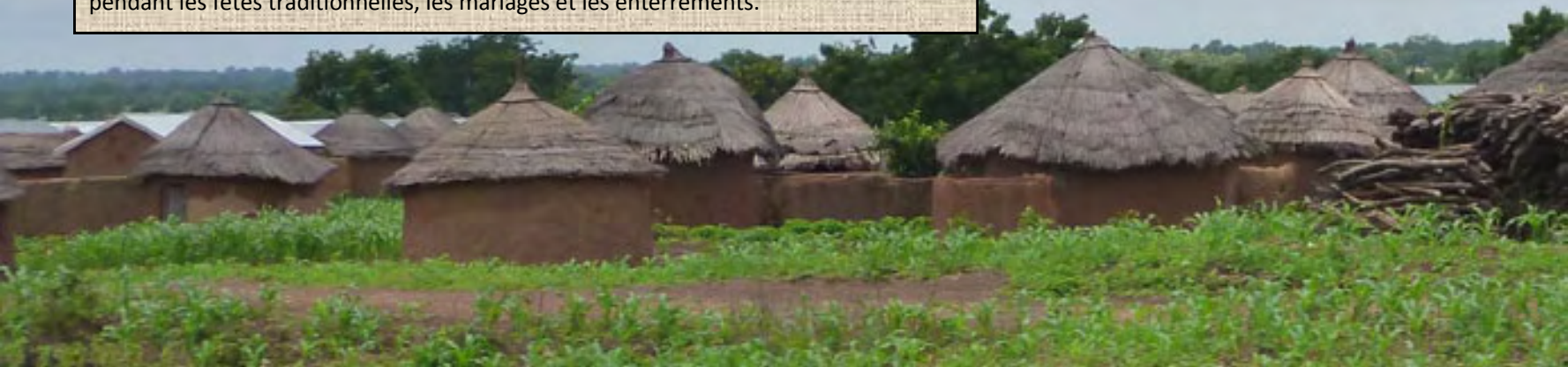
Le peuple Tem de la région centrale

Le peuple Tem, également appelé "*peuple Kotokoli*" occupe un territoire couvrant la grande partie de la région centre du Togo, débordant au nord-est au Bénin. Il est structuré en réseau d'affiliation divers, on peut notamment distinguer deux types : "*le dugoré*" et "*le sèdi*". Le "*dugoré*" (qui signifie le vestibule, la case constituant l'entrée d'une concession) désigne la famille étendue. C'est un groupe issu d'un ancêtre commun vivant tous ensemble sous l'autorité d'un patriarche. A l'origine, ils vivaient tous dans la même concession mais l'accroissement des familles les ont amenés à construire d'autres maisons plus ou moins éloignées de la première. La seconde structure s'apparente à celle d'un clan ("*le sèdi*"). Au sein de chaque village, on peut distinguer plusieurs clans, ainsi le "*sèdi*" fondateur occupe le rôle de chef et de propriétaire terrien.. Enfin, les clans se différencient d'une part par la référence à un ancêtre mythique commun et d'autre part par une restriction alimentaire propre à chacun.

Les habitants, les *Tembas* ou *Tembiyas* vivent dans des concessions composées de plusieurs cases de base circulaire ou rectangulaire en fonction leur utilisation. Les maisons reliées entre elles par un mur de banco, sont regroupées autour d'une cour centrale. Cette enceinte a pour but de conserver une certaine intimité, délimiter un espace propre à chaque concession et aussi contrôler l'accès à tout étranger.

Les *Kotokolis* sont principalement des agriculteurs cultivant sorgho, ignames, mil, maïs, haricots, gombos, arachides... Bovins, chèvres, moutons et poules sont la plupart du temps parqués car les cultures vivrières entourent chaque concession.

Presque tous les *Tembas* sont musulmans (89%), 6% seulement sont chrétiens. Leurs pratiques rituelles sont multiples. Il existe notamment des rites d'initiation pendant les fêtes traditionnelles, les mariages et les enterrements.





29

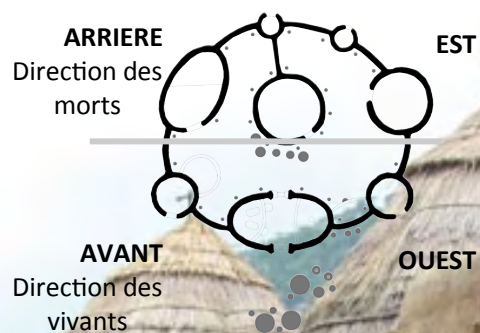
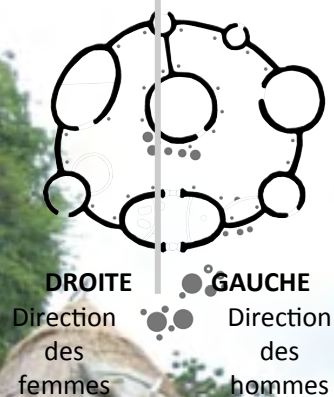


Concessions de différents villages du peuple Tem, région Centrale. Cda



Groupements de maisons dans la région de Kara. Cda
Quand le changement des matériaux de construction a un impact sur la forme de l'habitat.

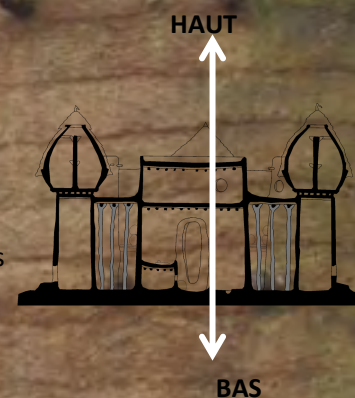


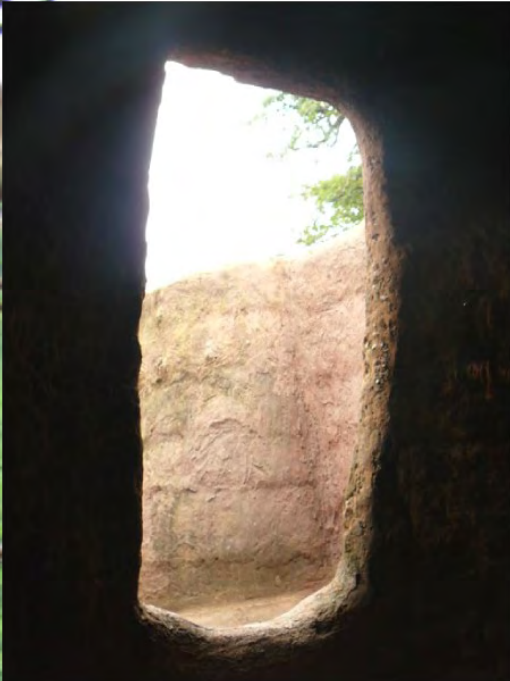


Monde du divin

Monde des vivants

Monde des ancêtres
et des esprits





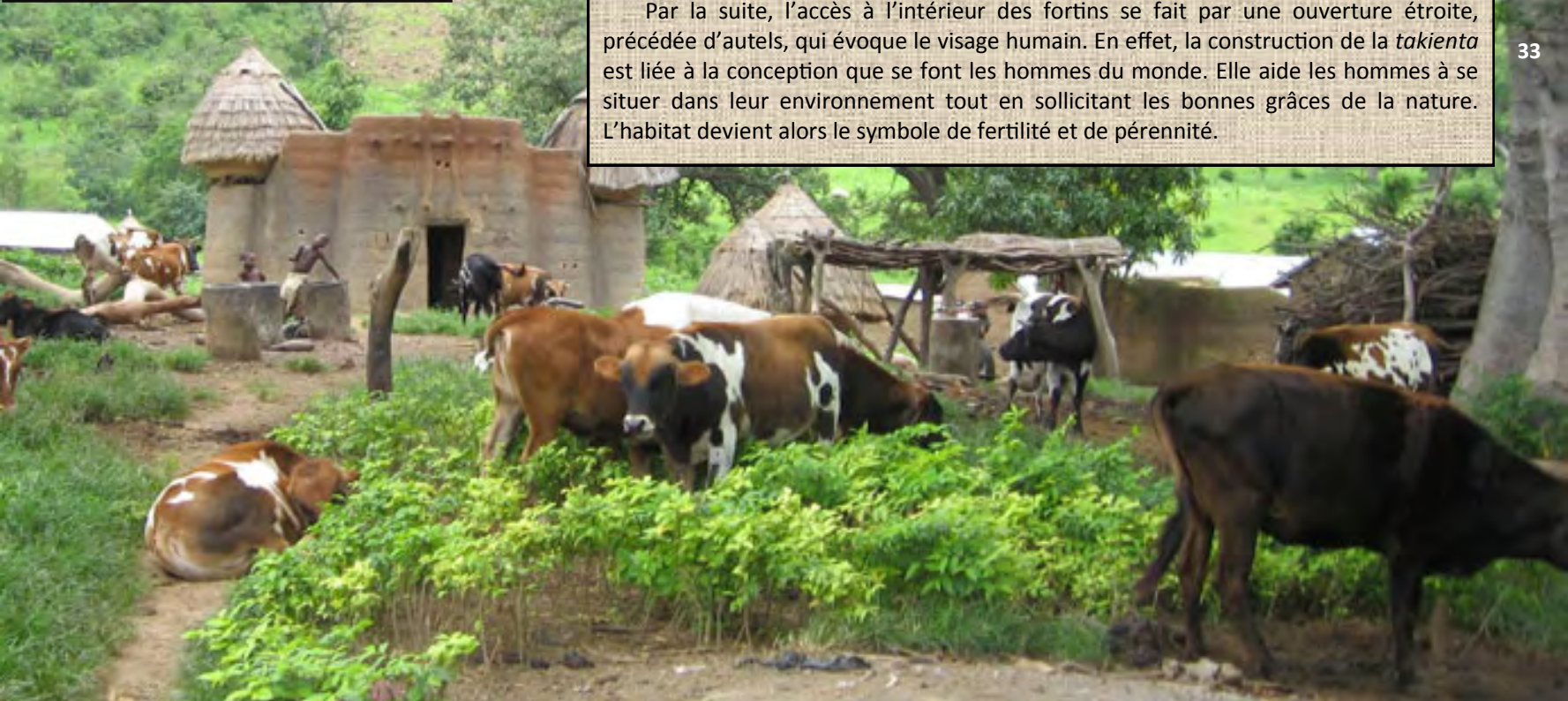
Le peuple Bétammaribé de la région de Kara

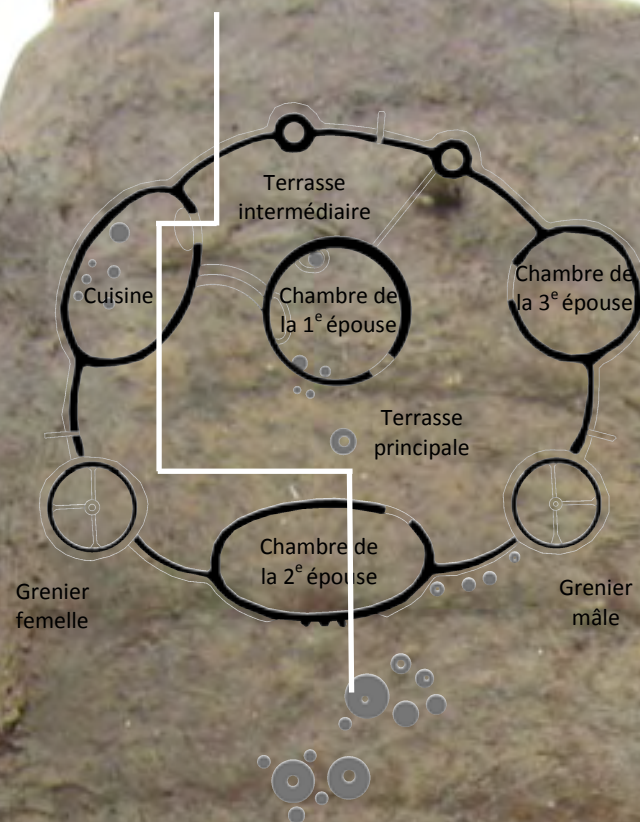
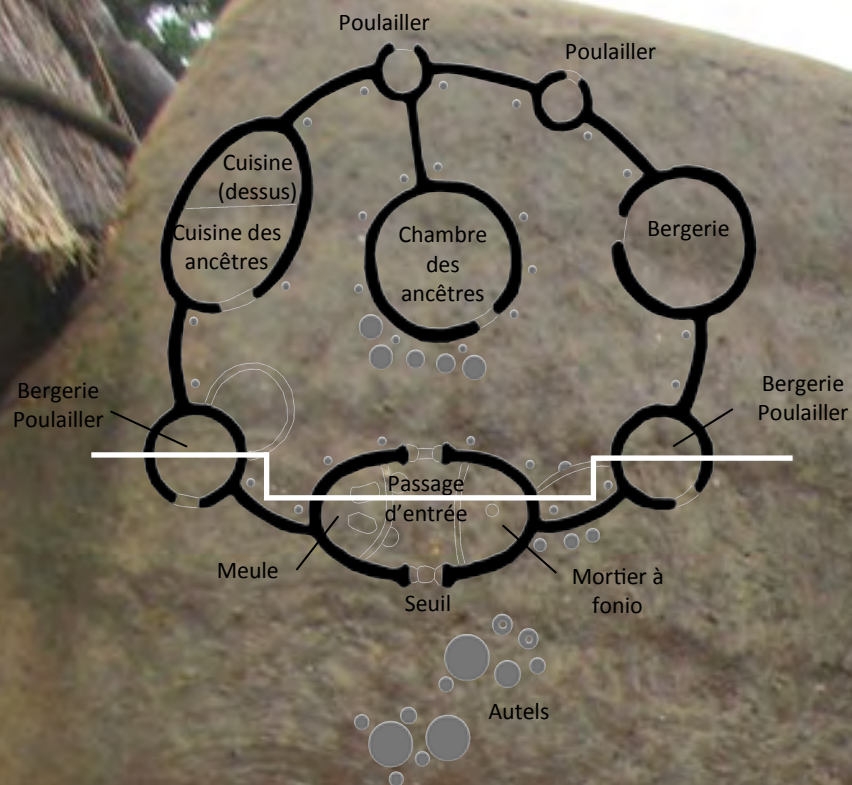
Le peuple *Bétammaribé* (littéralement "*ceux qui façonnent le sable*" ou "*les bâtisseurs*") s'étend sur un territoire allant du nord-ouest du Bénin au nord-est du Togo.

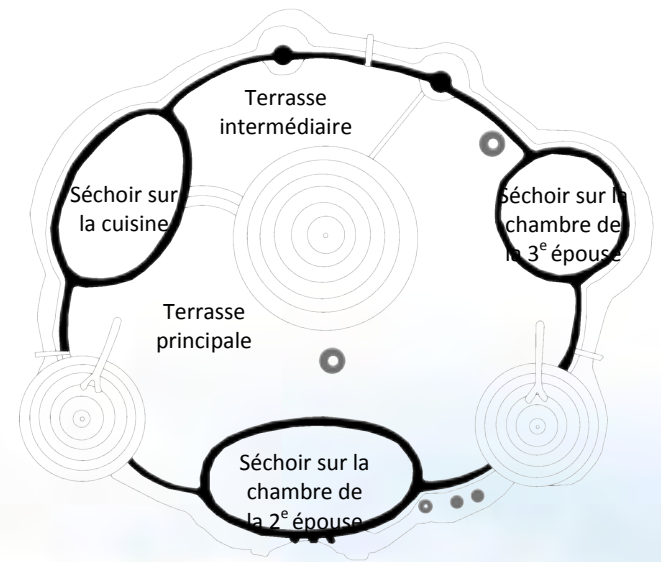
Les villages sont formés par le groupement de plusieurs concessions compactes que l'on peut appeler "*fortins*", distantes d'une portée de voix ou d'arc. Ces unités familiales en terre sont constituées d'un certain nombre de tourelles réunies par un mur d'enceinte.

Le caractère défensif de ce type d'habitat peut sans doute expliquer en partie sa morphologie mais n'est pas l'unique raison. A l'époque, pour pénétrer dans une concession, il fallait utiliser une échelle taillée dans un tronc d'arbre, munie d'encoches qui permettait d'accéder à la terrasse supérieure. Les pièces de nuit se situent à ce niveau et leur entrée respective est une ouverture réduite au strict minimum (diamètre rarement supérieur à 60 cm) de façon à pouvoir s'y glisser seulement en rampant.

Par la suite, l'accès à l'intérieur des fortins se fait par une ouverture étroite, précédée d'autels, qui évoque le visage humain. En effet, la construction de la *takienta* est liée à la conception que se font les hommes du monde. Elle aide les hommes à se situer dans leur environnement tout en sollicitant les bonnes grâces de la nature. L'habitat devient alors le symbole de fertilité et de pérennité.







35

Takienta, peuple Bétammaribé, région de Kara. Cda
Organisation spatiale d'une takienta type (ci contre)

Documents retravaillés issus du livre de M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU,
op. cit., pp.112, 118, 121, 206.

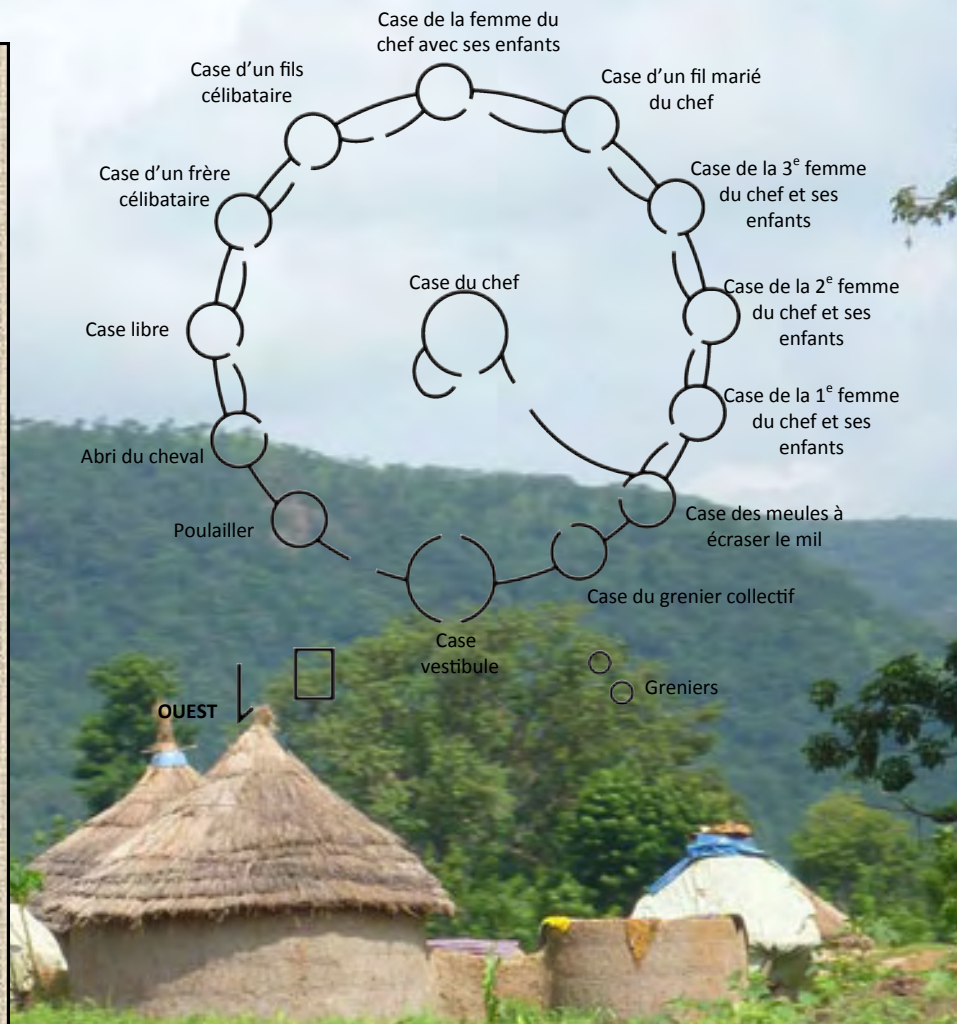
Le peuple Moba Gourma de la région des Savanes

A l'origine, le peuple Moba et le peuple Gourma étaient séparés. Les mariages et leur histoire a fini par très souvent les réunir, leurs cultures et modes de vie respectifs se ressemblaient très fortement. Ils occupent le nord du Togo ainsi que le sud du Burkina Faso. On peut distinguer les différents clans grâce aux scarifications qu'ils ont sur le visage réalisées lors du premier rituel quand ils sont encore bébé.

Les concessions appelées "*soukhalas*" ou "*naag*" sont dispersées dans le territoire et entourées par les cultures vivrières. De la même façon que le peuple Tem, les *soukhalas* abritent une famille (pas forcément au sens littéral du terme). Une enceinte de banco réunit plusieurs volumes cylindriques qui ne possèdent pas d'ouvertures hormis celle qui permet le passage. Les murets qui entourent la cour intérieure varient entre 50 cm et 150 cm selon l'usage auquel on les destine. Ils peuvent jouer un rôle de limites entre les aires fonctionnelles différentes (lieu de vie, cultures) et permettent de conserver une certaine intimité tout en dissuadant l'étranger de tenter de pénétrer dans la concession.

La case vestibule "*naakuug*" permet d'accéder à la cour intérieure, les deux ouvertures sont toujours orientées est-ouest pour des raisons religieuses. Même si cette case permet de parquer les animaux domestiques durant la nuit, elle a une fonction sociale et religieuse importante pour cette société. C'est dans celle-ci que le chef de la concession va recevoir ses invités ou les « étrangers », que vont se dérouler les conseils de famille ou toute autre réunion. Pour finir, c'est également un lieu qui va servir durant les cérémonies comme les mariages ou les enterrements.

La cour intérieure est souvent associée à la femme, lieu où elle effectue la plupart des activités domestiques pendant que l'homme travaille la terre.



"Soukhalas", Peuple Moba-Gourma, région des Savanes. Cda

Plan de l'organisation spatiale d'une concession type (ci contre)

Document retravaillé issu du livre de P. LEVI et M. PILON, *Enquête socio-démographique chez les Moba-Gourma (nord-Togo)*, Ed. Centre ORSTOM, Lomé, 1988-1989.



Je ne sais pas ce que ces photos vous ont procuré comme sensations mais pour ma part, dans un premier temps, j'étais révoltée., révoltée de voir ces villages se transformer par l'utilisation systématique de matériaux tel que le béton ou la tôle ondulée. Je ne cessais de me dire que ces sociétés sont petit à petit en train de se faire grignoter par la modernité et que surtout elles sont dans un engrenage qui leur fait perdre leur identité. Lorsque je vois des maisons comme celle-ci-contre, en mur de terre crue recouverte d'une peinture qui imite la modénature de briques, je ne comprends pas, quel est le sens de cette attitude ? L'habitat a depuis toujours reflété la culture et le mode de vie, or ici, ce n'est qu'une façade qui cache un désir de changer et le mal être profond d'une population qui se cherche, qui cherche son identité.

Puis, avec un peu de recul, j'ai compris que mon attitude était beaucoup trop conservatrice et qu'elle renie toute possibilité d'évolution, de développement, de changements. En effet, j'ai été comme de nombreuses personnes telle que Rahim DANTO BARRY, témoin d'une architecture vernaculaire en mutation :

" Beaucoup d'entre eux, qui ont séjourné en Europe et ont été influencés par le mode de vie occidental, démolissent les bâtiments anciens qu'ils jugent anachroniques pour les remplacer par des constructions en parpaings et en tôles ondulées [...] ces innovations connaissent malheureusement une vogue irrésistible, au détriment des bâtiments endogènes qui, quand ils ne sont pas utilisés comme remises, sont laissés à l'abandon et tombent en ruine. " ⁵

Il est vrai que toutes les cultures sont marquées par des transformations qui affectent les sociétés d'origines. Tous les faits sociaux subissent des influences, que ce soit de manière brutale, lente ou imperceptible, toutes les cultures accueillent des valeurs internes ou externes. Selon la loi de la dialectique, dans le temps et dans l'espace, rien ne demeure à jamais ce qu'il est, là où il était ; nous sommes dans un monde où tout se meurt, change, devient et périt.

Je rejoins Aminata TRAORE lorsqu'elle dit :

" Rappelons également qu'aucune culture n'est statique, qu'aucun peuple n'est immobile, figé dans la répétition des mêmes gestes, qu'il s'agisse des terres à labourer ou de nos corps à explorer, à marquer et à s'approprier. " ⁶



5. R.DANTO BARRY, *Portes d'Afrique*, Ed. Norma, Paris, 1999, p.59, l.23 à 31.

6. A. TRAORE, *L'Afrique humiliée*, Ed. Fayard/Pluriel, Paris, 2009, p.283, l.18 à l.22



Un paradoxe se met alors en place. Je fais le constat d'une Afrique qui se veut moderne alors qu'aujourd'hui cette modernité se remet en question. La possibilité qu'offrent les nouvelles techniques de construction ont petit à petit amené certains architectes à concevoir des modèles universels, performants quel que soit le milieu. Situation alarmante que je mets en parallèle avec la situation actuelle de l'architecture vernaculaire au Togo. Une architecture, qui aujourd'hui, n'est plus le reflet de nos sociétés nous déshumanise à petit feu. Quel sens veut donner l'homme à ses constructions ?

La traversée du pays m'a mise dans une situation de réel questionnement. J'ai pu voir des façons d'habiter, des organisations spatiales de villages, des morphologies d'habitat, des rites, des religions, des climats, des sites, des matériaux, des techniques, des langues et des codes sociaux radicalement différents.

Afin de tenter de répondre à la problématique :

"Quelles sont les conséquences de ces transformations sur l'homme, son mode de vie et la création d'espaces ?"

La première question que je vais aborder, est alors :

"Quelles sont les relations entre l'habitant, son habitat et son environnement ?"

Quels rôles ont les facteurs matériels tel que le climat, le site, la défense, l'économie, les matériaux et les techniques de construction sur l'habitat et l'habiter par rapport aux facteurs socioculturels ? Déterminent-ils la forme de l'habitat ?

Ensuite, je me pencherai sur la notion des mutations qui s'opèrent actuellement sur l'architecture vernaculaire du peuple Ewé, en suivant la ligne directrice :

"Quel est l'impact de la culture occidentale sur la culture africaine ?"

Cette question sera abordée d'un point de vue matériel et également d'un point de vue socioculturel afin de nous permettre de mieux comprendre des transformations architecturales ainsi que mieux cerner les causes et les conséquences de celles-ci sur l'habitat, l'habitant et son milieu.



A quelques kilomètres de Fokpo, le village de Séva. *Cda*

PARTIE I

**QUELLES SONT LES RELATIONS ENTRE L'HABITANT,
SON HABITAT ET SON ENVIRONNEMENT ?**



I. Pourquoi étudier les relations entre l'habitant, son habitat et son environnement ?

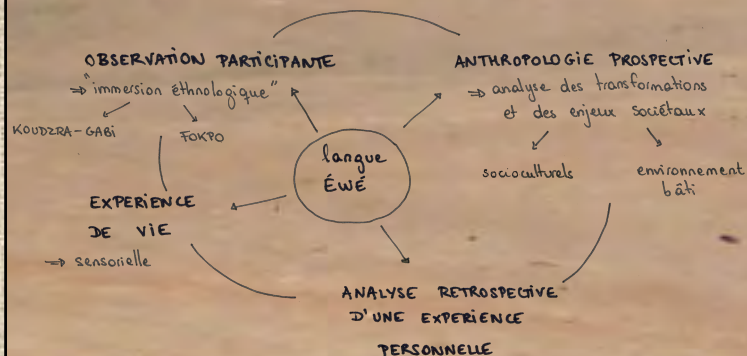
Durant les premiers jours dans le village de Fokpo, c'est d'abord une sensation de malaise qui me parcourait chaque fois que je sortais de la case. Où suis-je en tant qu'être humain ? Comment dois-je traverser le village ? Où puis-je m'asseoir ? Les maisons éparpillées sur le territoire ne donnaient aucune indication sur la manière de déambuler dans le village. C'est comme si lorsque je me déplaçais, hommes, animaux et végétation me regardaient rompre l'équilibre, qui régnait et dont je ne connaissais pas les règles. J'ai alors observé longuement le ballet incessant des hommes, des femmes, des enfants, des animaux et surtout j'ai lâché prise. J'ai accepté de me perdre, de me retrouver mais aussi de prendre de la distance quant aux repères d'occidentaux qui me rappelaient chaque jour que je n'étais pas "chez moi". Au fur et à mesure, c'est devenu mon "chez moi", je m'y suis sentie sereine, j'ai perdu toute notion de temps et j'ai vécu.

Si je cherche à comprendre les relations qu'entretiennent l'homme, l'habitat et son environnement c'est pour deux raisons principales. La première consiste à chercher le pourquoi de la forme de la maison. En effet, en traversant le Togo, j'ai rencontré des formes nombreuses et variées de village et surtout de maisons. Qu'est ce qui a une influence sur la forme de l'habitat ?

La seconde raison, est liée aux transformations de l'architecture vernaculaire que j'ai pu observées. Cette partie me permettra de mieux appréhender ce que ces changements ont eu comme impact sur l'homme et sur son environnement.

II. Une démarche anthropologique

Compte tenu de l'absence de données écrites, il m'est impossible de retracer l'évolution de l'habitat dans ces deux villages, j'ai donc été seulement témoin d'un instant "t" de cette architecture vernaculaire. En quelque sorte, en vivant le quotidien des habitants de Fokpo et de Koudzra-Gabi, j'ai effectué une immersion ethnologique qu'on pourrait également qualifier "d'observation participante"⁷.



Circept de mon choix méthodologique. Cda





Village de Fokpo. Cda

7. Méthode sociologique introduite, début du XX^e siècle, par Bronislaw MALINOWSKI et John LAYARD de retour d'un long séjour passée en Mélanésie. Elle consiste à étudier une société en partageant son mode de vie, en d'autres termes, c'est une "intégration" dans le milieu d'étude.

8. Méthode de représentation synthétique et dynamique du "territoire sémantique" d'un mot ou d'une idée, développée par le sociologue Michel FUSTIER. Le circept permet de construire un système de représentations à partir d'un thème central.

9. Terme allemand désignant la conception du monde de chacun selon sa sensibilité particulière. (Welt - "monde" et Anschauung - "vision, opinion, représentation").

Cependant, il existe des limites à cette méthode d'analyse, l'observation participante, "le vivre avec" se heurte à la barrière de la langue. En effet, cette culture de la parole m'a obligée à me référer uniquement aux traductions que l'on me donnait. L'interprète quel qu'il soit, peu importe les relations de confiance qu'il pouvait y avoir, dit ce qu'il veut, pense ou oriente l'image qu'il veut ou non donner. La notion de tabou a de nombreuses fois fait obstacle aux situations que je souhaitais comprendre. De plus, je reste handicapée par nos différences culturelles, notamment par notre ancrage à l'écrit face à une culture de l'oralité et par l'importance de l'image et du visuel, face à une culture dominée par la place de l'immatériel, de l'idéal et du spirituel. Je reste alors une interlocutrice ainsi qu'une lectrice extérieure, avec mon trajet, mon histoire, mon état d'esprit, mes images et mon système inconscient... Mon statut d'étrangère m'a valu un traitement particulier : logée au sein d'une famille mais ayant mon propre espace pour dormir, il est vrai que je n'ai pu ressentir ce qu'était le monde de la nuit au sein de la maison (ni fondamentalement ce qu'est le "mode africain" d'exister) : cet instant où la promiscuité entre les classes d'âge, entre hommes et femmes et entre hommes et animaux est à son apogée...

De nombreuses situations vécues m'échappent encore, ainsi, quelle vision du monde utiliser lorsque la sienne est inadéquate ? La méthode d'analyse que je vous propose est un "bricolage" qui m'est propre (cf. circept⁸ de mon choix méthodologique où la langue est l'inconnue majeure) et surtout qui est à l'image du monde dans lequel je vis actuellement : un monde entre le rationnel et l'irrationnel, entre le visible et l'invisible.

C'est en prenant comme point de départ, le "territoire" que je vais tenter de montrer la différence entre trois modes d'exister :

- le mode "traditionnel" ("primitif" ou "premier" au sens "arts premiers") : cosmogonies (sédentaires ou nomades) ayant une conception cosmologique du monde
- le mode "moderniste" : pensée nationaliste et colonialiste
- le mode "post-moderne" : pensée européenne locale et mondialisée

Ces trois modes d'exister déterminent et sont déterminés par trois "Weltanschauungen"⁹ ou "modes de penser" qui eux même conditionnent notre identité. S'ils existent simultanément tous les trois dans le monde d'aujourd'hui, un peu comme des mondes parallèles ou superposés, ils existent de la même façon à l'intérieur de nous-mêmes, comme modes

préférentiels de fonctionnement hémisphérique (cérébral). Cependant, leur coexistence ne se fait pas sans heurts : nous substituons trop souvent notre conception première (enfantine, "magique") du monde aux vues modernistes de l'école de la République pour prendre conscience de ses qualités (professionnelles de maîtrise du monde...) et surtout de ses limites en termes d'humanité, de qualité de vie et de survie des hommes sur la terre... Alors nous cherchons une troisième voie, qui en plus d'exister, est en construction depuis une quarantaine d'années (le réveil en 1968, les revers des années 80 et 90, un espoir en 2000, une rechute en 2009 et l'état d'hésitation actuelle). En allant au Togo et en cherchant à comprendre le choc des mondes (qui m'a été révélé lors de mon précédent séjour au Burkina Faso), pas seulement là-bas ou ici, mais bien à l'intérieur de moi-même, je suis entrée dans une zone inconfortable certes, mais combien pleine de surprises et de risques : une véritable aventure, l'aventure de notre temps, celle de tout un chacun qui aura la joie de découvrir que l'histoire n'est pas figée mais surtout qu'elle attend d'être écrite...

En effet, l'objet de ce mémoire est avant tout une recherche personnelle qui tente de me situer en traduisant les deux mondes qui s'opposent en moi : le monde de la pensée ainsi que celui du sensible et du symbolique. Ainsi, je vous préciserai à quel moment lâcher prise, quitter notre monde pour celui de la "cosmologie" et me suivre afin de rendre compte, le mieux possible, des relations que l'habitat entretient avec l'homme et son environnement.

III. Deux conceptions du monde : la notion d'espace

Pour mieux appréhender la problématique de ce chapitre, il me paraît indispensable de comprendre ce qui différencie la conception du monde dans la pensée occidentale ainsi que dans la pensée africaine.

Lors de mon voyage, j'ai souvent eu le sentiment de dépendre de forces qui m'étaient inexplicables. En tant que sujet, il m'était incompréhensible de me sentir "perdre le contrôle" d'une situation. De façon à étayer mon propos, voici une situation au quotidien qui met en exergue cette différence entre pensée occidentale et pensée africaine : midi et soir, je m'affairais à préparer le repas avec d'autres femmes. Cuisiner, selon moi, demande une certaine organisation : choisir un menu, acheter les composants, allumer le feu, préparer les condiments et enfin cuire le tout. Au Togo, "prévoir", "prévenir d'un potentiel manque" de bois,



10. Marshall SAHLINS, *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Ed. Gallimard, 1976.

11. Philippe DESCOLA, "Environnement en perspectives", *L'anthropologie et la question de la nature*, Ed. L'harmattan, Paris, 2000, pp.61-83 In M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, op. cit., p.57, l.10.

12. Ibid, p.57, l.11.

Dépa

Aéroport de Charleroi. Cda

Cette pensée dualiste qui oppose nature et culture exclut le monde sensible, celui des mythes et des croyances. La pensée scientifique, rationnelle est le reflet de notre perception du monde. L'observation permet alors de poser des hypothèses qui seront vérifiées par l'analyse de données récoltées pour ensuite être le support d'une conclusion qui s'appuie sur la raison (logiques de pensées et création de concepts). Par la science (apogée de la science durant le Siècle des Lumières), la pensée occidentale donne lieu à une course effrénée à la compréhension des phénomènes qui nous entourent. Le vainqueur est celui qui fera une découverte aussi révolutionnaire que celles qui ont marqué notre histoire et qui réduira ainsi à néant le monde des rêves et de l'imaginaire.

La pensée moderne (cf. schéma de la société moderne) est une vision du monde holistique (globale) ou complexe. C'est une pensée transversale, une lecture logico déductive des phénomènes qui nous entourent (afin d'en tirer un maximum de potentiel) et seront le support de la croissance de l'homme sur terre. La modernité trouve ses fondements dans la colonisation. Durant des décennies, les colonies ont été le substrat de la société occidentale. Ainsi, l'apport financier et humain qui en résulte est l'un des piliers de la modernité, le capital. Pour accroître cette richesse, l'industrie est essentielle. La mécanisation des pratiques permet alors de produire plus rapidement, parfois au détriment de la qualité ou encore de l'homme (qui en effectuant machinalement les mêmes gestes leur fait perdre leur sens). C'est un engrenage sans fin : on produit plus, on consomme plus, on vend plus, on en demande alors plus, on s'en accomode (cf. une culture du manque), ce qui finit par créer une relation de dépendance, et donc un manque réel (un déficit d'identité, vu que celle-ci repose sur la capacité à consommer) pour ceux qui n'y ont pas accès et c'est ainsi que l'on se découvre pauvre tout-à-coup. Pour maintenir ce système de croissance, il faut donc de la surveillance et une force défensive en cas de contestations. Ainsi, la modernité est synonyme de croissance et de puissance. Aujourd'hui, nous ne sommes pas entièrement modernes, mais plutôt postmodernes car ce système a montré ses limites. Certains, par l'intermédiaire d'associations, de groupements et leurs actions tentent de retrouver un équilibre, un entre deux, entre le monde du relié et le monde désenchanté. Par exemple, on peut voir un retour à l'artisanat, qui prône le savoir faire humain et condamne la production de masse en tant que déshumanisation de l'homme. De la même façon, la surveillance est tempérée par des groupes qui revendiquent les droits de liberté d'expression, etc... Aujourd'hui, le monde se questionne, on ne peut ni être entièrement moderne, ni entièrement traditionnel. Ce bras de fer entre visions du monde illustre parfaitement le débat qui m'anime et m'interroge aujourd'hui. Qui suis-je ? En quoi, je crois ? Dans quel monde je vis ?

La question qui nous intéresse alors dans ce mémoire est :

Existe-t-il une relation entre architecture et conception du monde ? entre création d'espaces et culture ?

Claude LEVI-STRAUSS en est convaincu : "(...) les organisations spatiales sont garantes de l'identité sociale et culturelle et qu'elles contribuent à en assurer la reproduction en tant qu'élément fondamental du tout."¹³

En effet, tout au long de son histoire, l'homme occidental ("en mode cosmologique") a pratiqué des métaphores et des analogies entre architecture,

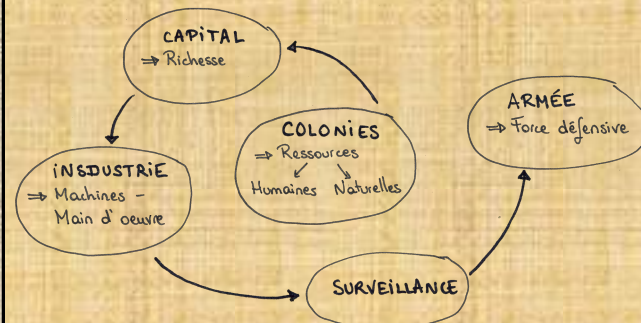


Schéma de la société moderne. Cda

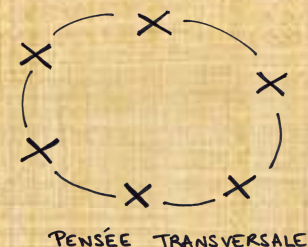


Schéma de la pensée moderne : vision holistique/globale ou complexe. Cda

corps humain et âme. Au 1^{er} siècle après JC, le traité de Vitruve De architectura marquera le début d'une longue relation entre architecture et corps humains. Vitruve va alors théoriser les règles de conception, de configuration, d'harmonie et de proportions de l'architecture de son temps. Selon lui, chaque partie participe et collabore au fonctionnement du tout. En 1482, le traité d'Alberti marque la Renaissance par une nouvelle idée. La métaphore du corps devient biologique : l'édifice s'apparente au corps, la ruine au cadavre. Palladio en 1570 compare l'édifice à un organisme vivant. La période romantique, quant à elle, met en scène en plus des métaphores, des analogies et des parentés formelles avec la nature, les formes du milieu ou encore les corps et les vêtements. Par la suite, Viollet Le Duc, théoricien du rationalisme au 19^e siècle imprègne la pensée architecturale d'organicisme (théorie "romantique" en pleine contradiction des "Lumières" : l'inconscient mis à la porte, rentre par la fenêtre) . L'architecture se réfère au corps, la structure au squelette et la paroi à la peau. Enfin, le 20^e siècle est une succession d'analogies mettant en scène le rapport entre l'architecture, l'homme et son milieu.

L'unité du sujet et de l'objet dans l'homme est devenue importante dans la philosophie occidentale après la dissociation entre le "je" pensant et le "corps-machine", entre le "conçu" et le "vécu". Or le corps vivant, en tant que sujet et objet vit mal la séparation des concepts. Le rapport à l'espace implique avant tout son rapport à son propre corps (cf. histoire de la relation corps humain/ architecture).

Comme nous venons de voir, cette relation corps humain/ architecture ne date pas d'hier, elle est le résultat d'un long dialogue remis en question à chaque époque ainsi que d'une lutte pour la dominance entre conceptions du monde (vision cosmologique ou vision holistique du monde). Ce flashback montre que les rapports entre conception de l'espace et corps humain peuvent alors nous donner des moyens de comprendre les rapports entre l'habitant, le corps humain, l'architecture de la maison et la cosmogonie.

Ce phénomène de remise en question des relations homme/habitat/ environnement est lié à l'évolution de la conception du monde propre à la culture occidentale. Cependant, aujourd'hui, au Togo, on assiste à une remise en question de la place de l'homme par rapport à son environnement, ceci étant bien entendu lié à une "nouvelle" façon de percevoir le monde de la part des peuples traditionnels due au choc du mode d'exister traditionnel avec le mode occidental moderniste et postmoderniste.

III.2) La pensée africaine

Comment est perçu le monde par les sociétés africaines coutumières ?
Sur quel mode fonctionnent-elles ?

On pourrait dire que la conception africaine du monde (cf. schéma ci contre) s'oppose à celle de l'Occident du point de vue de la pensée (car la modernité se veut rupture et opposition partielle ou totale au monde "traditionnel"). Non pas que leur monde n'est pas pensé, bien au contraire, mais il échappe au filtre de la raison. Leur monde est "habité" et "parlé" : c'est par cette attitude qui remonte à leurs origines, que l'homme se situe par rapport au cosmos. Cette culture de l'oralité n'est pas basée sur les théories générales qui ne portent pas réellement de sens pour elle, mais plutôt sur une parole ritualisée qui donne un pouvoir inégalable à celui qui la comprend et sait la transmettre. L'absence d'écrits est la preuve que la mémoire de ces sociétés est portée par l'homme lui-même. Chacun est alors garant de l'équilibre et a pour objectif de maintenir un monde ordonné. Les anciens sont "sagesse", ils sont un référent indiscutable pour tous (quelque soit l'âge ou le sexe) afin de comprendre les phénomènes et interpréter le réel.

Autrement dit, "parler" et "agir" vont de paire et sont indissociables. Ce qui peut paraître incompréhensible pour l'occidental qui sépare le "je pensant" du "corps-machine". Paradoxalement, pour un moderne, ce monde ultra concret est également ultra spiritualisé. Pour un "traditionnel", c'est par multi connections que le système cosmologique "tient" : cette pensée est donc à la fois paradoxale et ambivalente.

Pour étayer mon propos, il me semble intéressant de faire des rapprochements avec plusieurs situations vécues.

La première se réfère à la satisfaction du besoin primaire qu'est "se nourrir". Au moment de tuer un coq pour préparer le repas, l'homme chargé de la besogne, s'accroupit calmement en maintenant fermement l'animal pour lui proposer de l'eau au creux de sa main. Le volatile pressentant ce qui l'attend n'en a que faire. Cette situation m'a d'abord fait sourire : "comment le coq stressé peut-il avoir envie de se désaltérer ?" Je l'interroge alors sur ses gestes, qui à cet instant, me paraissent un peu maladroits dans une telle situation. L'homme en question, me répond : "c'est pour apaiser son esprit et lui montrer qu'on ne veut pas l'offenser". Remise face à ma condition d'occidentale, je me



COSMOLOGIE
"HABITER LE MONDE"

Schéma du mode de penser
des sociétés traditionnelles.
Cda



Fokpo : L'homme garant de l'équilibre entre les trois
réalités cosmologiques. Cda

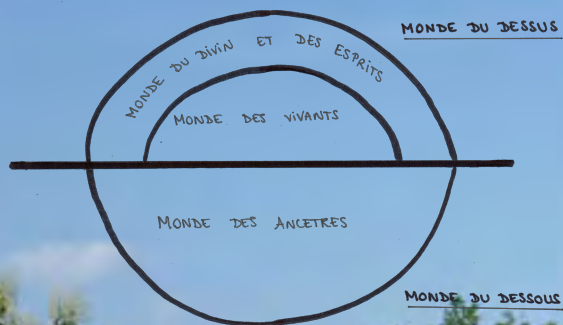


Schéma des trois niveaux régissant la conception du la cosmologie par les sociétés traditionnelles. Cda

suis rappelée le moment où je me suis occupée avec ma mère de tuer une de nos poules. La seule pensée qui me parcourait était "pourvu que ce soit rapide et qu'elle ne souffre pas" mais pas une seconde je n'ai pensé à la possibilité que le volatile soit habité par un "esprit".

L'acte de tuer un animal est porteur de sens et ne peut se faire de n'importe quelle manière. L'agir (action concrète) et la manière ritualisée de le faire sont donc dépendantes et surtout porteuses de spiritualité. Par cette situation, l'homme devient garant de l'équilibre entre le Monde des vivants, le Monde des morts et le Monde des esprits.

Pour donner un second exemple, j'évoquerais l'attitude que l'homme a face à la terre. La terre en tant que surface praticable ou en tant que matériau de construction est omniprésente, cependant, on ne peut creuser n'importe comment, cultiver n'importe où ou encore marcher où bon nous semble. La terre, c'est le Monde des morts et des ancêtres. Vivre sur la terre dans le Monde des vivants, c'est vivre entre le Monde des ancêtres et le Monde du divin et des esprits.

De nouveau, "l'agir" ne dépend pas que de la bonne volonté de l'homme mais il est conditionné afin de conserver l'équilibre du monde ordonné.

Ces deux exemples mettent en exergue les trois niveaux (cf. schéma ci contre de la cosmologie des sociétés traditionnelles) qui régissent la conception de la cosmologie par les sociétés traditionnelles : le Monde des ancêtres, le Monde des vivants, le Monde du divin et des esprits. Comme nous venons de voir à travers les exemples, ces trois mondes sont sollicités en permanence et ont un impact sur le vivre ensemble, le vivre sur terre. Ces trois réalités s'articulent suivant le "monde du dessus" et le "monde du dessous". La surface de la terre étant alors la frontière symbolique entre les deux.

Le Monde des vivants est la première "réalité" à laquelle l'homme fait face : son quotidien. C'est le visible par le regard, le descriptible, l'expérience physique du monde.

Le "monde du dessus" contient un monde invisible : le Monde du divin et des esprits qui punit ou récompense les hommes sur terre. C'est le lieu de cohabitation du Bien et du Mal, de ce qu'il faut ou ne faut pas faire. Un monde de forces considérées comme "réelles", que les occidentaux qualifient d'invisibles, c'est à dire non appréhendables par les sens "communs". Au delà du "monde du dessus", le Dieu unique trône, c'est l'inhumain, le redoutable et donc la mort de l'esprit.

Le "monde du dessous", c'est à dire le Monde des ancêtres est également un monde invisible qui permet à l'homme de vivre sereinement. Un monde invisible qui détient aussi le droit de vie ou de mort sur le Monde des vivants et qui a pour rôle de montrer la voie sacrée à l'homme égaré. Si l'homme n'a pas la bénédiction des ancêtres, il y a "rupture" de liens. Cette "rupture" avec la force de vie, le cycle de vie est une catastrophe entraînant une disharmonie cosmique : c'est alors la mort assurée du vivant.

Par exemple, lorsqu'un togolais est visité et/ou invité chez un autre, celui qui reçoit offre un verre d'eau. Cet eau, symbole de la vie est offerte en guise de respect. Ce don, valorise le visiteur qui a fait un long voyage pour venir rencontrer les siens. Une fois que l'eau est bue, on assiste à une chorégraphie bien orchestrée ponctuée de silences. Le maître de maison prend la parole, salue le/les nouveau(x) venu(s), baisse la tête, puis c'est au tour du/ des visiteur(s) de répondre en associant mouvements de tête et basculement du corps. Enfin, c'est tous ensemble, paroles et mouvements en cœur, qu'ils closent la salutation. Avant, d'énoncer la raison de la visite, l'hôte se voit offrir un petit verre d'alcool traditionnel Sodabi (aussi appelé Togo Gin : alcool de vin de palme à 80 degrés). Une femme vient alors remplir au maximum le contenant dans un ordre respectant l'âge (le plus ancien d'abord). Lorsque chacun est servi, l'ancien dit quelques mots qu'il adresse aux ancêtres, verse quelques gouttes au sol, boit, puis verse de nouveau un peu de Sodabi sur la terre, c'est "la part des ancêtres". Jamais, durant mon expérience au Togo je n'ai vu déroger à ce rituel. Même dans la capitale, où les traditions sont plus "discrètes", lorsque l'on boit une bière (alcool importé beaucoup plus tard

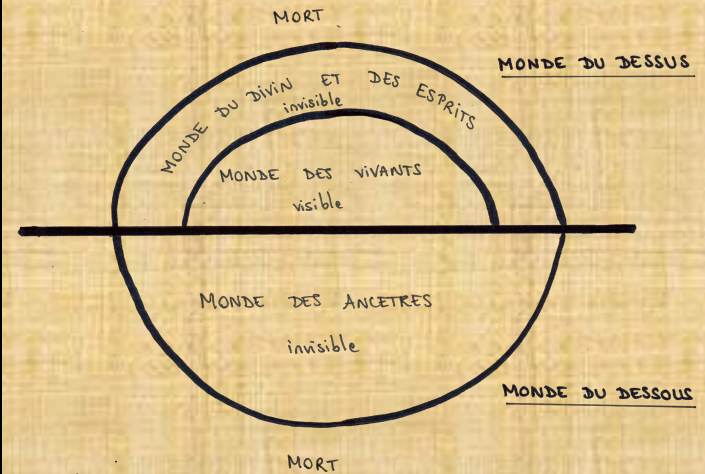


Schéma de la conception de la cosmologie par les sociétés traditionnelles. Cda



51

dans le pays), on verse quelques gouttes sur le sol. Ce rituel est une marque de respect de la part du Monde des vivants à celui des ancêtres afin de garantir l'équilibre qui existe entre eux mais surtout de s'assurer leurs bonnes grâces afin que la terre soit fertile et que les récoltes de demain soient fructueuses.

Ces trois réalités constituent une conception cyclique du temps, de la vie et de la mort que l'on peut opposer à la conception linéaire et cumulative de l'histoire de la culture occidentale.

L'homme évolue dans un monde sensible, visible, vivant, où les croyances et les mythes donnent un sens aux phénomènes inexplicables. Aussi étonnant que cela puisse paraître leur environnement s'apparente à des organismes vivants porteurs d'un esprit et de spiritualité d'où l'importance des rituels.

Mon retour en France m'a permis de prendre conscience de cette dimension vivante et spirituelle du matériel au Togo. L'environnement dans lequel j'ai évolué pendant plus de 3 mois était constitué de terre, d'herbes, d'arbres, de déchets, d'eaux sales, de bois, de tôles, de paille... alors à peine suis-je descendue de l'avion que j'avais envie de marcher, comme je le faisais de longues heures au Togo. Arrivée à Tournai, j'ai d'abord mis un pied chez moi, et j'ai eu une sorte de dégoût ; l'appartement regorgeait de bric à brac inutile, dénué de sens... bref, j'ai eu envie de tout jeter par la fenêtre. Pourquoi accumuler tant d'affaires ? Je n'avais rien au Togo, et je n'ai manqué de rien. Et pourquoi, ais-je l'impression que mon chez moi est "mort" ? Là bas, lorsque je rentrais dans une case, le mur de terre crue avait le pouvoir de me raconter une histoire, il était vivant. Alors que chez moi, les murs sont couverts de photos, de miroirs, de couleurs et une fois de retour d'un long voyage ils sont restés muets, statiques, morts. Le matériel est spiritualisé tandis que chez nous, il est uniquement manipulé.

Contrariée, je suis sortie pour prendre l'air, marcher, respirer comme je le faisais quotidiennement. Cette expérience m'a été très désagréable, j'avais l'impression d'être dans un monde aseptisé, un monde où tout n'est que décors de théâtre. Le bitume lisse et sans imperfections recouvrait l'entièreté du sol, le béton armé et les briques l'entièreté des murs et les plantes étaient en pots. J'avais l'impression d'étouffer, le contact omniprésent de l'homme avec l'environnement naturel est indispensable pour le togolais afin que l'équilibre du monde soit maintenu.

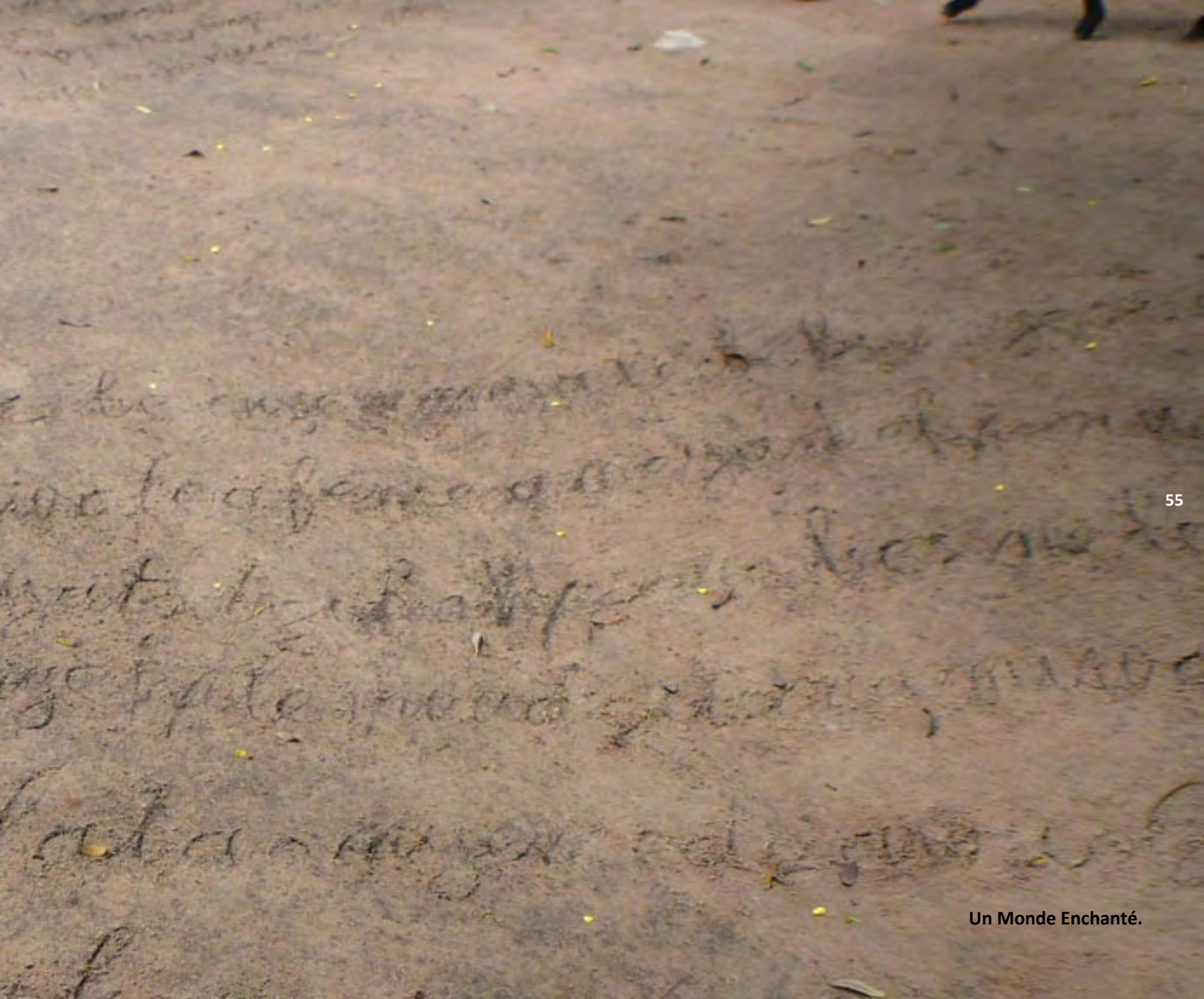




La dernière notion présente dans la conception du monde coutumier est celle du "vivre ensemble". Le fait même d'exister dépend de la collectivité. Cette collectivité est le résultat de la loi des ancêtres, la loi sociale et la loi religieuse. Dans ce monde, le futur appartient au futur et "qui vivra verra" (cf. notion de "prévenir d'un potentiel manque" illustré par un exemple). Le but ultime est donc de vivre l'instant présent pour qu'il reste à jamais le même.

Pour finir, nous pourrions affirmer que l'homme occidental manque cruellement de ce rapport au monde du sensible, de l'imaginaire, du rêve et de l'irrationnel. Dans un monde où chaque phénomène se doit d'être expliqué, l'imaginaire est mis à mal. L'imagination, c'est quoi ? C'est antérieur à la raison, c'est laisser s'exprimer ses sensations, c'est être "dedans" et non "dehors" pour un instant. L'imaginaire se fonde sur des choses réelles ("l'imaginaire standard"), qui vont être réinterprétées de façon personnelle. Finalement, c'est ce qui nous fait rêver, nous évader du système régi par la pensée, nous les occidentaux. Avant de réaliser cette expérience du Togo, je ne m'étais jamais rendue compte de mon attitude face au monde. C'est à dire que durant le premier mois, j'ai posé de nombreuses questions, je voulais tout comprendre, et quand je ne comprenais pas, j'étais frustrée, contrariée comme si tout le monde savait sauf moi. Je me sentais comme un enfant dans un monde d'adulte, où chacun m'apprenait à vivre, me donnant l'impression que je n'avais pas été éduquée. Peu importe la situation (cuisiner, porter, retourner la terre, couper des herbes...), tous me disaient : "non non, tu es fragile, tu ne peux pas faire ça, un blanc ne peut pas faire ça, laisse moi faire" ou "je vais le faire, regarde" et je voyais les outils disparaître de mes mains aussi rapidement que je les avais subtilisés. Puis, à force de patience et d'apprentissage par mimétisme, j'ai grandi. J'ai eu le droit, petit à petit, de participer aux mêmes activités qu'eux, de faire les mêmes gestes (bien plus maladroits bien sûr) et chaque jour, j'étais alors félicitée pour mes progrès en matière de dialecte et de manipulations. Au fur et à mesure, j'ai posé moins de questions, je ne sais pas si je n'ai plus cherché à comprendre ce qui m'entourait où si le fait de vivre leur quotidien suffisait à m'apporter des réponses. C'est en y réfléchissant de manière rétrospective que jour après jour, j'ai cessé de tout analyser de façon rationnelle, je me suis laissée porter. La différence de percevoir le monde entre notre société occidentale et la société togolaise est telle que lorsque je me remémore les moments vécus, j'ai l'impression d'évoquer un rêve.

Fokpo : tracés au sol d'une femme du village considérée comme atteinte de folie par les habitants. Cda



III.3) La notion d'espace

Comme nous venons de voir, la notion d'espace est liée à la conception de la cosmologie par l'homme. Est-il alors possible de concilier cosmologie et espace géo métrisable ?

Ainsi, l'espace, à ses origines, "n'était pas un concept illimité"¹⁴ comme le démontre la pensée d'Aristote selon Otto Friedrich BOLLNOW. En effet, pour Aristote, l'articulation de l'espace se fait en relation avec les quatre éléments (le feu, l'air, l'eau et la terre) qui chacun énonce une direction qui lui est propre. Au fil des siècles, cette conception de l'espace a mis en difficulté la pensée de l'homme, elle est surtout devenue "impensable". L'infini est alors impossible. Le monde est fini et la voûte céleste devint l'extension maximale possible de l'espace.

Chaque société selon sa propre culture va instaurer des systèmes d'opposition (le dessus s'opposant au dessous, le devant au derrière, la droite à la gauche...) basés sur le concept de centre de l'espace. On ne parle pas de directions cardinales mais bien de la position de l'homme dans le monde, c'est pour cette raison que nombreuses sont les architectures vernaculaires qui formalisent un "axis mundi" local. Le corps humain est alors perçu comme l'axe et la mesure des positions dans l'espace.

Selon Henri LEFEBVRE, "(...) chaque société produit un espace selon un triptyque qui englobe la pratique spatiale : production, reproduction et appropriation d'ensembles spatiaux"¹⁵. L'anthropologue affirme que ce "triptyque aux relations dialectiques"¹⁶ est à l'origine de la production d'espace. Il énonce alors trois types d'espaces : "l'espace perçu" (assuré par une continuité et une cohésion des trois), "l'espace conçu" (représentation de l'espace lié aux connaissances et aux signes utilisés) et "l'espace vécu" (les espaces de représentation présentant des symboliques).

L'analyse des espaces permettrait de comprendre l'espace social ainsi que la dissociation entre les espaces physique, mental et social.

L'habitat et l'habiter : le reflet d'une conception du monde.

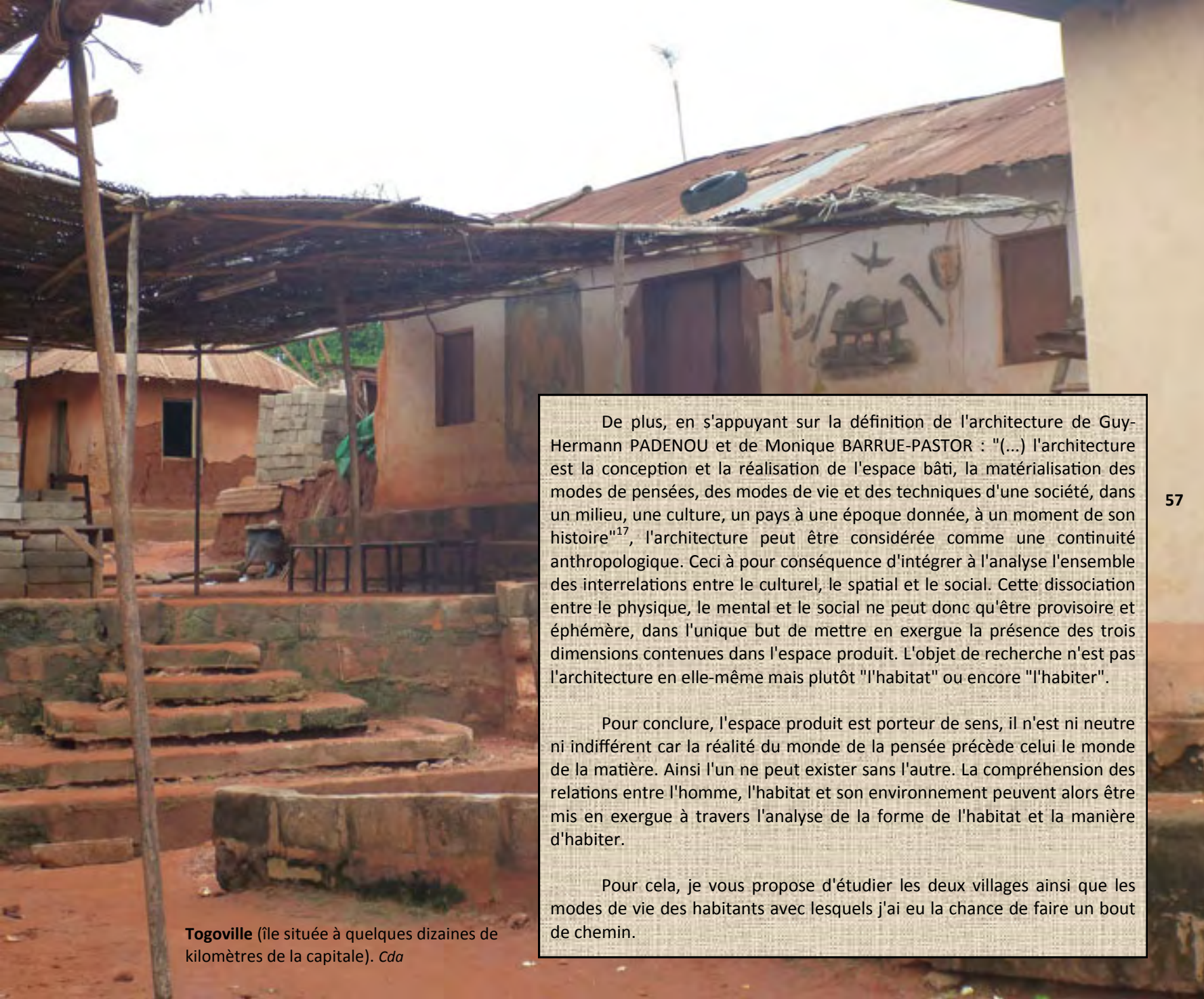


14. M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, *op. cit.*, p.46, l.18/19.

15. Henri LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Ed Anthropos, Paris, 1974, p.485 In M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, *op. cit.*, p.61, l.18/19.

16. *Ibid.*

17. M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, *op. cit.*, p.43, l.32-35.



Togoville (île située à quelques dizaines de kilomètres de la capitale). Cda

De plus, en s'appuyant sur la définition de l'architecture de Guy-Hermann PADENOU et de Monique BARRUE-PASTOR : "(...) l'architecture est la conception et la réalisation de l'espace bâti, la matérialisation des modes de pensées, des modes de vie et des techniques d'une société, dans un milieu, une culture, un pays à une époque donnée, à un moment de son histoire"¹⁷, l'architecture peut être considérée comme une continuité anthropologique. Ceci à pour conséquence d'intégrer à l'analyse l'ensemble des interrelations entre le culturel, le spatial et le social. Cette dissociation entre le physique, le mental et le social ne peut donc qu'être provisoire et éphémère, dans l'unique but de mettre en exergue la présence des trois dimensions contenues dans l'espace produit. L'objet de recherche n'est pas l'architecture en elle-même mais plutôt "l'habitat" ou encore "l'habiter".

Pour conclure, l'espace produit est porteur de sens, il n'est ni neutre ni indifférent car la réalité du monde de la pensée précède celui le monde de la matière. Ainsi l'un ne peut exister sans l'autre. La compréhension des relations entre l'homme, l'habitat et son environnement peuvent alors être mis en exergue à travers l'analyse de la forme de l'habitat et la manière d'habiter.

Pour cela, je vous propose d'étudier les deux villages ainsi que les modes de vie des habitants avec lesquels j'ai eu la chance de faire un bout de chemin.

IV. Terrain d'étude : Fokpo et Koudzra-Gabi

Quelles sont les relations qu'entretient l'homme avec son habitat et son environnement ?

Comment peut-on expliquer la multitude d'architectures vernaculaires au Togo ?

Quels sont les facteurs qui ont une influence sur la forme de l'habitat ?

Peut-on parler de facteurs déterminants ?

Afin de tenter de répondre à ces questions, j'ai choisi de porter mon analyse sur deux villages habités par le peuple Ewé : Fokpo et Koudzra-Gabi.

Une société est comparable à un organe vivant, réagissant de manière différente au contact et/ou agressions culturelles extérieures. On ne peut donc ignorer, que l'histoire des sociétés est marquée par l'introduction d'éléments allogènes qui ont pour conséquences des changements dans le mode de vie et le comportement des habitants. En effet, si nous considérons "qu'une société est toujours donnée dans le temps et dans l'espace"¹⁸, elle est influencée par d'autres sociétés mais également par l'état antérieur de son propre développement. Ce phénomène social complexe, nous oblige alors à analyser d'une part la dynamique de changement d'une société et d'autre part l'inertie des facteurs de résistance. Il existe un certain paradoxe : la société d'hier continue à œuvrer dans la société actuelle et celle de demain est déjà en fonctionnement dans la société d'aujourd'hui.

Toute société est alors le théâtre d'affrontements entre :

- **facteurs de maintien**, de **résistance** ou encore **facteurs de rémanence** d'une cohésion antérieure, tentant de figer le mode de fonctionnement d'une société afin de garantir l'équilibre existant,

- **facteurs de changements endogènes** (changements internes à une société) et/ou **exogènes** (également appelés changements **allogènes**, changements dus à des causes externes à la société), qui eux peuvent paraître attrayants pour certains.

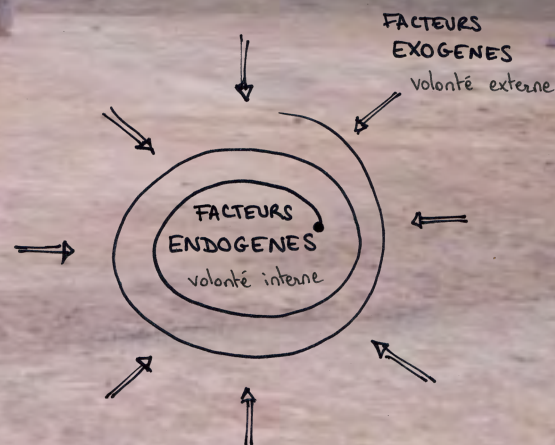
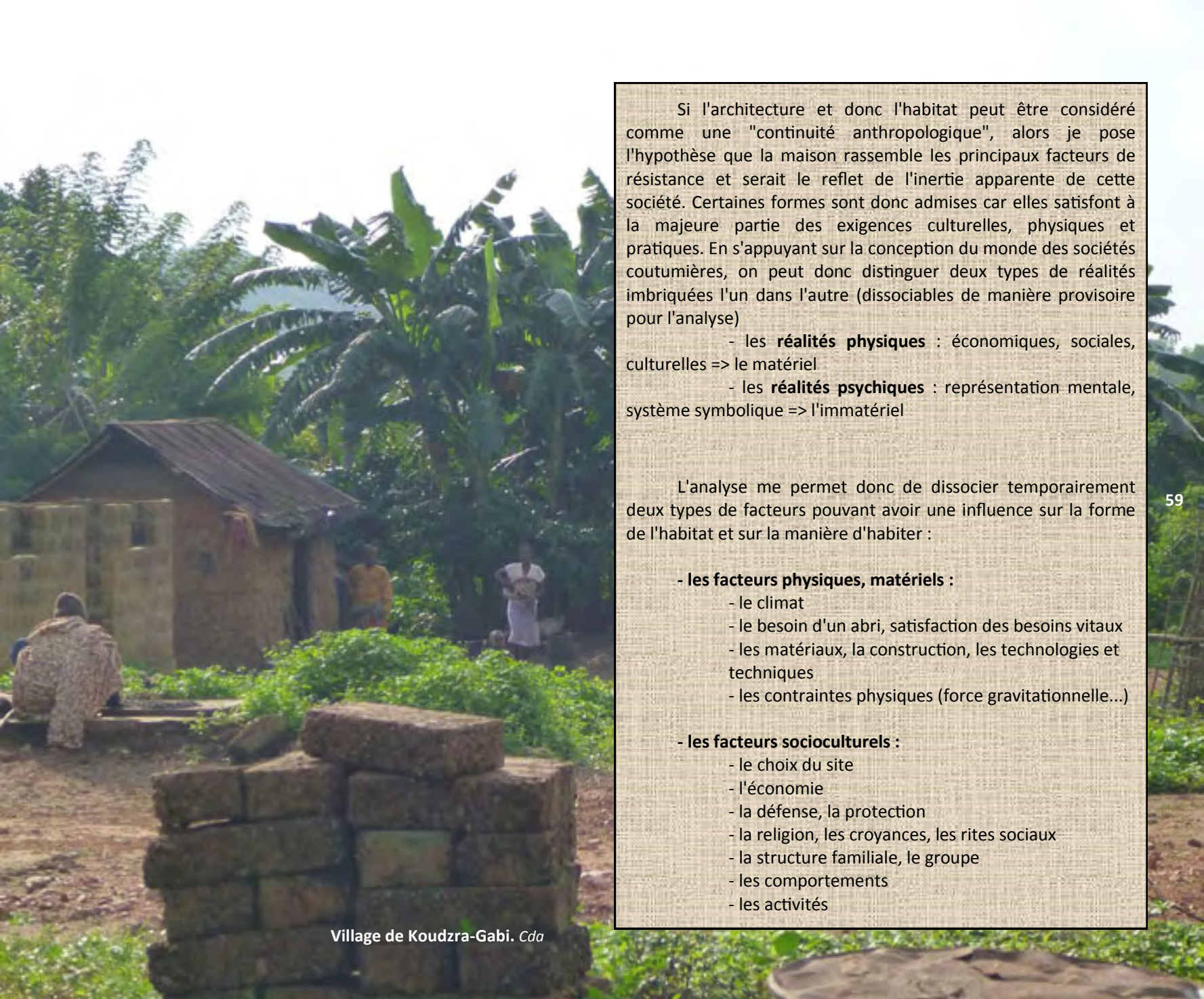


Schéma de l'influence des deux types de facteurs de



Si l'architecture et donc l'habitat peut être considéré comme une "continuité anthropologique", alors je pose l'hypothèse que la maison rassemble les principaux facteurs de résistance et serait le reflet de l'inertie apparente de cette société. Certaines formes sont donc admises car elles satisfont à la majeure partie des exigences culturelles, physiques et pratiques. En s'appuyant sur la conception du monde des sociétés coutumières, on peut donc distinguer deux types de réalités imbriquées l'un dans l'autre (dissociables de manière provisoire pour l'analyse)

- les **réalités physiques** : économiques, sociales, culturelles => le matériel
- les **réalités psychiques** : représentation mentale, système symbolique => l'immatériel

L'analyse me permet donc de dissocier temporairement deux types de facteurs pouvant avoir une influence sur la forme de l'habitat et sur la manière d'habiter :

- les **facteurs physiques, matériels** :

- le climat
- le besoin d'un abri, satisfaction des besoins vitaux
- les matériaux, la construction, les technologies et techniques
- les contraintes physiques (force gravitationnelle...)

- les **facteurs socioculturels** :

- le choix du site
- l'économie
- la défense, la protection
- la religion, les croyances, les rites sociaux
- la structure familiale, le groupe
- les comportements
- les activités

V. Quels sont les facteurs qui ont une influence sur la forme de l'habitat ?

facteurs primaires ou secondaires ? déterministes ou modifiants ?

Seulement quelques dizaines de kilomètres séparent le village de Fokpo de celui de Koudzra-Gabi (cf. plan : accès à Fokpo et Koudzra-Gabi depuis Kpalimé) et pourtant l'habitat, l'habiter et l'environnement présentent autant de similitudes que de différences.

Pour aborder les facteurs physiques, j'ai souhaité utiliser une méthode d'analyse logico déductive (vision du monde globale) tandis que le rôle des facteurs physiques sur l'habitat et la manière d'habiter seront mis en exergue à travers mon récit d'expérience (vision du monde cosmologique).

V.1) Les facteurs physiques

En effet, à la même période de l'année, caractérisée normalement par le même climat (le climat équatorial), j'ai eu l'impression de vivre dans deux pays différents. Le climat chaud et sec ainsi que la brousse de Fokpo s'est opposé radicalement au climat plus frais et humide que la forêt fait régner à Koudzra-Gabi. Cependant, la forme de l'habitat, les matériaux utilisés, les techniques de construction et la manière de concevoir le monde sont similaires dans les deux villages. Ce qui diffère est de l'ordre de l'habiter : le vivre à la maison, les lieux, le rythme de la journée, les croyances, les rituels... bref, en d'autres termes, un monde propre à chacun. Un habitat, un "habiter" qui est alors le reflet de la conception immédiate du monde, des croyances, des valeurs ou encore des modes de vie. Les habitants pour autant qu'ils soient originaires du même peuple, le peuple Ewé, n'ont pas la même manière d'habiter.

C'est à travers cette expérience de vie, que la question du déterminisme physique de la forme de l'habitat entre en scène. Comme nous venons de voir, le climat des deux villages s'oppose radicalement et pourtant la forme de l'habitat est similaire. Si l'on évoque le besoin soit disant "fondamental" de s'abriter en guise d'explication déterministe de la forme, il me paraît important de souligner que certaines tribus de l'Asie du



Fokpo. Cda







sud-est, de l'Amérique du sud ou encore de l'Australie vivent sans maisons. Non pas que le climat le leur permet, mais par choix de vie. Ce besoin non fondamental ne peut donc pas entrer en jeu.

Quel que soit le village, le matériau disponible en grande quantité est la terre, cependant, les sections de bois sont bien plus difficiles à se procurer dans le village de Fokpo et pourtant la forme de l'habitat ainsi que les techniques utilisées sont identiques. La forme serait donc en partie indépendante des matériaux de proximité. De plus, la connaissance de nombreuses techniques ne signifie pas forcément qu'elles seront utilisées.

Outre le matériau terre, l'arrivée du béton dans les deux villages a eu un impact, pour l'instant sur très peu de constructions. Par exemple, dans le village de Fokpo, seule la "boutique de premières nécessités" et l'église catholique ont eu le "privilège" de s'ériger comme des trophées parmi les constructions de terre. Si l'on considère uniquement la forme, l'utilisation du béton n'a eu aucun impact. Le changement de matériau n'est pas non plus associé à un besoin utilitaire, dans ce sens, on peut dire que la dimension symbolique de la construction a plus d'importance que son utilité.

Pour résumer, on ne peut dire que les facteurs physiques tels que le climat, les matériaux, les techniques et le besoin d'un abri sont des facteurs déterminants de la forme de l'habitat. Ils ne commandent ni la forme, ni ce qui doit être construit ; on pourrait par contre les considérer comme des facteurs modifiants car le cadre physique rend impossible le faire mais ne le rend pas obligatoire.

Les deux villages en question sont implantés dans des sites qui s'opposent. Fokpo est encerclé par la brousse au beau milieu d'une plaine, là où l'horizon s'étale dans le paysage tandis que Koudzra-Gabi est sur les hauteurs au cœur des montagnes. Néanmoins, la forme de l'habitat présente des distinctions minimales. En ce qui concerne mon cas d'étude, on peut donc affirmer que l'impact du contexte peut être nul. Il est vrai que le site peut rendre impossible certaines formes mais pas les conditionner. L'effet produit par le site est plutôt de l'ordre du culturel que de l'ordre du matériel car chacun a sa propre perception du "site idéal" selon ses idéaux, ses valeurs, ses buts...

La défense ou plutôt la protection est un facteur qu'il faut associer au contrôle de l'accès aux villages. Ceux-ci fondés fin 19^e siècle, n'ont pas subi les invasions et les guerres de territoires de jadis. Les dangers étaient moins présents, cependant, l'étranger, même aujourd'hui, est source d'inquiétude. Koudzra-Gabi est littéralement traversé par un axe de circulation "fréquenté" car il permet d'accéder au Ghana. Quelques maisons situées en éclaireurs à l'entrée et à la sortie du village sonnent l'alerte en cas d'intrusion inattendue. A Fokpo, il n'y a pas vraiment de guet : le chemin de terre bordant le village rencontre uniquement la maison du chef : celui-ci a alors pour rôle de veiller sur ses frères en cas de visites malvenues. La forme de la maison en tant que telle ne cherche pas à protéger ses hôtes des étrangers. Les portes grandes ouvertes le jour, ne sont pas une invitation, seul le seuil fait office de barrière, de protection. La défense ou encore la protection sont de nouveau des facteurs pouvant avoir une influence sur l'habitat mais pas de façon déterminante.

Ainsi, la protection en tant que seuil relèverait plutôt de l'ordre du culturel et non de l'ordre du matériel. Se protéger de quoi ? de qui ? comment ? toutes ces questions trouvent leurs réponses dans le domaine de l'immatériel, de l'invisible.

On pourrait supposer que l'économie ou les ressources financières d'un village influencent la forme de la maison. Fokpo et Koudzra-Gabi pratiquent une culture vivrière d'autosuffisance. Peu importe le type de cultures, le gain est sensiblement le même. Chacun cherche dans un premier temps à s'alimenter puis lorsque les récoltes ont été suffisantes, le surplus est vendu afin de subvenir aux autres besoins. Il existe une cause bien plus forte que la richesse. En parlant avec certains habitants, j'ai pu prendre conscience des sacrifices qu'ils ont dû faire pour remplacer leur toit de feuilles de palme par des tôles ondulées. Cependant, ils n'ont pas pour autant changé la forme de leur habitat. D'autres, plus aisés, sont les pionniers de la construction en béton dans le village: le matériau change,



mais la forme n'est pas liée. La richesse, l'économie d'un village ou encore d'une famille n'a, dans cet exemple, pas réellement d'impact sur la forme de la maison. On peut noter malgré tout que le besoin d'amasser des réserves et donc le besoin économique peut être lié à la disposition spatiale. En effet, les greniers utilisés pour le stockage des récoltes diffèrent selon les besoins de conservation : à même le sol, en hauteur, à l'air libre, dans une atmosphère humide, bref, autant de paramètres qui peuvent avoir une influence sur la position et la forme du grenier.

En conclusion, je rejoins la pensée de l'école des géographes en d'autres termes, la pensée des "possibilistes" qu'illustrent la BLACHE, FEBVRE, SORRE et BRUNHES : "l'emplacement géographique n'offre que des possibilités, non des impératifs, et que c'est à l'homme et non au site ou au climat de décider"¹⁹ car dans de nombreuses régions, il n'est pas rare de voir se modifier la forme des maisons alors que les aspects physiques n'ont pas changé.

De plus, à ses origines, la vie rituelle, symbolique a précédé la vie matérielle comme l'exprime MUMFORD : "l'homme fut un animal créateur de symboles avant d'être un animal créateur d'outils, (...) il est devenu un spécialiste du mythe, de la religion et des rites avant de devenir un spécialiste des aspects matériels de la culture, et (...) la précision du rite passait avant celle du travail ; l'homme a mis son énergie dans des formes symboliques plutôt que dans des formes utilitaires même lorsqu'il en était encore à peine à ses débuts."²⁰

Selon moi, je dirais qu'il faut être critique en ce qui concerne le point de vue déterministe, en effet, il faut considérer le maximum de facteurs et pas uniquement les facteurs physiques qui sont une réduction trop simpliste d'une réalité bien plus complexe. La traversée du Togo me permet d'affirmer, qu'il existe peu de types climatiques, un nombre limité de matériaux ou encore peu d'autres facteurs physiques et malgré cela, il existe un nombre indéterminé (rien que dans le Togo) de formes d'habitat vernaculaire. Il me paraît donc important de trouver le juste milieu et de vous inviter à me suivre pour mieux comprendre l'impact des facteurs socioculturels.

19. M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, *op. cit.*, p.59, l.19-21.

20. M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, *op. cit.*, p.59, l.22-27.



Région de Kara. Cda



Takienta, région de Kara

67



Peuple Tem, région Centrale. Cda



Route reliant Kara à Mango. Cda

V.2) Les facteurs socioculturels

L'habitat m'a appris à vivre, m'a éduquée, il m'a notamment guidée sur le comportement à avoir, ce que l'on attend d'un habitant, ce qui se fait ou ne se fait pas, c'est lui qui m'a façonnée et non l'inverse.

Pour parler des facteurs socioculturels, je vous propose de quitter notre monde désenchanté pour celui du relié à travers le récit de mon vécu, de mes sensations et de ma perception de l'espace car il m'est impossible de l'expliquer sous forme rationnelle et théorique. Je vous offre mes yeux et mes oreilles afin que vous puissiez vous aussi faire l'expérience de ce monde. J'espère pouvoir ainsi retranscrire ces relations entre l'habitat, l'habitant et son environnement. Je vous invite alors à vous référer constamment aux cartes mentales de Fokpo ainsi que de Koudzra-Gabi, réalisées afin de mieux cerner mon récit.





La piste de terre permettant d'accéder à Fokpo en voiture. Cda





VI. Habiter Fokpo

A 15 dans une voiture 5 places pour faire le trajet Kpalimé/ Fokpo : 4 à l'avant, 6 à l'arrière et 5 dans le coffre, les suspensions à plat, nous sommes secoués dans tous les sens sur la piste de terre qui nous mène au village. L'accès est difficile ; les jours de pluies, l'accès est impossible. Les voitures restent coincées dans les ornières et pour les motos c'est un parcours avec mort à la clef. 45 minutes de piste qui vous assurent des sensations que je ne vous recommanderais pas. Une fois arrivée, je ne saurais dire où précisément car en à peine une seconde nous avons été entourés d'enfants, tirillés de tous les côtés, puis invités à nous asseoir en demi cercle afin d'être reçus par le chef du village. Guidée par un homme du village, je rencontre la plus ancienne femme de Fokpo qui allait être ma "mama". Avec de grands gestes, d'immenses sourires et une foule de mots en Ewé, elle me montre ce qui allait être mon "chez moi" pour un mois. En fait, nous allions vivre sous le même toit mais pas dans la même pièce. En effet, la maison est constituée de deux espaces indépendants accessibles depuis l'extérieur. Malgré cette séparation, j'ai vécu à son rythme. J'ai été réveillée tous les matins à 3h30 par une prière chantée, criée, lamentée sur un fond sonore d'une radio qui ne capte pas de fréquence mais aussi bercée le soir par d'autres prières, chants, mélodies douces scandées d'une voix rauque parfois dissonantes mais réellement apaisantes.

Les premiers jours, je fus littéralement perdue dans le village. Je ne cessais de chercher la case et nos lieux de rendez-vous. Je pense que ça devait se voir dans ma démarche car hommes, femmes, enfants que je croisais me montraient du doigt la direction à prendre. Mais où marcher ? Le matin, les espaces de passages sont balayés par les femmes à l'aide de balais confectionnés en feuilles de palme, je suis alors les traces pour ne pas me perdre. L'organisation spatiale du village me paraît être aléatoire, chaotique, les maisons dispersées ne semblent pas répondre à un ordre particulier. C'est en posant des questions sur la création du village que je comprends que l'ordre géométrique est à distinguer de l'ordre social. En fait, le tout très ordonné est le reflet de leur culture.

VI.1) Le choix d'un site

L'implantation territoriale du village de Fokpo s'est faite en plusieurs étapes. Tout d'abord, M. AKPAO (togolais du peuple Ewé) originaire de Kuma-Adamé (nord-est de Kpalimé) a décidé de quitter sa région pour prendre la direction du sud car il l'estimait surpeuplée n'offrant pas assez de terrains cultivables pour une autosuffisance alimentaire. M. AKPAO s'installe alors à Lomé jusqu'à l'arrivée des Allemands en 1884. Pour échapper aux pressions de la colonisation, il cherche un endroit plus paisible près du fleuve Zio où il construit sa première ferme (Fefe Patonou) et cultive des terres vierges. La mort de son fils, noyé dans le fleuve, pousse M. AKPAO à s'éloigner de celui-ci malgré la fertilité des sols, la proximité de la route et l'abondance de gibier. Ainsi, à environ 6 km du fleuve, il crée Fokpo. Le nom du village choisi par le père fondateur signifiant : "je vais me lever doucement pour regagner le champ" est encore aujourd'hui à l'image de l'atmosphère qui y règne.

Les raisons de l'implantation territoriale de Fokpo sont donc liées à la fois à des facteurs physiques (sols fertiles, lieu non habité) mais également à des facteurs socioculturels et plus précisément à des croyances car M AKPAO était persuadé qu'il avait foulé les lieux des esprits et avait déclenché leur fureur en s'installant sur des terres sacrées. La mort de son fils était comme une mise en garde de la part des esprits du lieu. L'homme s'est résigné à quitter sa ferme car les esprits du lieu y habitent, ils ne sont pas seulement de passage et donc si il restait, sa mort prochaine était assurée.



Fokpo. Cda

VI.2) L'organisation spatiale - les limites du village

Le village de Fokpo se définit par ses habitants, ses puits, ses cimetières, ses champs et ses lieux sacrés, les limites ne sont ni fixes, ni matérialisées. L'emprise territoriale est alors liée aux pratiques et c'est pour cette raison qu'il m'est difficile de représenter le village. (cf. carte mentale : les limites du village). En observant les villageois, j'ai remarqué des aller et venues entre certaines maisons proches, font-ils partis de la même familles ? sont-ils frères et sœurs, cousins ou seulement amis ? Lorsque je leur pose la question, tous me répondent systématiquement : "c'est mon frère", "c'est mon enfant", j'ai l'impression que le village est constitué d'une famille unique. La famille ne peut pas se réduire au simple statut de père, de mère, d'enfants, etc... Le groupe domestique vivant sous le même toit peut être de 4 configurations possibles : le plus fréquent est celui de type mononucléaire (le maître de maison vit avec son/ses épouse(s) et ses enfants), dans le second type, les neveux et nièces sont inclus, dans le troisième, les parents du maître de maison sont intégré au groupe domestique et dans le quatrième type (plus rare), les parents, neveux, nièces ainsi que le maître de maison, son/ses épouse(s) et enfants partagent le même espace. Il existe bien sûr d'autres variantes par exemple, la "mama" qui s'occupait de moi, vit uniquement avec ses deux petites filles car leur mère gravement malade est à l'hôpital depuis des années et leur père a quitté le village de façon soudaine. De manière générale, la maison est le symbole même de la structure sociale, ainsi il n'est pas évident de distinguer le type de relations (fraternité, rivalité, filiation ou aïnesse) que peuvent entretenir les habitants d'une même case. La structure de la famille, du groupe domestique a un impact sur la forme de l'habitat, le nombre de pièces ainsi que les dimensions peuvent varier mais il existe une certaine constance. Dans le village, au maximum, on peut voir des maisons de 3 pièces mais sans connections internes. Les dimensions sont sensiblement les mêmes, l'agrandissement de l'espace construit se fait par addition de volumes (de pièces) identiques.

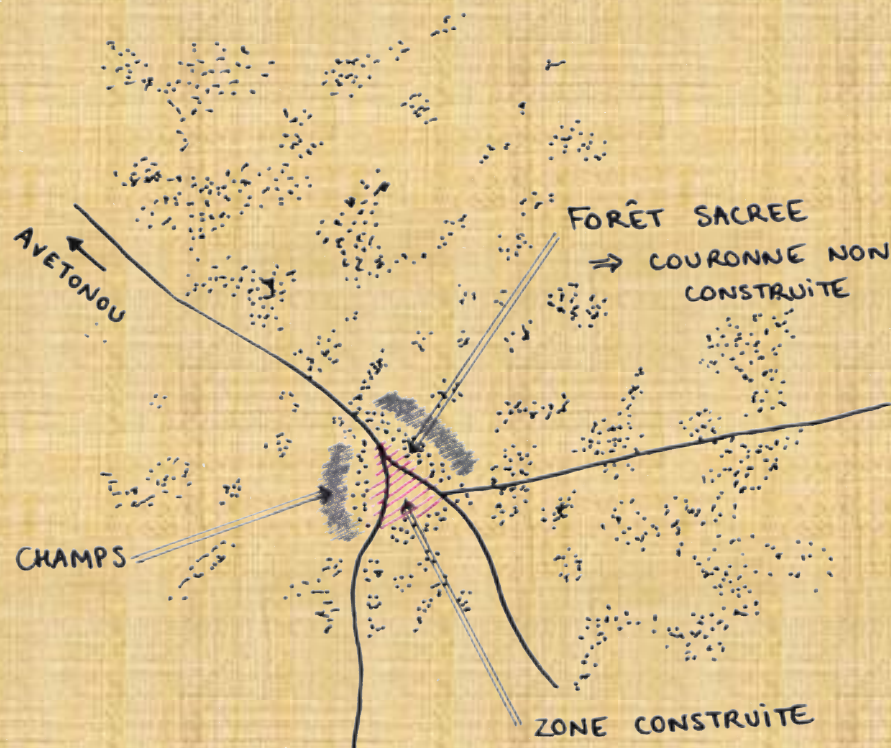


Schéma : Fokpo et le territoire. Cda

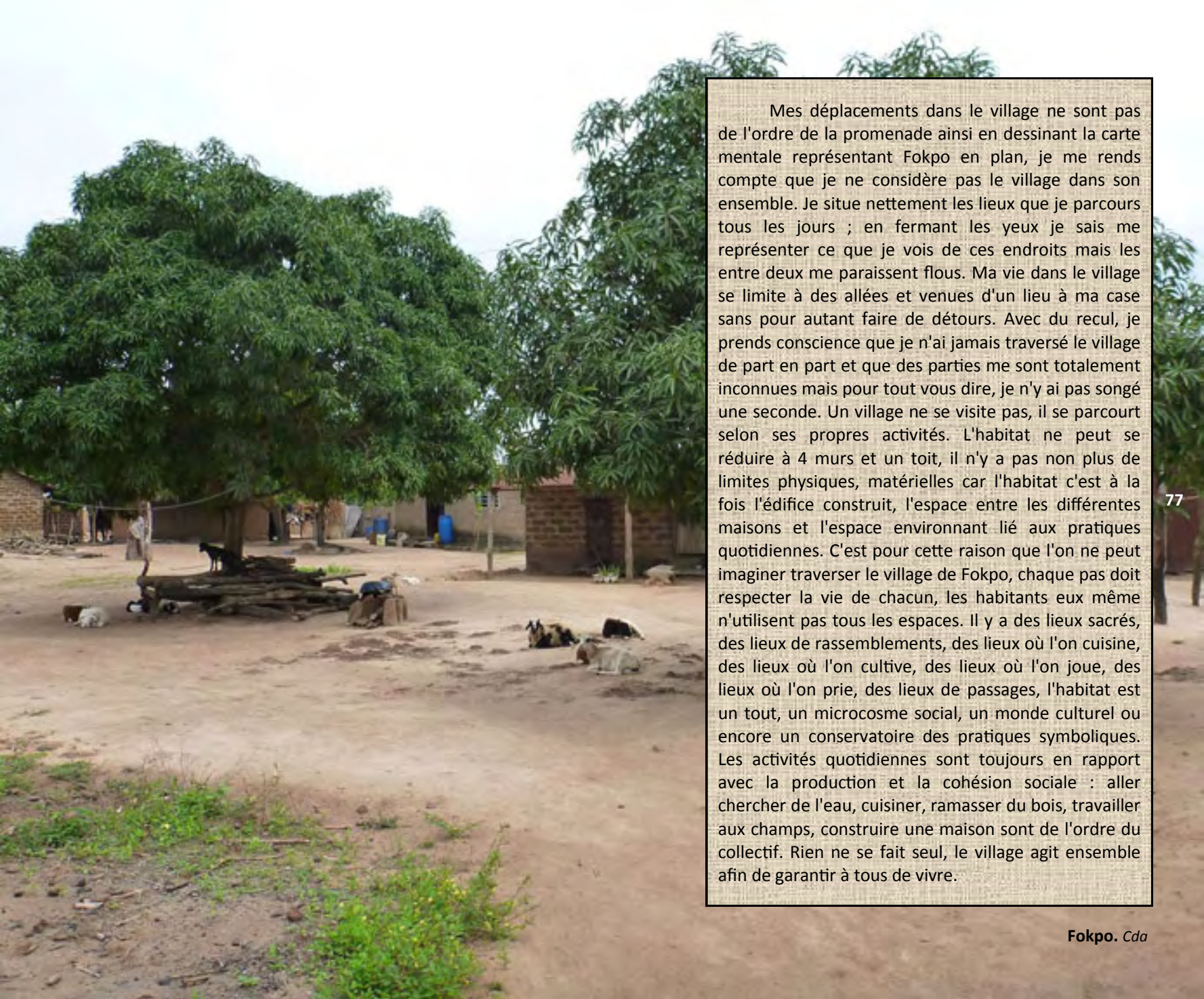
A photograph of a village square with two traditional huts. The huts have thick, rounded walls made of mud or clay and steeply pitched roofs covered in dry thatch. The hut on the left is smaller and has a small, young tree growing in front of it. The hut on the right is larger and has a small, rectangular opening in its wall. The ground is dry and dusty. In the background, there are lush green trees under a cloudy sky. A vertical wooden pole stands in the foreground on the right side of the square.

Au cours d'une discussion avec le chef AMEKO, j'apprends que le village est divisé en quatre quartiers, chacun composé d'environ 20 groupes domestiques liés par le sang ou l'amitié d'où la présence ou l'absence d'aller et venues dans le village. Le nom d'un quartier peut être celui d'une famille comme ABOUSSA ou encore celui d'un élément particulier du village tel un arbre comme "Loukoum". Aucune limite n'est matérialisée, seul les habitants les connaissent et les associent à un espace de passage, à un arbre ou encore à une pierre.





Carte mentale : plan du village de Fokpo. Cda



Mes déplacements dans le village ne sont pas de l'ordre de la promenade ainsi en dessinant la carte mentale représentant Fokpo en plan, je me rends compte que je ne considère pas le village dans son ensemble. Je situe nettement les lieux que je parcours tous les jours ; en fermant les yeux je sais me représenter ce que je vois de ces endroits mais les entre deux me paraissent flous. Ma vie dans le village se limite à des allées et venues d'un lieu à ma case sans pour autant faire de détours. Avec du recul, je prends conscience que je n'ai jamais traversé le village de part en part et que des parties me sont totalement inconnues mais pour tout vous dire, je n'y ai pas songé une seconde. Un village ne se visite pas, il se parcourt selon ses propres activités. L'habitat ne peut se réduire à 4 murs et un toit, il n'y a pas non plus de limites physiques, matérielles car l'habitat c'est à la fois l'édifice construit, l'espace entre les différentes maisons et l'espace environnant lié aux pratiques quotidiennes. C'est pour cette raison que l'on ne peut imaginer traverser le village de Fokpo, chaque pas doit respecter la vie de chacun, les habitants eux même n'utilisent pas tous les espaces. Il y a des lieux sacrés, des lieux de rassemblements, des lieux où l'on cuisine, des lieux où l'on cultive, des lieux où l'on joue, des lieux où l'on prie, des lieux de passages, l'habitat est un tout, un microcosme social, un monde culturel ou encore un conservatoire des pratiques symboliques. Les activités quotidiennes sont toujours en rapport avec la production et la cohésion sociale : aller chercher de l'eau, cuisiner, ramasser du bois, travailler aux champs, construire une maison sont de l'ordre du collectif. Rien ne se fait seul, le village agit ensemble afin de garantir à tous de vivre.

VI.3) Village, organisation de l'habitat et mode de vie

Lorsque je me lève, c'est un ballet bien orchestré auquel j'assiste. La lumière a chassé les esprits de la nuit, les coqs chantent, les oiseaux répondent, les chèvres cherchent à manger, le feu est ravivé, les femmes et leurs filles font tinter les bassines en inox, vont chercher de l'eau au puits puis font des allées et retours pour remplir le puisard utilisé par un ou plusieurs groupes domestiques en fonction de leurs économies. Entre temps, femmes et filles, alimentent le feu, balaient autour de leur case puis les espaces de passage, vont chercher du bois pour enfin s'installer sous une structure de bois recouverte de feuilles de palmes (indépendante de la maison en tant qu'édifice construit) afin de réaliser l'akoumé (farine de manioc mélangée à de l'eau que l'on fait bouillir pour obtenir une pâte collante et peu parfumée) qui fera office de petit déjeuner pour le maître de maison. Les hommes et les garçons apparaissent bien plus tard, ils veillent sur la bonne réalisation des tâches, préparent leurs outils, se lavent, méditent, et s'assoient sur un petit tabouret de bois afin de prendre des forces pour s'en aller travailler aux champs pour la journée. La séparation des tâches est nette, je prends alors le rôle qui est le mien, celui de la femme et ça fait rire tout le monde. A bout de bras, je transporte tous les matins un petit seau rempli à moitié qui me donne bien des douleurs, tandis que les fillettes de 6 ans, le transportent rempli à ras bord (il faut compter une vingtaine de kilogrammes), sur la tête et surtout sans perdre une goutte d'eau. C'est frustrant, mais c'est ainsi, je participe malgré tout à ma manière. Lorsque je balaie, ça les fait d'autant plus rire, pourtant j'ai l'impression que je m'améliore, tous les matins les enfants me remontent le même geste inlassablement. La mama et ses deux petites filles ne me laissent jamais plus de 30 secondes avec le balai, en Ewé elles me disent "Ao, Ao, Ao, yì wo lé si" ("non non non, va te laver"), j'ai compris petit à petit que ça les gênaient, j'étais invitée, je n'avais donc pas le droit de nettoyer, c'était un peu comme un affront, comme si je montrais que j'étais mal reçue. La "mama" me prend par le bras, un seau à la main, un pagne sur l'épaule et me mène à la "douche". Elle me laisse entrer puis m'installe avec précaution le pagne qui obstrue dorénavant le passage. Se laver est un instant tout particulier que j'apprécie, seule entourée de 3 claies fixes de bambous et d'un pagne, les yeux fixés sur le ciel, les pieds sur une pierre plate, je me sens en paix.



Chef du CVD. Cda



Torréfaction de la farine de manioc (le gari) par ma "mama". Cda





Travailler aux champs est une vraie expédition, houe sur l'épaule, je traverse la forêt dense sacrée (on peut seulement la traverser) qui encercle le village en suivant les pas de mes prédécesseurs, un chemin d'une largeur de 50 cm entre arbres et hautes herbes, tracé par les allées et venues quotidiennes des hommes et des femmes. Les parcelles de terres cultivées ne sont pas délimitées, chacun sait où il doit aller. Avec l'aide d'une vingtaine d'hommes et d'une dizaine de femmes, j'ai comme mission, avec mon équipe de jeunes togolais venus de Kpalimé, de participer à une activité de reboisement. Ce projet se fait en plusieurs étapes. Dans un premier temps, les hommes jouent de la machette ("*patcha*" en éwé) et de l'accompagneur (morceau de bois taillé pour écarter les herbes une fois coupées) afin de couper à ras les herbes, tout en laissant les arbres existants car la végétation est haute et ne permet pas l'accès. Les femmes, elles, ne perdent pas leur temps, en suivant les hommes, elles amassent du bois ("*ati*" en éwé) sec qu'elles lient en fagots transportés sur leur tête pour alimenter le feu. Une houe ("*kodjé*" en ewé) à la main, mêlée au groupe de femmes, je retourne la terre en faisant des cercles d'environ 2m de diamètre répartis tous les 7 à 10m afin de retirer les herbes. C'est un vrai moment d'échanges : les femmes parlent, chantent et se relaient à la tâche pour permettre à certaines de se reposer. Elles en profitent pour m'apprendre d'autres mots, rient aux éclats, s'interpellent lorsque je parle éwé, me montrent leur bébé accroché dans leur dos et s'occupent autant de moi que de la terre. Je fais du mieux que je peux mais les outils sont lourds, peu maniables pour quelqu'un qui n'a pas l'habitude...Les cloques, coupures et chocs me rappellent constamment ma condition "d'étrangère".



Après avoir planté un bâton au centre de chaque cercle défriché pour faciliter le repérage des futurs plants lorsque la végétation aura poussé, nous faisons des allées et retours à la pépinière (mise en place pour ce projet de reboisement) et au puits de façon à amener plants et eau. Toujours pendant que les hommes défrichent à la machette, à l'aide d'un pic, nous effectuons des trous dans la terre pour y déposer les futurs arbres. La butte confectionnée à leur pied permet une plus grande chance de survie en cas de pluies diluviennes.



Plant en terre. Cda



Allées et venues des femmes à la pépinière. Cda

La chaleur nous accable, même si nous sommes en pleine saison des pluies, il peut faire entre 30 et 38 degrés à l'ombre. La végétation nous offre des lieux de pause à l'abri du soleil. Cette nature indispensable à la vie du village est peuplée d'esprits, l'homme se sent protégé et la respecte afin de conserver cet équilibre : le fait de défricher est un geste contre la nature, cela vient perturber l'harmonie qui existe entre homme, environnement végétal et environnement animal. En effet, cette blessure infligée à la nature se manifeste par la rencontre quelque peu surprenante d'animaux sauvages plus ou moins dangereux tels que des insectes, des chenilles, des papillons, des crabes, des souris, des caméléons, des serpents ou encore des varans. Les reptiles ont fait le bonheur des villageois qui se sont empressés de les cuisiner.



Varan. Cda



Serpent. Cda



Python. Cda

Le retour au village se fait séparément, les femmes rentrent une heure avant les hommes afin de préparer le repas. Sous les structures en bois recouvertes de feuilles de palme, c'est toute une vie à laquelle on assiste. Seules femmes et filles cuisinent, les plus petits sont auprès de leur mère et s'occupent tant bien que mal grappillant par ci par là maïs grillé, bouillie, farine de manioc... Le temps de préparation d'un repas ne se compte pas en minutes mais en heures et nécessite une présence constante (alimentation et surveillance du feu). C'est alors un lieu d'échanges privilégiés entre femmes et enfants : elles s'entraident, discutent, coiffent leurs enfants. Ce moment m'a paru être le plus tendre entre mères et enfants car câlins et marques d'affection sont réservés au moins de 2 ans... L'activité de cuisiner en tant que telle contient un "aspect latent"²¹, cuisiner ce n'est pas seulement préparer les aliments et les cuire, c'est surtout un moment de partage unique entre femmes et enfants. La façon dont l'action de cuisiner est réalisée, garantit la cohésion sociale entre les femmes du village et/ou d'un même quartier et contribue à effectuer une grande part de l'éducation des enfants : ce qu'il faut ou ne pas faire, comment il faut le faire, pourquoi faire ... un apprentissage indispensable au maintien d'une société traditionnelle. La répartition des tâches est perpétuellement présente, la disposition spatiale des lieux habités est garante de l'identité et de la viabilité sociale. Peu importe que les limites ne soient pas matérialisées, chacun occupe une place en fonction de son statut social déterminé par son "genre"²² et son âge.



21. Notion développée par A. RAPOPORT dans *Culture, architecture et design*, Ed. Infolio, 2003.

22. Notion développée par Y. ILLICH dans *Le genre vernaculaire* In *Œuvres complètes*, vol.2, , Ed. Fayard, Mayenne, 2005.





VI.4) Statuts sociaux et environnement

L'habiter, c'est aussi se rassembler. Se rassembler est indispensable au bon fonctionnement du village. Le plus vieux manguier de Fokpo, aussi appelé "l'arbre à palabres" a un caractère sacré et symbolique : il représente le lieu de rencontres et de décisions collectives. C'est à l'abri de ses branches que se déroulent les réunions et les cérémonies : le chef est assis au pied de l'arbre et marque une séparation nette entre les femmes et les hommes qui trouvent respectivement leur place en arc de cercle. Ce manguier offre une protection contre le soleil mais également contre la pluie qui peut survenir brusquement. L'homme a une relation avec la nature à la fois matérielle et idéale. L'arbre symbolise la relation entre le monde des ancêtres (les racines) et le monde du divin (branches s'élevant vers le ciel).



L'organisation sociale du village se fait autour de la chefferie (cf. schéma de la chefferie de Fokpo), qui a pour objectif d'administrer le village en cas de conflits internes (elle donne raison à l'un des deux partis) : elle adopte des lois pour régir la vie en communauté et contribue au développement du village (organisation de travaux communautaires). La chefferie est composée du chef (celui-ci a le pouvoir de décision et d'exécution) et d'un chef guerrier ("Assafo") qui gère les conflits, les accidents et assure la sécurité du village. On retrouve ensuite le porte parole qui est la personne qui transmet les informations et les décisions de la chefferie au peuple; le «gongonneur» qui s'occupe de rassembler les villageois sur la place publique (en tapant un morceau de bois sur un élément métallique), le parrain qui assiste et conseille le chef dans ses activités et pour finir deux représentants, celui des jeunes (qui organise des activités et apporte des conseils aux jeunes) et celui des femmes (qui est la porte parole des femmes en plus de défendre leurs intérêts lors d'assemblées).

Le chef AMEKO, chef depuis 10 ans, a aujourd'hui 56 ans. Le chef est élu par un conseil de famille qui réunit la famille royale (famille fondatrice du village) et la famille du futur chef. Il est alors choisi selon son caractère moral et son niveau intellectuel. Avant d'être chef M. AMEKO était secrétaire dans une entreprise privée. Tout comme le chef, les autres membres de la chefferie sont choisis par la famille royale et les «sages» du village.



Schéma de la chefferie de Fokpo. Cda



Le CVD (Comité Villageois de Développement) est un organe complémentaire à la chefferie instauré par l'Etat depuis 1991 afin de développer et d'avoir un ascendant sur les villages ruraux. Les activités régulières du CVD sont la mise en place de travaux communautaires pour le développement du village comme par exemple la restauration des chemins. Il est constitué de 7 membres :

- La présidente : AWANYO Ewoe qui prend les décisions et présente les activités au chef
- Le secrétaire : ABO Kodjo qui organise les idées, les réunions et explique le projet aux villageois
- Le trésorier : DEABALO Mama qui gère les finances
- 2 conseillers : VIDZRAKU Agbeko et DZAMESSI Kokoutse qui cherchent les secteurs d'activités à développer dans le village
- Vice président : ABOUSSA Abra qui assiste et conseille la présidente

Normalement, les membres sont des personnes volontaires élus pour 3 ans. Le CVD ne dispose pas de revenus, le financement provient d'une cotisation annuelle versée par les villageois. Cependant, les habitants n'accordent que peu de crédit à cette nouvelle institution. L'investissement et les propositions de développement sont presque inexistantes. Ceux qui font partie du CVD ont un statut social reconnu par les autres car ils ont été élus et donc s'élèvent à un certain rang social mais leur investissement n'a pas ou peu d'impact pour l'instant sur le mode de vie et les décisions prises par le chef.

**Améko, chef de Fokpo (à gauche) et le chef de Dévelébé (à droite)
lors de la cérémonie de l'inauguration du puits. Cda**



VI.5) Village, religion et croyances

Les lieux de cultes font également partie intégrante de la vie de Fokpo. Les "églises" (adventiste, pentecôtiste, catholique, assemblée de Dieu) sont plus ou moins modestes en fonction du nombre de croyants, car ceux-ci sont les premiers investisseurs lorsqu'il est question de les rénover et/ou de les améliorer. La religion et les croyances occupent une place toute particulière. La vie rituelle ne se cantonne pas aux lieux de culte, elle est omniprésente et conditionne les faits et gestes ainsi que la manière d'utiliser l'espace de l'édifice construit (l'habitat en tant que tel). En fait, il n'y a pas de séparation entre vie, travail et religion qui se matérialisent d'un point de vue de l'espace.

Lieu de culte "catholique". Cda



VI.6) L'habitat et les rituels

La vie des habitants est rythmée par les événements tels que la naissance, la maladie et la mort qui sont les manifestations des divinités et des ancêtres. A chaque événement est associé un rituel, ainsi j'ai pu en prendre conscience suite à l'accouchement d'une femme du village. Je n'ai pas pu assister à ces rituels très privés cependant on m'a expliqué que lors de l'accouchement dans la maison, la mère de la future maman accueille le nouveau venu dans le monde des vivants (en l'occurrence, dans ce cas ci ce sont des jumeaux, elle est alors l'intermédiaire entre le monde de l'invisible et celui du visible, ces gestes accompagnent l'introduction de l'esprit des ancêtres dans le corps des nouveaux venus. Elle sectionne alors le cordon ombilical puis recouvre la plaie d'une pâte végétale, cette méthode propre à chaque village donne une physionomie particulière au nombril une fois cicatrisé. Les premiers jours, c'est la grand-mère qui s'occupe principalement des bébés de façon à transmettre à sa fille les gestes et attitudes à avoir et surtout à les accueillir dans le monde des vivants. Plusieurs cérémonies vont se succéder afin de garantir la protection de leur vie par les esprits. L'habitat est le siège de tous les événements de la vie d'un homme : la naissance, la maladie, le mariage et la mort. Les rituels sont l'occasion de relier le matériel à l'immatériel, le visible à l'invisible, le monde des vivants aux mondes des ancêtres et du divin.

Ces cérémonies nécessitent de l'entraînement : un soir, j'ai assisté et participé à la répétition de la danse accompagnée du chant traditionnel autour d'un feu. Aucune erreur n'est tolérée : celui qui dirigeait le faisait à coup de bâton et de cris, pour tout vous dire je ne me suis pas sentie très à l'aise. Pour célébrer l'inauguration du puits financé par Nature Office, les filles du village ont dansé sur la musique traditionnelle chantée et jouée par des hommes. C'est une expérience extraordinaire, les couleurs, les gestes, le son des djembés, les coups de sifflets vous emportent littéralement et vous plongent dans le monde de l'imaginaire. Le ciel et la terre sont alors mis en scène pendant un temps qui vous paraît s'être arrêté.



Cérémonie d'inauguration du puits de Fokpo - danse rituelle traditionnelle. Cda



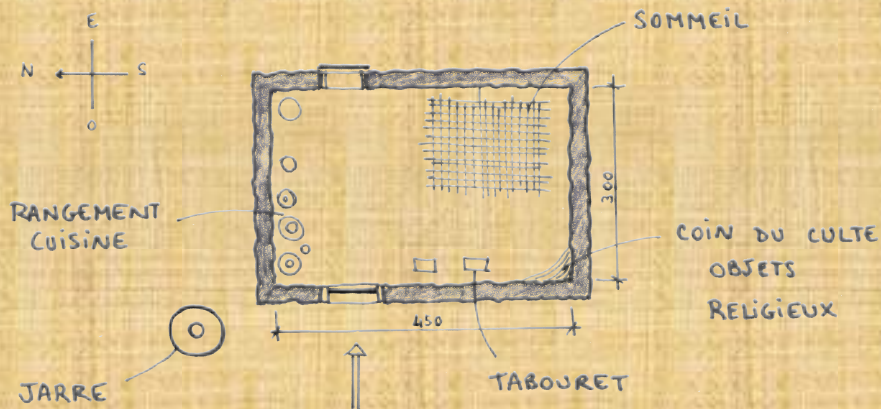
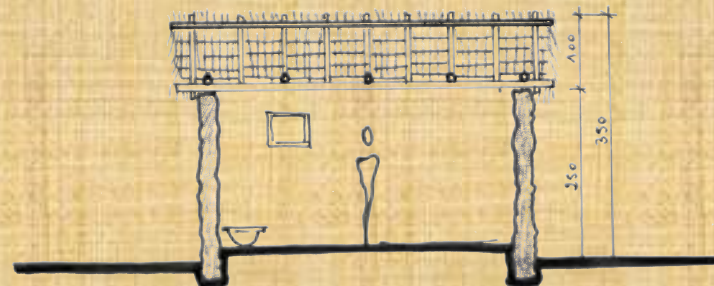
VI.7) Habitat : construction matérielle, rituelle et symbolique

Il me paraît intéressant de prendre à nouveau un point de vue descriptif afin de rendre compte de la construction car l'habitat en tant qu'édifice construit satisfait les besoins vitaux.

L'habitat "type" (cf. plan habitat type Fokpo) est composé d'une, deux ou trois pièces maximum. Chaque pièce d'environ 3m sur 4,5m est alors un espace unique, accueillant les mêmes activités. Les biens disposés sont un indicateur de comportements et me permettent de distinguer plusieurs pratiques au sein même de l'espace construit. Les murs d'environ 25cm d'épaisseur sont une superposition de briques de terre crue séchées au soleil (20cm sur 40cm) et rejointoyées à l'aide d'un mortier à base de terre et de sable. La forte inertie thermique du matériau terre permet d'avoir une température constante de jour comme de nuit. L'ouverture, la plupart du temps, orientée à l'ouest est alors à l'abri du soleil.

De plus, la maison possède une porte par pièce et très peu de fenêtres (1 à 2 fenêtres). Occultées la plupart du temps, ces petites ouvertures, se situent suffisamment en hauteur pour limiter la quantité du rayonnement solaire réfléchi par le sol afin de conserver la fraîcheur de l'habacle tout au long de la journée. Le renouvellement de l'air n'est pas uniquement assuré par les ouvertures : la toiture posée sur les murs de banco ne forme pas un couvercle étanche au système, la couverture de feuilles de palmes n'est jamais parfaitement continue et les murs sont souvent fissurés. Le renouvellement de l'air est donc assuré par l'addition de tous ces éléments.

Pour finir, le débord de toiture ainsi que l'enduit de terre appliqué sur les murs ont pour but de protéger l'habitat des dégâts que peuvent causer les pluies.



Plan et coupe de l'habitat traditionnel de Fokpo. Cda





100

Fokpo : pauvreté matérielle / richesse humaine. Cda



L'habitat protège l'homme des mauvais esprits dans son sommeil. Des nattes étalées sur le sol forment un support pour dormir. Une partie de l'espace est réservée aux biens que possède le groupe domestique tandis que l'angle situé en face de l'espace de repos est un lieu de prière. Les biens d'une famille se résument à :

- quelques bassines et seaux (pour l'eau du puits mais également pour tout transport)
- 2 marmites et 1 couvercle
- 1 cuillère à « akoumé » (pâte faite de mélange de farine de manioc et d'eau)
- 1 louche
- 2 ou 3 petites casseroles (dans lesquelles ils peuvent transporter de la nourriture pour offrir ou tenir au chaud)
- quelques assiettes (souvent en plastique)
- une machette
- une houe
- statuettes et biens hérités des anciens
- quelques habits et pagnes

La plupart des familles n'emmagentent aucun bien au cours de leur vie hormis des statuettes, des couteaux ou d'autres objets hérités des ancêtres. Le besoin de « posséder toujours plus » auquel on assiste chez nous, n'existe pas dans ces villages.

Cependant, cette "pauvreté matérielle" s'oppose radicalement à la richesse humaine des habitants. Ainsi, Claude LEVI-STRAUSS, n'est pas non plus resté insensible face à cette caractéristique des sociétés traditionnelles : "On a besoin de peu pour exister : peu d'espace, peu de nourriture, peu de joie, peu d'ustensiles ou d'outils, ; c'est la vie dans un mouchoir de poche. En revanche, il semble y avoir beaucoup d'âme."²³

Le seuil matérialisé par la hauteur d'une brique de terre crue oblige l'homme à lever la jambe pour franchir l'obstacle et se retrouver sur un niveau fini de terre battue, plus haut que le sol extérieur. L'emmarchement freine l'accès et exprime une hiérarchie qualitative des espaces : une limite entre les aires sacrées et profanes. La pierre plate posée sur l'assise de terre est une barrière mystique, elle représente la force protectrice des ancêtres. Le seuil est à la fois une limite magique qui éloigne les esprits malveillants même si la porte est ouverte, et une limite sociale qui permet de tenir à distance l'étranger. J'ai pris conscience de la dimension sacrée du seuil, le jour où je me suis assise sur la pierre plate. J'ai senti des regards beaucoup plus insistants qu'à l'ordinaire, je me suis alors levée et j'ai posé la question à un jeune du village. Celui-ci m'a expliqué qu'on ne s'assoit jamais sur le seuil car la journée, les esprits circulent, ils vont et viennent, entrent et sortent de la maison et en me positionnant ainsi je leur faisais obstacle. Une fois le soleil couché, c'est différent : il est indispensable de fermer la porte car les mauvais esprits rodent et peuvent être destructeurs. De manière générale, la nuit spécifie les espaces, les pratiques sont limitées à de simples déplacements, les derniers rayons du soleil sont substitués pour un court instant par le feu et marquent le retour de chacun dans son habitat respectif.

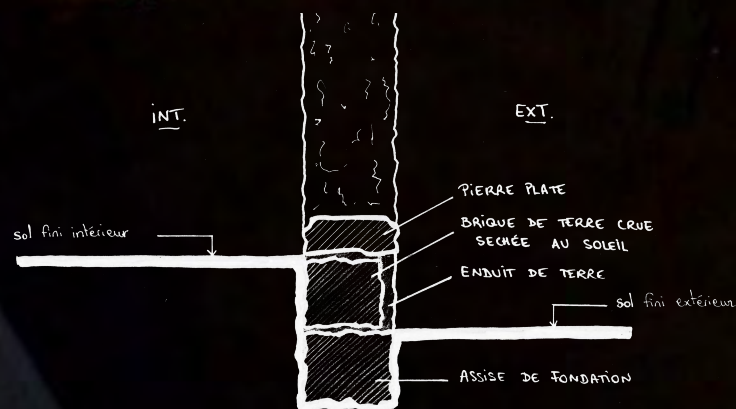


Schéma du seuil d'un habitat traditionnel. Cda





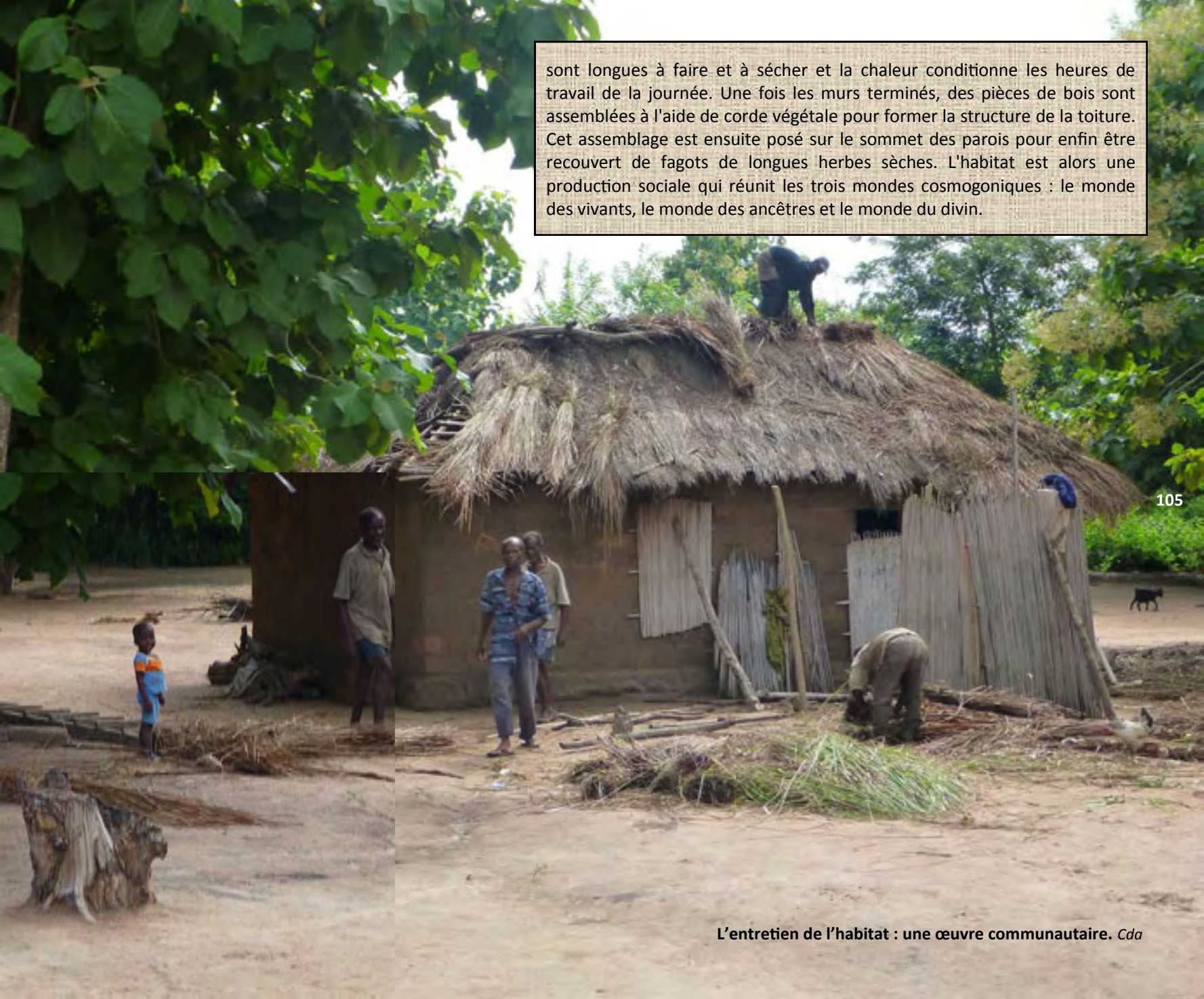
Je n'ai pas eu la chance de participer ni d'assister à la construction d'une maison dans le village, cependant, un matin en sortant de la case, j'ai observé la rénovation de la toiture de l'habitat voisin. Au sol, observés par des enfants, plusieurs hommes confectionnent des fagots d'herbes longues séchées au soleil en les ficelant à l'aide d'herbe fraîche tandis qu'un homme, debout sur la toiture, les disposent. L'entretien de la toiture est le travail des hommes tandis que celui des murs, notamment la préparation du mélange (terre, sable, herbes sèches et eau) qui sert à consolider ou à réparer une paroi est celui des femmes. Les gestes sont précis, et la répartition des tâches est liée à l'ancienneté : les plus anciens et donc les plus expérimentés montrent les techniques aux plus jeunes. J'ai uniquement observé la situation car je sentais que je n'avais pas ma place. Les acteurs de la restauration font partie de la même famille ainsi la construction comme l'entretien est une œuvre communautaire : celui qui habite, aidé par la famille et/ou le groupe domestique, est l'acteur principal. S'occuper de son habitat signifie maintenir l'équilibre qui existe entre vivants, esprits et ancêtres ainsi tout le monde ne peut pas prendre part au travail.

Une fois leur besogne terminée, je me permets de leur poser quelques questions à propos de la construction d'une maison. Surpris par mes interrogations, ils prennent alors leur temps pour me répondre. Tout d'abord, la première étape consiste à choisir un endroit. Les terres sont propriété du chef du village, il faut donc que la volonté de construire une nouvelle habitation soit justifiée aux yeux de AMEKO. C'est le chef lui même qui va aider le demandeur à choisir le bon endroit. Après avoir préparé les premiers matériaux nécessaires, le plus expérimenté du village trace au sol à l'aide d'un bâton, le plan de la future maison. Une fois réalisé, la première assise physique mais également symbolique de briques de terre crue est installée pour former les fondations. Le rituel associé consiste à faire des offrandes de bière de mil, de plantes et de prières pour préserver la maison des mauvais esprits. Après deux jours de séchage, la seconde assise peut être mise en place. La porte, orientée à l'ouest, au soleil couchant est matérialisée par la pierre de seuil plate qui provient généralement d'une ancienne maison. Il faut des jours voire des mois pour monter toutes les assises car les briques de terre crue



Confection de fagots de longues herbes séchées au soleil. Cda

sont longues à faire et à sécher et la chaleur conditionne les heures de travail de la journée. Une fois les murs terminés, des pièces de bois sont assemblées à l'aide de corde végétale pour former la structure de la toiture. Cet assemblage est ensuite posé sur le sommet des parois pour enfin être recouvert de fagots de longues herbes sèches. L'habitat est alors une production sociale qui réunit les trois mondes cosmogoniques : le monde des vivants, le monde des ancêtres et le monde du divin.



La durée de vie d'une maison est variable car elle est tributaire d'un certain nombre de facteurs. Comme nous avons pu le voir, la construction est à la fois matérielle et immatérielle ainsi physiquement l'habitat est sujet à de nombreux dégâts parfois irréparables. Ceux-ci peuvent être occasionnés par la violence des vents et des pluies, par des périodes de sécheresse ou d'humidité prolongées ou encore par le vieillissement des matériaux. De plus, il n'est pas rare d'associer la mort d'un habitat à celle de son occupant. En effet, lorsque le maître de maison meurt et qu'il n'a pas de succession, sa femme et ses enfants, sont accueillis par le reste de sa famille et quittent alors définitivement la maison. Le devenir d'une maison non habitée est incontestablement la mort car l'habitat est vivant comme l'homme et nécessite un entretien autant matériel que spirituel.



VII. Habiter Koudzra-Gabi

Le trajet d'une quarantaine de kilomètres à partir de Kpalimé pour Koudzra-Gabi est peu confortable. Le taxi de cinq places pour 12 personnes peine à traverser le territoire. Après avoir quitté la ville de Kpalimé, il entame l'ascension des montagnes à travers la forêt pour atteindre un plateau situé à 850m d'altitude. Les contrôles de police (monnayés par un montant correspondant à l'infraction et surtout au bon vouloir de l'autorité) ne sont pas rares à Adeta car Koudzra-Gabi se situe sur un axe routier reliant le Togo au Ghana. Arrivés à l'entrée du village, à mon grand étonnement, nous descendons de voiture, sur un sol bitumé. Je n'en reviens pas : arbres et maisons sont alignés parfaitement le long de la route rectiligne et pourtant la forme de l'habitat à première vue ressemble considérablement à celle de Fokpo. Pas le temps de me poser plus de questions, nous rencontrons le chef du CVD (Comité Villageois de Développement). L'accueil rituel est chaleureux, ma couleur de peau ne semble effrayer aucun enfant contrairement à Fokpo (pour la deuxième fois dans l'histoire du village, les habitants de Fokpo voyaient des "blancs" fouler leurs terres) mais éveille leur curiosité.





Le groupe de jeunes togolais constitué pour réaliser le projet de rénovation d'école va logger dans une construction très particulière érigée spécialement pour les "personnes de passage", les "invités". C'est une construction en béton, peinte en jaune, avec un parement de soubassement en pierres locales, accueillant 3 pièces et un espace couvert. Située en retrait par rapport à la voirie, isolée du passage, elle ne ressemble à aucune maison du village. Malgré toute la fierté que procure ce bâtiment au village, je suis ravie que Fidèle, le chef du CVD, me guide vers une autre maison. Après un accueil toujours rituel, le maître de maison me montre la pièce que je vais occuper pendant un mois. Je suis attendue : le sommier du lit en bois reçoit un matelas de paille et une moustiquaire fait office de baldaquin. Une chaise en plastique et une table constituent l'ensemble de l'aménagement. Les murs peints en vert dialoguent étrangement avec le morceau de linoléum qui recouvre en partie le sol. La pièce donne sur une cour intérieure où des constructions en briques de terre crue recouvertes d'un enduit à base de terre cohabitent avec des constructions faites de briques de terre crue séchées au soleil et recouvertes d'un mélange de terre et de ciment. Chèvres, chiens, végétation, hommes et outils sont regroupés dans cet espace extérieur de terre battue. Il y a une dizaine d'année, la maison était constituée de deux pièces rectangulaires recouvertes d'un toit de paille : l'une était consacrée au repos, l'autre à la cuisine. Petit à petit, l'addition de volumes simples a constitué une cour intérieure aujourd'hui accessible par l'arrière et fermée par une porte en tôle ondulée. La forme de l'habitat traditionnel est identique à celui de Fokpo cependant, la pratique des espaces couverts et les activités quotidiennes sont différentes et constituent un autre mode de vie.



111



Habitat de ma famille d'accueil. Cda



112





VII.1) Le choix d'un site

Le village de Koudzra-Gabi a été fondé à la fin de l'époque coloniale française en 1959, un an avant que le Togo accède à l'indépendance en 1960. Je ne connais pas les raisons exactes qui ont poussé le père fondateur du village à quitter sa région cependant j'ai appris qu'il a profité du tracé bitumé par les allemands reliant Adeta au Ghana pour construire sa première ferme le long de celui-ci. Selon les anciens, cette décision n'était pas justifiée par le besoin de trouver des terres plus fertiles. En effet, le choix de migrer répond à une évaluation positive ou négative de l'environnement mais ce choix est influencé par le désir de partir et non le besoin. La "qualité environnementale"²⁴ est caractérisée par un environnement qui répond à des désirs propres à chacun. Ainsi, on peut distinguer deux types de qualités environnementales qui interagissent et guident le choix d'implantation territoriale : les qualités physiques, chimiques, écologiques et les qualités psychologiques, sociales, culturelles. Ces qualités peuvent être positives, négatives ou encore hiérarchisées, ce qui a pour conséquence, qu'un site puisse être occupé par certaines sociétés tandis que d'autres n'y aurait jamais mis les pieds. Le choix du migrant n'est pas dicté par une méthode d'analyse mais plutôt par une évaluation affective de ce qu'il aime ou n'aime pas. De la même façon, l'organisation spatiale reflète certains idéaux : la notion de l'homme idéal, de l'habiter idéal propre à chaque culture est liée à des normes et des standards.

Suite à la fondation de Koudzra-Gabi, des différents (dont je ne connais pas les raisons) divisèrent les habitants et c'est ainsi que plusieurs villages (Kakpa, Koudzravi, Koudzraga) se sont formés tel un chapelet le long de l'axe routier. La route facilite les déplacements et donc les échanges entre les villages, l'entraide a donc participé considérablement au développement du village.

24. A. RAPOPORT, *Culture, architecture et design*, op. cit., p.73, l.30.

VII.2) L'organisation spatiale - les limites du village

L'organisation spatiale du village semble répondre à un ordre géométrique. Les maisons sont alignées un peu en retrait par rapport à l'axe central traversant de part en part Koudzra-Gabi (cf. carte mentale : plan de Koudzra-Gabi). La plupart des portes donne sur cet espace, que dans un premier temps, je qualifiais d'espace de circulation mais qui s'est révélé être tout autre.

Par hasard, au cours d'un échange, Fidèle me dit : "c'est grâce à moi que le village est comme ça". Surprise par son ton fier, j'apprends qu'il faisait partie des premières familles à s'installer dans le village. Avec son père, il va alors obliger chaque nouvelle habitation à s'aligner sur la sienne. Souffrant du manque d'ombre, ils vont également planter des manguiers le long de l'axe car pour que le village se développe, arbres et végétation avaient été supprimées. Malgré mes questions, il n'a pas su me dire pourquoi il a instauré un tel alignement, il a seulement clos la discussion en me disant : "c'est bien non ?". La disposition spatiale n'est donc pas le résultat absolu de facteurs physiques mais est lié à une volonté propre à l'homme d'organiser son espace selon un idéal. Selon lui, l'environnement idéal est ordonné géométriquement, cependant, certaines maisons distantes de la route ont échappé aux règles qu'il avait instaurées et répondent plutôt à un système de quartiers constitués sur le même principe qu'à Fokpo. Je pense que l'axe en tant que facteur physique a été l'élément déclencheur qui a influencé la manière de concevoir l'idéal de Fidèle.

Les limites du village sont marquées par la végétation car les maisons sont au cœur de la forêt dense. L'entrée du village est symbolisée par le cimetière tandis que sa sortie se définit par l'église. Deux espaces symboliques qui ont pour rôle de protéger le village des mauvais esprits.





115

Carte mentale : plan du village de Koudzra-Gabi. Cda

VII.3) Village, organisation de l'habitat et mode de vie

Le premier matin à Koudzra-Gabi, la brume est tellement dense qu'il m'est difficile de me repérer. Une fois sur la route, je distingue des tâches de couleurs mouvantes plus ou moins lointaines : le village est réveillé. Tandis que les activités quotidiennes sont les mêmes qu'à Fokpo "dans le temps", elles sont différentes "dans l'espace". Avant toute chose, le feu est ravivé car il n'est jamais complètement éteint, le foyer protège des esprits malveillants, l'asperger d'eau, c'est le condamner à la mort, et se condamner par la même occasion. Le peu d'eau restant de la veille, est alors mis à chauffer sur le foyer pour préparer le petit déjeuner du maître de maison.

Le défilé incessant auquel on assiste tous les jours, débute par la corvée d'eau matinale des femmes et des filles. Il n'y a pas de puits dans le village, il faut donc marcher environ 3 km pour remplir ses bassines à Koudzraga (le suffixe "*ga*" signifie "*grand*"). La distance qui sépare les habitants de la source d'eau est grande cependant, les femmes ne souhaitent pour rien au monde aller chercher l'eau ailleurs. En effet, c'est un moment privilégié entre les femmes du village de Koudzra-Gabi et celles de Koudzraga. Ces rencontres quotidiennes participent au maintien des relations externes au village et sont indispensables à son bon fonctionnement.



Comme à Fokpo, le village pratique une culture d'autosubsistance. Les maigres économies sont destinées à l'achat d'outils, d'ustensiles nécessaires aux activités quotidiennes et aux déplacements dans les villes pour visiter les familles. L'accès aux champs à travers la forêt est périlleux et surtout très physique car les pentes sont abruptes. Chacun connaît son chemin et sait se repérer. Fidèle, fier de nous montrer ses plantations, nous guide à travers la nature et ponctue le trajet d'explications en tous genres : cours de botanique, cours de symbolique, les lieux sacrés, les manières de cultiver, les animaux présents, ceux qui ont disparu, bref un récit sans début ni fin, sans chronologie, à l'image de ce qu'il vit. Une fois dans la végétation dense, je n'arrive pas à m'imaginer des parcelles cultivables. Quelle est ma surprise lorsque au beau milieu de la forêt une percée dans le poumon vert offre quelques rayons de soleil aux piments, plantés sur une terre fortement inclinée. Il faut alors une trentaine de minutes pour atteindre les premiers "champs" de Fidèle, et assister au va et vient des récoltes chargées sur les têtes. Fidèle, du haut de ses 79 ans reconnaît avec un mouvement d'épaule que travailler la terre devient de plus en plus difficile. Cependant, il n'y a pas de repos possible : sans récoltes, il n'y a ni de quoi manger et ni de quoi vivre.

Selon Fidèle, il y a un peu moins de 10 ans, la forêt regorgeait d'animaux et les singes étaient un mets particulièrement apprécié. Les primates ont pratiquement disparu. Aujourd'hui, le maître de maison continue à chasser mais a changé de méthode en abandonnant son fusil pour des pièges posés à même le sol qui ont comme cible biches, rats et petits mammifères en tous genres. Tous les deux ou trois jours, il arpente la forêt et fait le tour de chaque piège avec l'espoir d'avoir attrapé quelque chose.

Comprendre ce qui nous entoure : les champs de Fidèle. Cda







Les habitudes alimentaires des habitants de Koudzra-Gabi sont similaires à ceux de Fokpo et donc conditionnées par les saisons : manioc bouilli ou farine de manioc, maïs grillé ou farine de maïs, igname bouilli ou pillé sont accompagnés d'une sauce à base de tomates, oignons, poissons frits, cube Maggi, ou d'une autre faite de gombos écrasés (sauce visqueuse dont l'apparence et le goût ressemble au blanc d'œuf). La viande est réservée pour les cérémonies sauf dans les familles les plus aisées qui sacrifient de temps à autre un poulet. L'action de cuisiner est donc identique, les femmes qu'elles soient de Fokpo ou de Koudzra-Gabi font les mêmes gestes rapides cependant le lieu est différent. A Koudzra-Gabi, une construction identique à celle dans laquelle on dort est réservée à la cuisine. Le foyer est donc à l'intérieur de l'habacle et les ustensiles trouvent leur place dans le même espace.

Adjonction de pièces, la "cuisine" de ma famille d'accueil. Cda



Le moment du repas rythme la vie du village. Ce qui est dans l'assiette a peu d'importance, c'est plutôt la manière de manger qui contribue à maintenir ce monde du relié. Tout le monde ne mange pas en même temps, une fois le repas prêt, les hommes se rassemblent autour d'une table. La femme du maître de maison, à l'aide d'un contenant, verse de l'eau sur la main droite de chaque homme. Ils appellent ce geste "se laver les mains" : l'action est cependant plus symbolique qu'efficace. La femme dépose ensuite le plat au centre de la table, le maître de maison annonce alors le repas telle une invitation à qui souhaite le partager. En fait, tout le monde est invité, on ne peut refuser un invité. Si un homme passe, pendant le repas, on lui dit "viens manger", peu importe qu'il n'y ait pas assez pour tout le monde. J'ai l'impression que cette phrase est souvent dite à contre cœur, mais elle est clamée telle une invitation. Certains ont bien compris le sens et en profitent pour manger à la table des autres. En traversant le village, j'étais constamment interpellée par des hommes et des femmes qui m'étaient inconnus et qui me criaient tel un ordre : "Yovu yovu (le blanc, le blanc), viens manger".





Le maître de maison bénit le repas, remercie les ancêtres puis mange le premier. La main gauche est cachée sous la table, elle est "sale", "indigne", on n'utilise jamais au grand jamais la main gauche ! Les hommes, avec une dextérité incroyable, forment un creux au cœur de leur main droite, prennent une boule de pâte, qu'ils malaxent, puis l'accompagnent de sauce. Le peu de viande qu'il peut y avoir dans le plat est réservé aux plus anciens, notamment en ce qui concerne les abats, qui sont considérés comme les meilleurs morceaux car ils sont nourrissants et surtout en petite quantité. Les enfants, sont servis une fois que les hommes ont eu leur part. Ils s'éloignent un peu du groupe par respect. Quant aux femmes, je ne les ai jamais vues manger. Je ne sais pas si elles se cachent mais du moins, elles ne mangent ni avec les hommes, ni avec les enfants. J'ai remarqué qu'en tant qu'invitée, et surtout occidentale, j'avais le droit de partager le repas des hommes, c'était une situation très gênante de se voir servie par une femme. J'ai essayé plusieurs fois de partager mon repas avec l'une d'elles, cependant, le regard sombre du maître de maison me faisait comprendre qu'il n'y avait pas de dérogation possible : ni les femmes, ni les enfants n'ont le droit de partager ce moment ensemble. Le repas est calme et rapide, personne ne parle, personne ne lève les yeux de son objectif. Au début, j'étais très mal à l'aise par rapport à ça car en France lorsque l'on partage un repas, on parle, on échange, on rit, on évite les silences lourds et pesants.. A la fin de chaque repas, le ventre bien rempli, un ami me disait toujours : "on ne vit pas pour manger, on mange pour vivre". Le repas au Togo, ce n'est pas un moment de paroles, c'est un moment de partage de nourriture spirituelle et matérielle. Il est indéniable que "manger" répond à un besoin vital cependant la manière de manger, contrairement à ce que l'on peut penser, répond elle aussi à une nécessité. Le rituel associé au moment du repas permet de connecter le monde des vivants à celui des ancêtres et des esprits.

123

L'espace entre les maisons n'est ni habité ni traversé. Pour aller d'un endroit à l'autre du village, tous utilisent la route centrale. Traverser le village de Koudzra-Gabi est alors une expérience bien différente de celle vécue à Fokpo car du matin au soir, l'axe bitumé est foulé par les hommes, les femmes, les enfants, les animaux, les voitures ou encore les motos. Dans un premier temps, je le considérais uniquement comme un espace de circulation car il concentre l'entièreté des déplacements dans le village. Cependant, cette route est le théâtre de tous les événements de la vie : les allées et venues sont ponctuées de rencontres et de salutations " miawoe zo"(soyez les bienvenus, bonne arrivée, bonjour), suivis d'un "yoooo" long et grave. Les enfants jouent sur la route, les animaux se couchent sur le bitume chaud, les femmes transportent de l'eau, du bois et les anciens s'assoient au bord sur un tabouret pour assister au spectacle de la vie. Contrairement à Fokpo, l'espace principal de circulation est matérialisé mais malgré tout c'est un lieu habité, c'est le lieu de la collectivité qui garantit la cohésion sociale entre les habitants.

Ce lieu est également porteur d'espoir pour les jeunes qui souhaitent étudier et vivre en ville. Les allées et venues des taxis font rêver les adolescents. Leur départ est synonyme de fierté pour les parents mais également de danger car "quitter le village", c'est s'éloigner de ses proches et de ses protecteurs. L'inconnu est dangereux, peuplé de mauvaises rencontres et d'esprits malveillants. Un week-end, je souhaitais retourner à Kpalimé afin de découvrir un peu plus cette ville. Les habitants me disent alors : "tu vas me ramener quoi comme cadeau". Ces remarques me surprennent, je dirais même qu'elles me vexent car enfants comme adultes me réclamaient tel un ordre : "un cadeau". Au début, je leur réponds amusée : "ah ah surprise, surprise !" puis après la quarantième réclamation, je perds patience. "Non, je ne peux pas offrir un cadeau à chaque habitant du village, non!". La vie à Lomé m'a laissé un goût amer car en tant que "blanche", j'étais considérée comme une grosse somme d'argent mouvante. Je me suis retrouvée dans des situations très désagréables qui se sont soldées par des montants peu honnêtes afin de calmer les esprits. Ces demandes à Koudzra-Gabi me mettent alors de plus en plus mal à l'aise, les familles se sont passé le mot et



lorsque je traverse le village, c'est sous une pluie de réclamations maladroites. Non, c'était trop, je décide d'en parler sérieusement à Philippe, un ami proche. Ca l'a fait tellement rire, il fallait le voir... Il m'a expliqué que lorsque quelqu'un quitte le village pour se rendre dans une ville, il doit ramener quelque chose. Mais effarée, je lui dis : "mais tu ne te rends pas compte, tous les habitants m'ont demandé un cadeau !". Amusé, il me répond : "ce n'est pas grave, réponds leur seulement oui, par contre, par respect, je te conseille de ramener du pain à ta famille d'adoption". Dans les villages, le pain est rare voire inexistant, ainsi dans le monde rural, c'est une marque de respect que d'en rapporter et de l'offrir à quelqu'un. De plus, à l'époque, il n'était pas courant de s'éloigner du village car les moyens de transport se limitaient à la seule force des jambes et donc ne permettaient pas de se rendre en ville.

Dans notre société, il est extrêmement mal vu de réclamer quelque chose à quelqu'un et surtout à quelqu'un d'inconnu, jusqu'à ce que je comprenne, j'étais sur la défensive. Une fois la situation éclaircie, ma condition d'occidentale m'a ridiculisée aux yeux de Philippe, qui me regardait comme un enfant avec qui il fallait reprendre tout à zéro.

125

VII.4) Statut sociaux et environnement

L'organisation sociale du village fonctionne sur le même principe que dans le village de Fokpo. En effet, la chefferie (Kudjo, un homme d'environ 40 ans) et le CVD sont les deux pouvoirs qui cohabitent pour régir la vie des habitants. Cependant, le CVD présidé par Fidèle est très actif et à l'origine comme nous avons pu le voir de règles ayant eu un impact incontestable sur la manière d'habiter et de construire. Il y a maintenant une dizaine d'années, une loi concernant la divagation des animaux a été évoquée lors d'un conseil. Les villageois se plaignaient du nombre considérable d'accidents sur la route car perdre une chèvre, une poule ou un chat, c'est avant tout perdre de l'argent. Ainsi, ne pouvant pas réguler le flux incessant des voitures et des deux roues, le chef a imposé des heures de divagation pour les animaux, en dehors du créneau horaire 7h-17h00, les familles doivent parquer leurs bêtes. Cette règle a alors eu comme conséquence la construction d'enclos contenant l'habitat. Une limite physique s'est peu à peu mise en place (pas encore partout dans le village) séparant ainsi les espaces "collectifs" des espaces "privés". Petit à petit, l'addition de pièces ou de constructions autonomes a amené à enclore un espace extérieur, que l'on pourrait qualifier de cour. Des portes ont été installées, la forme de l'habitat en tant que telle ne change pas, mais la multiplication de celui-ci est à l'initiative d'une nouvelle manière d'habiter. Une fois de plus, le changement de mode de vie (du à la séparation des espaces publics-privés) est le résultat de la combinaison de facteurs physiques (la route) mais aussi de facteurs socioculturels (décisions prises par l'homme : règles de vie du village).





De la même manière qu'à Fokpo, les habitants organisent leurs rassemblements sous le plus vieil arbre situé au centre du village. Sa protection est à la fois physique et symbolique. Il marque "la place du village" où cérémonies, conseils de décisions et jeux d'enfants se succèdent dans le temps.

Au quotidien, le chef du village ne porte pas ses habits de cérémonie, il ressemble à n'importe quel homme du village. Peu importe les appareils, il y a des codes à respecter lorsqu'on s'adresse à lui. En vivant à Koudzra-Gabi, j'ai appris comment saluer, comment marquer le respect, où poser mon regard, bref des attitudes inculquées dès le plus jeune âge et qui pour moi étaient nouvelles. Un jour, seule dans le village, je croise le chef, un peu maladroit, je fais de mon mieux pour le saluer. Puis, une fois à l'aise, de manière spontanée, je l'invite à passer la soirée avec nous (jeunes en mission chantier) afin de partager le dîner. J'ai alors vu dans son attitude un changement radical, il a clos la discussion rapidement sans répondre à mon invitation et s'en est allé. Le soir venu, je vois arriver le chef du village ainsi que Fidèle. Salutations, accueil, raisons de la visite, rien ne me surprend jusqu'à ce que le chef du CVD prenne la parole pour m'expliquer qu'on n'invite jamais directement le chef. Il faut forcément passer par un médiateur (le chef guerrier Assafo) car c'est le conseil réuni qui accepte ou non l'invitation. Mon ignorance a remué ciel et terre, le chef a convoqué un conseil exceptionnel afin de prendre une décision quant à l'attitude à adopter. Apparemment, ça n'a pas été simple, c'est une situation qu'ils n'avaient jamais rencontrée auparavant car tout le monde connaît les codes sociaux. Ainsi ce soir, le chef a l'autorisation d'être présent en tant qu'"ami" et non en tant que "chef" d'où l'absence de tout appareil qui lui aurait donné un statut autre que celui d'homme du village. Cette expérience m'a montré que j'avais encore bien des choses à apprendre et à comprendre et qu'il me fallait redoubler d'attention pour ne plus créer de situations qui mettent mal à l'aise la population à cause de mes habitudes occidentales. Ainsi, j'ai pris conscience que les statuts sociaux inculqués dès le plus jeune âge, conditionnent le comportement à avoir. Ces modes de vie sont le résultat d'un long processus d'apprentissage et donc ne nécessitent pas forcément d'indicateurs physiques tels que le chapeau pour le chef, etc...



Rencontre amicale avec Fidèle, le chef du village et Assafo (de gauche à droite). Cda



VII.5) Village, religion et croyances

La majeure partie des habitants de Koudzra-Gabi est à la fois catholique et animiste. L'église située entre le village et Koudzraga rassemble les croyants tous les dimanches matin. La pratique de la polygamie est très répandue dans le village. En effet, selon leurs richesses, les hommes ont une à quatre femmes. Comme nous avons pu le voir, la cuisine est une pièce à part, ainsi chaque femme a sa propre cuisine. Cette pratique a un impact fondamentalement sur la forme de l'habitat ainsi que sur la manière d'habiter. Fidèle marié à deux femmes, m'explique alors sa situation. Chacune de ses femmes possède une pièce pour dormir avec ses enfants respectifs ainsi qu'une pièce pour cuisiner. A tour de rôle, une semaine sur deux, l'une devient l'unique femme de maison : elle s'occupe des activités quotidiennes (aller chercher de l'eau, du bois, préparer le repas, servir, nettoyer, vendre les récoltes au marché...) et reçoit à dormir le maître de maison. La semaine suivante, elle s'efface et subvient à ses propres besoins et à ceux de ses enfants. Selon lui, cette situation ne pose pas de problèmes. Lorsqu'il est absent une semaine, il trouve toujours un arrangement qui satisfait ses deux femmes. La polygamie multiplie alors les pièces habitées et sépare les pratiques quotidiennes.





La cérémonie du 14 et 15 août à laquelle j'ai participé est également révélatrice de la place qu'occupe le matériel et l'immatériel dans la vie de l'homme car c'est la journée de la fête de la récolte. Ce moment où le village se met en scène a pour but de remercier le monde du divin et des esprits et celui des ancêtres pour leur protection et leur aide durant l'année. Le matin du 14 août, le village est en effervescence, chacun se prépare et revêt son pagne de fête. Les habitants se réunissent alors sous le grand manguier afin de procéder aux rituels bien orchestrés. Le chef orné d'appareils prend la parole et fait un bilan oral de l'année : aux points positifs succèdent les points négatifs, puis les conseils pour y remédier. Par exemple, il évoque le fait que le nombre de décès est bien supérieur à celui des naissances. Il s'adresse aux hommes en leur disant : "il faut faire des enfants car ils aident aux champs et vous aurez plus d'argent pour vivre" puis aux femmes "les filles que vous enfanterez vous remplaceront dans les tâches les plus difficiles" et enfin à tous "il faut des enfants car si l'on continue ainsi, le village va disparaître, il ne restera que les vieux qui mourront de faim, vous voulez mourir de faim ?". Quelques mouvements de tête approuvatifs donnent alors raison au plaidoyer.





Ensuite, c'est le moment des offrandes qui mettent en scène la fertilité de la terre et ont pour but de remercier les esprits et les ancêtres qui veillent sur le village. Chaque groupe domestique, représenté par le maître de maison, vient déposer au centre du cercle (formé par les hommes d'un côté et les femmes de l'autre) une partie de sa récolte annuelle qu'il lui est possible d'offrir. C'est ensuite ce qu'ils appellent, le moment du "troc" : le chef du CVD annonce chaque offrande, gestes, rires et cris accompagnent les maîtres de maison qui se lèvent un à un pour acheter (littéralement) une offrande. L'argent ainsi collecté est consacré au développement du village. A l'origine, c'était un moment de "troc", où l'on échangeait don contre don: un moment de partage collectif qui permettait à certaines familles d'avoir un peu de manioc en échange de riz, etc... Dorénavant, l'échange est monnayé afin de permettre au village d'avoir un peu d'argent pour l'année à venir. Ce rituel dure plusieurs heures et c'est un moment de fierté pour les familles car l'offrande est un indicateur de richesse alors valorisé par les cris et les applaudissements des habitants. Une fois que tous les maîtres de maison ont donné de l'argent au trésorier du CVD qui a noté respectivement le nom et la somme versée sur un cahier, tous les habitants retournent à leurs occupations respectives.



Le matin du 15 août, la journée débute par une messe de plus de deux heures en Ewé en l'honneur de Marie. C'est extraordinaire de voir les habitants revêtir leurs plus beaux pagnes, c'est alors un défilé de couleurs auquel on assiste jusqu'à l'église de Koudzraga située sur les hauteurs à l'extrémité du village. Le trajet devient alors une ascension vers l'église mais surtout vers le ciel. Avant de quitter la maison, je suis habillée par la femme. Sur le trajet, le pagne glisse, je tente par tous les moyens de le remettre en place mais rien n'y fait, mes gestes sont maladroits, je sens les regards furtifs amusés me dévisager.

Après la messe, les habitants de Koudzra-Gabi et de Koudzraga se réunissent pour assister au match de football annuel qui oppose leurs équipes. Le football est le sport national, tous les garçons rêvent d'être footballeur. Avant la rencontre, des hommes invoquent les esprits, formant une procession sur la route principale jusqu'au terrain de jeu. Leur peau est peinte, certains sont masqués et brandissent vers le ciel le feu, la flamme symbolisant la présence et la protection des esprits. Lors du match, l'enthousiasme est palpable : les acclamations, les cris, les sifflements fusent de toute part. A la fin, tous les spectateurs courent sur le terrain pour exprimer joie ou déception. Cette année, Koudzra-Gabi a perdu, mais la tristesse qui se lit sur les visages n'aura pas de répercussions sur le déroulement de la journée.





137



Axe bitumé : théâtre de processions en tout genre. Cda

A photograph showing two men in a rural outdoor setting butchering a pig. The man on the left, wearing a blue and white striped shirt, is seated and handling a piece of meat. The man on the right, in a brown shirt, is using a large cleaver to cut through the carcass, which is laid out on a long wooden plank. Various cuts of meat are visible on the plank. In the foreground, there is a large metal bowl containing a pinkish-red liquid, likely blood. In the background, a small dog and the legs of other people are visible on the dirt ground.

Pour l'occasion, les familles les plus riches sacrifient une de leurs chèvres ou achètent un cochon. On tue l'animal dans les règles, afin que son esprit parte en paix et que les ancêtres soient respectés. Mon papa de substitution participe et surveille alors les moindres gestes de l'homme qui s'occupe du cochon qu'il a acheté au village voisin. L'animal est découpé sur une natte de paille à même le sol. Les morceaux sont ensuite déposés dans une marmite afin de les faire bouillir de longues heures. Le repas de fête, c'est "fufu" (boule de pâte formée à base d'igname bouilli pillé et accompagnée d'un maigre morceau de viande de poulet, de chèvre ou de cochon selon la richesse). Ce jour là, j'ai mangé trois fois, invitée ci et là, je ne pouvais pas refuser. Cela peut paraître ridicule mais ça a été particulièrement difficile car les quantités sont astronomiques pour mon estomac non habitué à ce type d'aliments et à ces volumes. Il faut ajouter à ceci : le verre de Sodabi de salutation, celui de la digestion et enfin celui de l'amitié. C'est une expérience juste inoubliable. La journée se termine ainsi, le ventre tendu, chacun retourne à ses occupations journalières.



"Fufu". Cda



139

Découpe du cochon sacrifié pour la fête du 15 août. Cda

VII.6) L'habitat et les rituels

Lors d'une visite de courtoisie, Fidèle m'apprend que le lendemain il y aura l'enterrement d'une femme de Koudzra-Gabi. Malade depuis des années, elle est décédée à l'hôpital de Lomé. Son corps arrivé dans l'après-midi repose dans un cercueil au centre de la maison familiale. Dans ma famille, la mort c'est tabou, c'est l'horreur, c'est la tristesse, c'est l'angoisse, c'est quelque chose que l'on évite d'évoquer car c'est douloureux. Par respect, je ne lui ai pas beaucoup posé de questions, je l'ai laissé me dire ce qu'il avait envie car je ne connais pas le rapport à la mort dans cette société. Le lendemain, en allant chercher de l'eau, je vois fourmiller des hommes devant la maison de la défunte. Sous une structure de bois recouverte de feuilles de palme construite pour cette occasion, ils installent des bancs et des chaises face à un autel improvisé. Avant la célébration, des femmes assises sur un banc, pleurent, crient, se lamentent devant l'entrée de la maison mortuaire. A travers l'ouverture de la porte, le cercueil blanc se distingue dans la pénombre de l'habitation.





Préparation de la cérémonie de l'enterrement à Koudzra-Gabi. Cda

A photograph showing a priest in white and red vestments speaking into a microphone to a crowd of people. The scene is outdoors, under a thatched roof structure. In the background, a wooden cross is visible on a wall. The crowd consists of men and women, some wearing traditional headwraps and colorful clothing. The priest is holding a microphone and appears to be addressing the group.

Après quelques mots du prêtre, le cercueil est déposé par des hommes sur un banc, face à l'autel à côté d'une photo de la défunte. Les hommes font face au cercueil et au prêtre tandis que les femmes sont assises en face, dos à l'entrée de la maison mortuaire. L'ensemble du village assiste aux obsèques, le grésillement de la sonorisation donne un caractère particulier à la cérémonie. Une fois la communion célébrée, 6 hommes, cercueil sur l'épaule, suivis de l'ensemble des habitants du village, entament sur la route principale une procession jusqu'au cimetière situé à l'entrée de Koudzra-Gabi. J'ai assisté à la célébration car plusieurs personnes m'y ont invitée même si je ne connaissais pas la défunte. Cependant, je n'ai pas suivi le cortège jusqu'au cimetière car je sentais que ce n'était pas ma place. Je ne saurais dire comment s'est déroulée la mise en terre, ma curiosité à des limites, certes des limites d'occidentales mais je ne souhaitais pas offenser la famille de la défunte. Le repas qui s'ensuit est ouvert à tout le monde, c'est à dire que les femmes de la famille ont cuisiné pour l'entière du village (même si tout le monde n'assiste pas à la cérémonie). C'est un rituel où danses et musiques résonnent jusqu'au coucher du soleil et se poursuit à la lueur du feu. De la même façon, je n'ai pas souhaité partager le repas de funérailles car une fois de plus, je le répète, ce n'était pas ma place. J'ai écouté de loin les rythmes de la fête en compagnie des jeunes de Kpalimé.





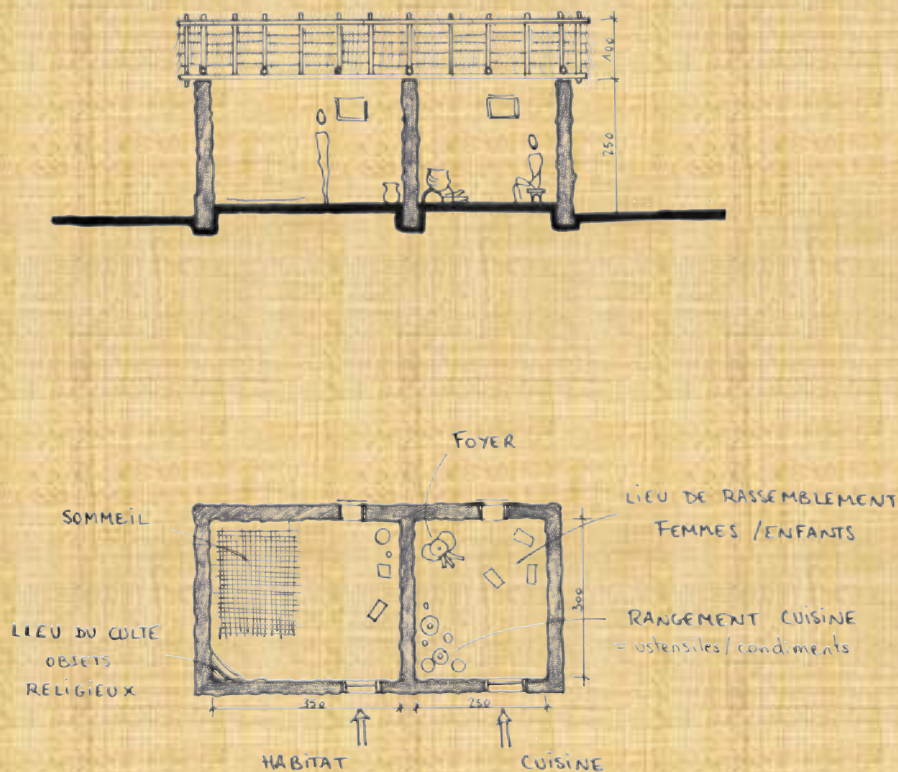


Cette soirée m'a permis de poser quelques questions à Fidèle qui lui non plus ne souhaitait pas participer au repas car il ne s'estimait pas assez proche de la défunte. Il m'a expliqué qu'auparavant les cérémonies duraient plusieurs jours mais que pour des raisons d'hygiène (de risques d'épidémies) des lois nationales imposent la mise en terre sous trois jours maximum après le décès. Ainsi, les cérémonies écourtées ont pour but de rendre hommage à la défunte et d'accompagner son esprit dans le monde invisible. Auparavant également, le corps était enterré avec des biens de valeurs qu'ils appellent "offrandes" (tels que des couteaux, de l'argenterie, des outils, des pagnes, etc...) afin que le corps soit enterré avec dignité et puisse se défendre et faire sa place dans le monde des ancêtres. Son esprit ainsi flatté pourra s'élever beaucoup plus facilement et protéger le monde des vivants. Cette pratique a été remplacée par des mots car les pillages de tombes sont devenus trop fréquents. La profanation des tombes se banalisait.

Le chef du CVD me dit soudain : "par contre quand le chef du village meurt c'est différent". Il a immédiatement compris mon regard interrogateur et a poursuivi son explication. Lorsque le chef meurt, la famille prévient uniquement le chef guerrier, le porte parole et le "parrain". Les femmes préparent le corps avant leur arrivée ; pendant la veillée du mort, les trois hommes s'occupent de construire le cercueil. Une fois le corps déposé dans celui ci, ils attendent le coucher du soleil pour le sortir de la maison par la fenêtre afin d'éviter d'être vu par le monde des vivants. Il est alors mis en terre, à l'abri des regards, dans un endroit qui restera secret à tout jamais. C'est seulement le lendemain matin que le gongonneur réunit le village pour que le chef guerrier annonce aux habitants la mort du chef. Les jours suivants, le village en deuil accompagne l'esprit du chef dans le monde de l'invisible grâce à plusieurs rituels qui me sont passés sous silence.

VII.7) Habitat : construction matérielle, rituelle et symbolique

De la même façon qu'à Fokpo, pour construire sa maison, le chef ainsi que le chef du CVD doivent donner leur approbation. Le choix du site est, quant à lui, imposé par Fidèle. En tant qu'ancien du village, il a l'expérience requise pour déterminer si un lieu est sacré ou encore s'il est habité par des esprits. Dorénavant, il n'y a plus d'espace pour construire le long de la route, les maisons s'agglutinent à l'arrière par quartiers et ont alors peu d'impact sur la physionomie du village. Fidèle veille malgré tout à instaurer des axes secondaires perpendiculaires à la route bitumée qui mènent à chaque quartier. Le plan des maisons entretient systématiquement un rapport d'orthogonalité avec la route principale contrairement à la position des portes, qui elle, ne suit pas de schéma strict : la plupart font face à la route, tandis que d'autres font face à l'ouest. Il est difficile de dissocier clairement le facteur physique (la route) des facteurs socioculturels (croyances). L'axe étant orienté est/ouest, le soleil traverse le village du matin au soir, comme les hommes le font quotidiennement. Ainsi, la route est un lieu très fréquenté des esprits (bons ou mauvais). Certains groupes familiaux (tel que la famille qui m'a accueillie) ont alors refusé catégoriquement que leur maison donne sur la route afin de se protéger au mieux des mauvais esprits.



Plan et coupe de l'habitat de Koudzra-Gabi. Cda

Comme nous avons pu le voir, l'habitat type (cf. plan de l'habitat type de Koudzra-Gabi) est constitué de 2 pièces accolées : l'une offrant un espace de nuit (environ 3,5m sur 3m) tandis que l'autre est consacrée uniquement à l'activité de cuisiner (environ 3m sur 2,5m). Après avoir eu l'aval du pouvoir décisionnel et de celui des esprits, les étapes de construction ponctuées de rituels sont identiques à ceux pratiqués à Fokpo. Les techniques de construction sont similaires : les assises de briques de terre crue séchées au soleil sont posées sur un lit de mortier à base de terre. Cependant, la terre utilisée est différente de celle de Fokpo : sa granulométrie, son taux d'humidité et sa contenance en argile sont pris en compte afin d'effectuer un mélange adéquat (eau, terre, paille). Les murs sont alors recouverts d'un enduit de terre par les femmes afin de mieux résister aux intempéries. La couleur de la terre donne une physionomie propre au village de Koudzra-Gabi, le rouge chaud dialogue alors avec le vert tendre de la végétation omniprésente.





Départ du village de Koudzra-Gabi. Cda



L'envie m'a perpétuellement taraudée de pénétrer dans chacune des maisons, cependant je n'ai eu qu'une fois cette occasion. Le jour de mon départ, je fais mes "au revoir" à toutes les personnes qui m'ont fait partager leur quotidien. Contre toute attente, le chef guerrier Assafo avec qui j'ai passé beaucoup de temps, vient à ma rencontre et me dit : "suis-moi, je veux te présenter l'une de mes femmes, elle a quelque chose à te donner". Surprise et gênée à la fois, je le suis sans parler. La femme m'accueille et me fait pénétrer à l'intérieur de la maison. Le couple m'invite alors à m'asseoir, m'offre un verre de Sodabi puis l'homme me fait part de sa tristesse de me voir partir. Nous sommes émus car nous savons au fond de nous que je ne reviendrai certainement jamais. "Quitter le village, c'est s'éloigner de ses protecteurs" : je comprends enfin toute la signification de cette phrase qu'il me dit tel un adieu. D'un regard, il ordonne à sa femme de m'offrir son cadeau. Elle dépose alors au creux de mes mains réunies, un bijou. Je reconnais immédiatement ce qu'elle m'a confectionné : d'apparence ça ressemble à un collier, mais c'est un tour de taille. C'est un bijou intime, que l'on ne montre pas, symbolisant la vie et la fertilité de la femme. Chaque femme capable d'enfanter porte ce tour de taille qui symbolise la protection des esprits et permet de maintenir un linge lors des périodes de menstruations. Consciente des significations du geste, je perds l'usage de la parole, mes mots de remerciements mettent un terme à nos adieux. Quitter leur maison, c'était comme quitter leur vie, une fois que j'ai franchi le seuil, j'ai senti que je ne serai pas seule car, en entrant dans leur habitat, un lien inexplicable s'est tissé entre nous.



VIII. L'habitat et l'habiter

Au regard de ces expériences de vie dans le village de Fokpo et dans celui de Koudzra-Gabi, je ne peux pas dire que j'ai habité dans un espace pendant un temps mais plutôt que j'ai vécu : "habiter et vivre coïncident"²⁵. Habiter c'est bien plus qu'exister, c'est puiser la force dans la Nature afin que le monde des vivants puisse continuer de cohabiter en harmonie avec le monde du divin et des esprits et avec celui des ancêtres. On ne vit pas pour soi, on vit pour les autres et avec les autres. Les autres, ce ne sont pas uniquement les voisins de quartier, mais le monde du visible et celui de l'invisible.

Les jours se ressemblent, le temps est cyclique et suspendu, l'espace est à la fois hyper concret et hyper symbolique. Ainsi, cuisiner, manger ou dormir ne peut pas se faire de n'importe quelle manière ni n'importe quand. Le dessin des cartes mentales représentant ma manière d'habiter les villages a été laborieux afin de les rendre compréhensibles pour une personne extérieure. Mes lieux de vie ont été nombreux, non géo-métrisables et difficiles à nommer car ils sont connectés les uns aux autres et parfois même imbriqués les uns dans les autres. Ainsi, les relations entre l'homme, l'habitant et son milieu sont omniprésentes dans les moindres faits et gestes.

Comme nous avons pu le voir, les facteurs physiques (le climat, le besoin d'un abri, la satisfaction des besoins vitaux, les matériaux, la construction, les technologies, les techniques et les contraintes physiques) peuvent avoir une influence sur la forme de l'habitat, mais ils ne la déterminent pas. On pourrait alors les appeler "facteurs modifiants" ou "facteurs secondaires". Les facteurs socioculturels (le choix du site, l'économie, la défense, la protection, la religion, les croyances, les rites sociaux, la structure familiale, le groupe, les comportements, les activités, le statut social et rituel), quant à eux, sont, selon moi, déterminants de la forme de la maison. En effet, il est impossible de définir clairement quel est l'impact de tel facteur, cependant, le récit de mes expériences dans les deux villages montre l'importance capitale des facteurs socioculturels face à la question de la forme de l'habitat. Ce sont les habitants eux mêmes qui, lorsqu'ils évoquent leur façon de construire, font appel au monde symbolique plutôt qu'à la pluie et aux insectes. La maison en tant qu'édifice construit et donc l'espace géo métrisable n'engendrerait pas la même manière d'habiter si elle était construite à l'identique dans un autre pays au sein d'une autre société. A l'inverse, l'interaction de tous les facteurs peut également expliquer que des formes d'habitats identiques peuvent être espacées dans le temps et dans l'espace.

25. Y. ILLICH, *op. cit.*, p.314, l.23.





Fokpo. Cda



151

Fokpo. Cda

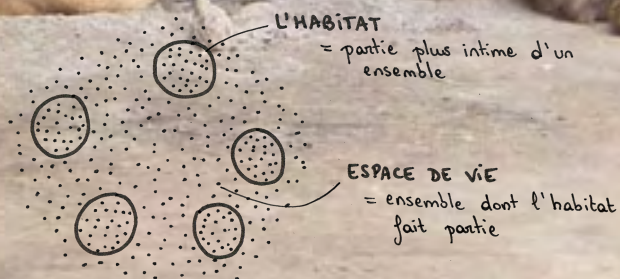
Au regard de mon récit d'expérience, il faut distinguer la notion "d'espace" de celle du "milieu". En effet, selon Amos RAPOPORT, un "milieu est constitué d'un cadre qui définit une situation dans laquelle des comportements réguliers et prévisibles se produisent"²⁶. Les systèmes d'activités (les pratiques journalières) se produisent à l'intérieur des systèmes de milieu, ceux ci liés aux règles de vie propres à une culture. Un même espace (géo-métrisable) peut ainsi contenir plusieurs milieux et ce, dans le même temps. Par exemple, si l'on prend l'activité de cuisiner : l'important n'est pas de se demander ce que l'on cuisine mais qui cuisine, où et comment (cf. Récit d'expérience : cuisiner à Fokpo). L'homme habite un ensemble dont la maison n'est qu'un des éléments. Ainsi, l'habiter ne se limite pas à l'habitat, il est lié aux pratiques et donc à la culture.

Construire, c'est créer son propre environnement idéal. L'environnement en tant que tel ne détermine pas le mode de vie ni les comportements (actions, pensées, sentiments). En ce sens, l'environnement joue seulement un rôle de catalyseur: il favorise les comportements ou au contraire les inhibe. Les effets de l'environnement sur une société peuvent être de deux ordres : soit direct, c'est à dire qu'il fournit des indicateurs que l'homme utilise pour interpréter une situation sociale ou encore indirect, les indicateurs décelés sont clairs, et si ils sont culturellement adaptés, le comportement peut faire de même.

La maison comme l'individu est un "tout", à l'image du monde, elle est multi-connectée : elle est l'interface entre les trois mondes de la cosmogonie africaine. Tel un microcosme dans un macrocosme, la construction de l'habitat s'apparente à la naissance d'un nouveau né. La naissance est l'accueil collectif d'un esprit dans un corps, au sein du monde des vivants, il en va de même pour l'édification d'une maison. Les rituels associés à la construction permettent de donner vie à la terre. Comme l'enfant, la maison grandit, évolue, nécessite de l'attention, est porteuse de savoirs, puis meurt. Ainsi, construire une maison, c'est bien plus que de se dire "il pleut beaucoup dans cette région, il me faut un toit".

26. A. RAPOPORT, *Culture, architecture et design*, op. cit., p.73, l.18-19.





L'HABITAT ET L'ESPACE
= LIEUX PARTAGÉS Cda

Fokpo : des espaces partagés. Cda

Construire, c'est un projet d'identité collectif et individuel garant de la viabilité sociale. Ainsi, dans cette culture de l'oralité, la maison est "parole fécondante"²⁷, porteuse de valeurs, de mythes et de croyances, la maison est la matérialisation immédiate d'une conception du monde et de modes de vie : à l'image du monde relié, la maison joue un rôle d'interface entre les trois mondes. La maison est également le théâtre des événements de la vie (naissance, vie, mort), l'habitat est mis en scène à travers des rituels qui permettent cette connexion entre le monde des vivants, le monde du divin et celui des ancêtres, c'est à dire entre le monde visible et le monde invisible.

Puisque la maison est la matérialisation immédiate d'une conception du monde d'une société, alors comment interpréter les changements (observés un peu partout dans le pays) de forme, de techniques ou encore de matériaux qui s'opèrent sur l'habitat traditionnel ? Les transformations matérielles de l'habitat sont-elles liées à des transformations socioculturelles ? Qu'en est-il alors des relations entre l'habitat, l'habitant et son milieu ? Les changements sont-ils révélateurs d'une nouvelle conception du monde ? Que devient ce monde du relié, ce monde de la cosmologie ?

27. J.P BOURDIER et M.H TRINH, *Habiter un monde – Architecture de l'Afrique de l'Ouest*, Ed. Alternatives, Paris, 2005, p.47, l.1.





The background of the slide is a photograph of a natural landscape. It features a dense field of tall, green grasses and some smaller leafy plants in the foreground. To the right, a narrow, shallow stream or ditch flows through the field. The sky is overcast and grey. The overall scene is a rural, agricultural or natural setting.

PARTIE II

**QUEL EST L'IMPACT DE LA CULTURE OCCIDENTALE
SUR LA CULTURE AFRICAINE ?**







Comme je l'ai expliqué précédemment, j'ai été témoin d'une architecture vernaculaire en mutation. La présence de toits en tôles ondulées ainsi que les murs de béton qui ponctuent les villages du Togo ne sont que la partie visible de l'iceberg. En effet, mes expériences de vie au sein de Fokpo et de Koudzra-Gabi m'ont permis d'entrevoir toute la complexité de la situation liée à ces changements. Après avoir mis en exergue les relations qu'entretiennent l'habitat, l'habitant et son milieu, ce chapitre a pour objectif de tenter de comprendre quel peut être l'impact de ces transformations sur ce trinôme. Sont-elles uniquement de l'ordre du matériel ? A quoi sont-elles dues ? Si l'on considère que l'habitat est la matérialisation d'une conception du monde ; sont-elles révélatrices d'un changement de pensée ?

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il me paraît indispensable de définir la notion de culture et de la mettre en relation avec l'habitat afin d'appréhender le mieux possible les impacts que peuvent avoir les transformations et/ou les pratiques nouvelles.

I. La notion de culture

Le terme culture est utilisé pour la première fois en 1871, dans son sens anthropologique, par E.B TYLOR en Angleterre. Son usage s'est alors généralisé dans les années 20. Aujourd'hui, il est souvent associé aux situations qui nous échappent : par exemple, lorsque nous sommes dans un autre pays que le notre, face à un comportement qui nous paraît incompréhensible, il n'est pas rare d'entendre : "ça doit faire partie de leur culture". La culture n'est pas une "chose(s), elle devient alors " une idée, un concept, une construction, une étiquette pour tout ce que les gens pensent, croient, font et la façon dont ils le font"²⁸. Yvan ILLICH ajoute une notion à la définition d'Amos RAPOPORT qu'il me semble important de notifier : la culture est "une forme de comportement non inscrite dans le programme génétique, qui n'est pas entièrement soumise à l'instinct". La culture n'est donc pas quelque chose d'inné, elle ne dépend pas de la nature biologique de l'homme : elle est le résultat de la combinaison de "formes acquises de comportements d'un groupe d'individus, unis par une tradition commune."²⁹ Autrement dit, c'est "l'ensemble des structures sociales et des manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles qui définissent un groupe, une société par rapport à une autre".³⁰ La notion de territoire est également indissociable de celle de la culture (cf. schéma ci-contre). En effet, les individus se sentant appartenir au même groupe se reconnaissent entre eux et savent également qui partage ou non leurs valeurs. Les indicateurs peuvent être des scarifications sur le visage, des piercings ou tout simplement la manière de se comporter et de se saluer. L'homme est un loup pour l'homme, ainsi celui qui n'a pas la même culture n'arpentera pas le territoire d'un autre peuple sous peine de provoquer un conflit.

J'ajouterai à ces différentes définitions que la culture est un système de schémas qui instaure des règles régissant un mode de vie. Puisqu'elle n'est pas innée, elle se transmet de génération en génération par le biais du langage, de l'environnement bâti (cf. la maison en tant que parole fécondante) et par la façon dont on utilise le milieu (cf. les systèmes de milieux ne correspondent pas forcément à un espace géo-métrisable).

28. A. RAPOPORT, *Culture, architecture et design*, op. cit., p.100, I.2-3.

29. M. BARRUE-PASTOR et G.H PADENOU, op. cit., p.25, I.6-7.

30. E. AMOUZOU, *L'impact de la culture occidentale sur les cultures africaines*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2009, p.5, I.5-7.



NOUS

"PEOPLE"

EUX

"COMESTIBLES"

Schéma : territoire / culture. Cda



Paradoxalement, la culture rassemble et divise : le fait d'avoir une culture fait de nous des êtres humains (égaux) mais nous éloigne car nos modes de vie, notre langue, notre religion ou encore nos habitudes alimentaires sont très différentes. Ainsi, la culture va diviser les hommes en groupes d'individus distincts les uns des autres selon ses propres normes interdisant ainsi certains comportements... Cependant, l'origine de ces normes ne relève pas du relativisme total, la culture est malgré tout soumise à des contraintes biologiques et évolutives qui rendent impossibles certains comportements sans pour autant les conditionner. L'existence d'universaux réduit alors l'étendue de la variabilité.

La culture n'est pas non plus quelque chose de statique : les comportements ne cessent d'évoluer au cours des siècles car comme nous avons déjà pu le voir dans le premier chapitre, une société est le théâtre d'affrontements entre facteurs de résistances et facteurs de changements (allogènes ou exogènes). L'environnement bâti est un indicateur précieux en ce qui concerne l'évolution de la culture puis que l'habitat est la matérialisation immédiate d'une conception du monde et d'un mode de vie (cf. Partie I). Or depuis quelques années, ces changements ont tendance à s'accélérer considérablement dans les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi. Le changement "progressif" dans une société est normal, un temps d'adaptation est alors nécessaire par contre les changements drastiques et brutaux peuvent être destructeurs. C'est pour cette raison que je souhaite tenter de comprendre l'impact de la culture occidentale sur la culture togolaise.

II. Fondement des relations Occident/Togo

Pour pouvoir appréhender les influences occidentales au Togo, il faut dans un premier temps, définir le fondement de leurs relations.

Au 19^e siècle, durant la révolution industrielle, les pays occidentaux sont en pleine croissance économique, l'Afrique suscite alors leur l'intérêt et leur curiosité. Le développement de l'industrie ainsi que ses répercussions, les ont confortés dans leur chemin de pensée. Cette prétention du savoir les a poussés à diffuser leurs connaissances afin de s'afficher comme les leaders de la pensée. Ainsi, ils sont arrivés en Afrique en conquérants avec comme maître mot : "sortir les peuples de l'ignorance". Le mythe du noir justifie leurs attitudes et installe par la même occasion une différence qualitative : ce qui constitue le fondement d'une hiérarchie (entre "blanc" et "noir") qui aujourd'hui est ancrée dans les pensées. Par exemple, le guide qui m'a fait découvrir Lomé ne cessait de me répéter : "je suis fier de me promener au côté d'un "yovu" (un "blanc"), tout le monde aimerait être à ma place". Malgré mes questions, il ne m'a jamais donné d'explications claires, il a clos la discussion en me disant "nous les togolais, on aime bien les "yovu". Dans les rues, j'étais interpellée de toutes parts, impossible de passer inaperçue, blanche comme un linge, je déclenchais des : "Yovu yovu ! Viens acheter ! Donne-moi de l'argent !". J'ai vécu la capitale de façon oppressante : toujours sur mes gardes, le guide m'a simplement expliqué: "tu es blanche, tout le monde pense que tu es riche". J'avais envie d'hurler que si j'avais cet argent dont tout le monde parle, je n'aurais pas pris la peine de me déplacer, je l'aurais envoyé par courrier ! Non, je n'avais pas d'argent, je voulais juste aider par la force de mes bras et faire des rencontres, c'est tout. Ma peau est une étiquette qui n'a pas toujours été facile à porter : j'étais soit beaucoup trop la bienvenue, soit inversement, je ne l'étais pas du tout. J'ai donc pris toute conscience de cette différence qualitative que la colonisation a instaurée depuis l'arrivée des allemands en 1884.





Le Togo a subi 3 colonies successives : allemande, anglaise puis française. La société coloniale allemande a selon certains écrits été qualifiée de "colonie modèle" pourtant, elle a fondé des comptoirs, pratiqué le commerce ainsi que la traite négrière. Cependant, celle colonisation s'est faite en douceur, afin d'ancrer leur façon de penser, les allemands ont fait construire (par les togolais) beaucoup de routes, ont veillé à l'état sanitaire de la population pour garantir la qualité du travail ou encore ont fait (par les togolais) bâtir des églises et des écoles dans le but d'amener à la "civilisation" les sociétés africaines qualifiées de "sauvages". L'introduction de l'éducation moderne par les colons s'oppose radicalement à l'éducation traditionnelle existante : des missionnaires catholiques et protestants ont été envoyés pour conquérir les croyances par l'évangélisation des populations autochtones. L'alphabétisation était un point crucial pour les colonisateurs afin que chacun puisse accéder aux connaissances. L'adhésion au catholicisme s'opposant aux croyances animistes existantes est pour les occidentaux le symbole de l'évolution, du progrès et de l'avenir. Sans pour autant disparaître les croyances traditionnelles issues de leur conception du monde cosmologique ont perduré jusqu'aujourd'hui (cf. Partie I).

163

Suite à la défaite des allemands en 1920 lors de la 1^{ère} guerre mondiale, le Togo est partagé entre colonies françaises et colonies anglaises jusqu'à l'indépendance du pays en 1960. Les deux "nouveaux gagnants", France et Angleterre, vont s'inscrire dans la continuité du système imposé par les allemands. Les colonies ont alors tout accepté des colonisateurs qui ont fait naître une volonté de leur ressembler et ont transformé ces sociétés autant sur le plan de l'existence quotidienne que sur celui de la psycho-sociologie. Malgré l'indépendance du pays, la France avait instauré tout un héritage économique, social et culturel afin d'assurer la continuité de sa politique étrangère. Ainsi, les répercussions des colonies ne se limitent pas à une époque, elles font dorénavant partie du quotidien.

L'époque coloniale est alors la première confrontation des deux visions du monde : la vision holistique et la vision cosmologique se rencontrent. La lutte était inégale et les mouvements de contestations n'ont eu que très peu de répercussions durant des décennies.

III. L'illusion du modèle français

Tout d'abord, comment est perçue la France depuis le Togo ? Pour les togolais, et bien d'autres pays d'Afrique, la France est l'eldorado, le paradis terrestre car selon eux, il y a tout. Lorsque j'ai posé la question à des amis, tout c'est quoi ? C'est l'argent car dans leur pays, celui qui a de l'argent a le pouvoir, le respect et la reconnaissance des autres. L'argent, ça veut d'abord dire : arrêter de travailler pour se nourrir, puis s'acheter une voiture (le rêve de tout un chacun). Au Burkina Faso, les biens importés depuis la France sont appelés : "au revoir la France". Au Togo, il n'y a pas de dénomination précise mais chacun est conscient de ce qui vient d'ailleurs : on retrouve principalement de l'électroménager tel que des réfrigérateurs, des congélateurs, ou encore des appareils électroniques comme des radios et des téléphones portables. La France est alors associée au mythe du développement : les biens importés sont synonymes de modernité, de progrès, d'idées nouvelles. Au fil des années, ce qui vient de l'ailleurs se diversifie, c'est à chaque fois des découvertes, ça devient réellement attrayant. La fascination pour l'occident se reflète au quotidien, surtout dans les villes et plus particulièrement à Lomé. Panneaux publicitaires, télévisions, magasins de vêtements occidentaux, magazines suggèrent des formes de vie nouvelles qui engendrent le rêve, l'illusion et l'envie : les jeunes veulent alors porter des jeans (peut importe qu'il fasse 40 degrés à l'ombre), se lisser les cheveux, avoir un téléphone portable alors qu'ils n'ont pas l'électricité ou encore avoir accès à internet alors qu'ils ne l'ont pas à l'eau. C'est par vagues entières face au désarroi de certains parents, que les jeunes s'émancipent de la cosmologie, absorbent et assimilent avec une facilité déroutante le "modèle de vie français".

Cependant, un sentiment de frustration est né chez certains qui clament l'identité de l'Homme africain. Le but selon eux, n'est pas de vivre en autarcie, bien au contraire, car les peuples s'enrichissent du contact avec l'occident : les conséquences sont plus profondes. L'abandon ainsi que la dévalorisation des modes de vie sont nettement lisibles dans leur société. En observant la manière de vivre ainsi que les comportements de certaines familles proches, j'ai remarqué qu'il y avait un fossé entre les générations. Les parents véhiculent une image propre à leur culture, tandis que les jeunes générations, lorsqu'elles quittent le noyau familial, ont un tout autre comportement. Dans certaines rues de Kpalimé, bordées de maquis, le monde de la nuit ressemble étrangement à celui de Tournai : musiques, danses, alcool, argent, violences et déviances vous font oublier que vous êtes dans un autre pays. Il n'y a plus de part des ancêtres, ni de salutations traditionnelles alors qu'avant le coucher du soleil, pratiques quotidiennes et rituels allaient de pairs.



Hôtel à Lomé. Cda



Mango. Cda



Marché de Lomé. Cda



Les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi ont des rapports différents avec l'occident. Comme je l'ai déjà évoqué, à Fokpo, c'était la deuxième fois dans l'histoire du village qu'un "blanc" foulait leurs terres. Ma couleur de peau m'a valu un statut "d'étranger", j'étais observée, touchée par les enfants mais aussi interrogée par les plus grands. La France pour eux, c'est l'ailleurs, c'est le lointain et c'est bien sûr l'argent et le progrès. Mais c'est surtout de la fierté que j'ai lue dans leurs attitudes, ils étaient "fiers" d'accueillir un "blanc". Je n'ai pas ressenti d'attentes précises ou insistantes de leur part ; au contraire, chaque jour, des familles que je ne connaissais pas, m'offraient de la nourriture telle que du maïs bouilli, de la "pâte", des arachides, etc... J'étais considérée comme une étrangère car j'ai remarqué beaucoup de pudeur dans leurs gestes durant la première semaine mais également comme une "invitée", ainsi leurs attentions étaient quotidiennes.



A Koudzra-Gabi, j'eue une sensation toute autre. L'axe routier menant au Ghana ainsi que la proximité de la plus grande cascade du Togo à Yikpa (village voisin) ont amené beaucoup d'étrangers occidentaux ou africains à traverser le village. Le "blanc" est alors synonyme d'argent et les habitants ont petit à petit mis en place des "guides obligatoires" (soit disant indispensables pour accompagner le touriste à la cascade) ainsi qu'une case pouvant accueillir pour la nuit des étrangers moyennant finances. La peau blanche ne leur est donc pas inconnue, synonyme de richesse (bien moins que dans les villes ou les capitales) elle est surtout associée à de la méfiance de leur part. Un jour, en traversant Koudzra (le village voisin), au bord de la route, je croise le regard d'un homme accompagné de son enfant. Avant que le père entame un geste de tête pour me saluer, l'enfant me tend la main pour réclamer de l'argent. J'eue à peine le temps de comprendre la situation que l'homme attrape la main de son fils et lui met une gifle qu'il accompagne de hurlements en Ewé. Je n'ai pas été choquée par cette main tendue mais plutôt peinée par la honte que j'ai lue sur le visage du père. Les enfants sont une fois de plus, le reflet de cette réalité, de cette illusion du modèle français et du blanc riche à souhait. Lors de mes adieux, j'ai été marquée par les yeux brillants et les dernières paroles (en Ewé) de mon papa de substitution, qui traduites par Fidèle disaient : "tu n'es pas passée, tu es restée, tu as fait partie de la famille, tu as été comme nous, en fait ce que j'ai vu pendant ce mois, c'est que tu nous ressembles et je suis triste de te voir partir". J'ai alors pris conscience que mon statut d'étrangère était bel et bien présent, source de certaines inquiétudes au départ, mais après un mois de vie commune, certaines barrières commençaient tout doucement à s'abaisser.

IV. Facteurs d'exportation et d'enracinement des traits culturels français au Togo

On peut alors se demander : pourquoi malgré l'autonomie du pays, le Togo a cette fascination pour le modèle français ? Quels sont les facteurs d'importation et d'enracinement des traits culturels français au Togo ?

Le premier facteur que l'on peut évoquer est l'institution scolaire. Mise en place à l'origine par les allemands, l'école d'aujourd'hui s'est un peu éloignée de l'orientation coloniale. Cependant, la philosophie linguistique : "une langue pour tous" est restée la même. L'éducation scolaire se fait en français. Les dialectes sont petit à petit en train de disparaître, ou subissent des mutations irréversibles. Les jeunes générations parlent français aisément tandis que le dialogue est de plus en plus difficile avec les anciennes générations qui ne sont pas allées à l'école et donc n'ont pas appris le français. A l'école, on ne parle pas de l'histoire proprement dite de l'Afrique, de ses grands hommes, de ses ancêtres ou encore des valeurs de sa culture. On enseigne la langue de Molière et les sciences comme en France. L'école de la vie c'est la famille, elle est seule garante de la transmission des valeurs, des croyances et des modes de vie traditionnels. Ainsi, les anciennes générations ont un rôle capital dans le maintien de l'identité africaine mais malheureusement elles n'en sont pas pleinement conscientes. Aminata TRAORE dénonce sans détour les conséquences de l'échec de l'éducation auquel l'Afrique fait face aujourd'hui : "Les jeunes doivent en grande partie leur sort dramatique à l'échec de l'éducation, qui est l'arme la plus redoutable contre l'ignorance."³¹



31. A. TRAORE, *op. cit.*, p.108, l.19-21.



Le second facteur peut être associé aux techniques de l'audiovisuel, d'information et de communication. Les télévisions, les radios et les téléphones de seconde main ont envahi le pays. Dès qu'il y a de l'électricité, les télévisions sont allumées, mises au beau milieu de la rue et déversent leur flot d'images nouvelles aux yeux des spectateurs : c'est l'instant magique, c'est le moment où chacun absorbe une quantité d'informations nouvelles (en français) qui racontent l'ailleurs. C'est ainsi que l'ailleurs devient source de curiosité, d'intérêt, de fascination et surtout d'illusion. Les radios qui crachent des paroles souvent inaudibles (en français toujours) sont pour la plupart internationales, le togolais est bien mieux informé sur ce qui se passe en France que dans son propre pays. Lorsque j'étais dans la capitale, c'était juste après la période des élections présidentielles : François Hollande était le sujet de discussion du moment, "que va-t-il faire pour l'Afrique ?" Je n'ai jamais entendu parler du président actuel africain, par contre celui de la France faisait la une des journaux. Les flux culturels sont à sens unique et partent uniquement des pays développés, on assiste alors à une asphyxie de toute créativité de la part des capteurs et consommateurs passifs des messages et des images propagées dans tout le pays : "c'est donc comme ça en France" ?





Enfin, le dernier facteur le plus visible est lié à l'importation de biens tels que les appareils électroménagers, les voitures ou encore d'autres technologies plus insolites comme des portes vitrées automatiques pour magasins qui sont une mode en vogue actuellement dans la capitale. Les écoles enseignent un programme qui évolue chaque année en fonction des biens importés. Un ami, faisant un DUT Génie Electrique et Informatique Industriel (même appellation qu'en France) me raconte qu'à l'école, ils étudient le mécanisme d'un type de portes vitrées automatiques. Il est fier de me dire qu'il sait comment ça fonctionne et qu'aujourd'hui il est capable d'en installer une. Mais quel intérêt y a-t-il à mettre en place ce type d'ouverture lorsque la chaleur quotidienne est insoutenable et que le besoin premier est de se protéger du soleil ? Cet exemple est l'une des situations paradoxales parmi tant d'autres. Ainsi, pour parer au plus pressé, on assiste à une imitation de l'occident qui se traduit en partie, par la manière de construire et engendre alors l'apparition de nouveaux modes de vie.

De cette façon, le pays se trouve de plus en plus intégré au système productif des pays industrialisés qui eux instaurent par la même occasion une forte dépendance croissante de la part des nouveaux consommateurs. Une nouvelle relation à l'argent est née, les familles parlent de plus en plus de faire des économies pour acheter ceci ou cela, ce qui a également entraîné l'apparition de classes sociales calquées sur le modèle occidental : dorénavant, celui qui a l'argent, a le pouvoir.

Lomé, la capitale économique et côtière est la première victime du système qui petit à petit rompt avec les traditions et inonde le reste du pays de sa nouvelle culture. Les migrants quittant les campagnes sont principalement des jeunes attirés par le goût de l'aventure et de la nouveauté.

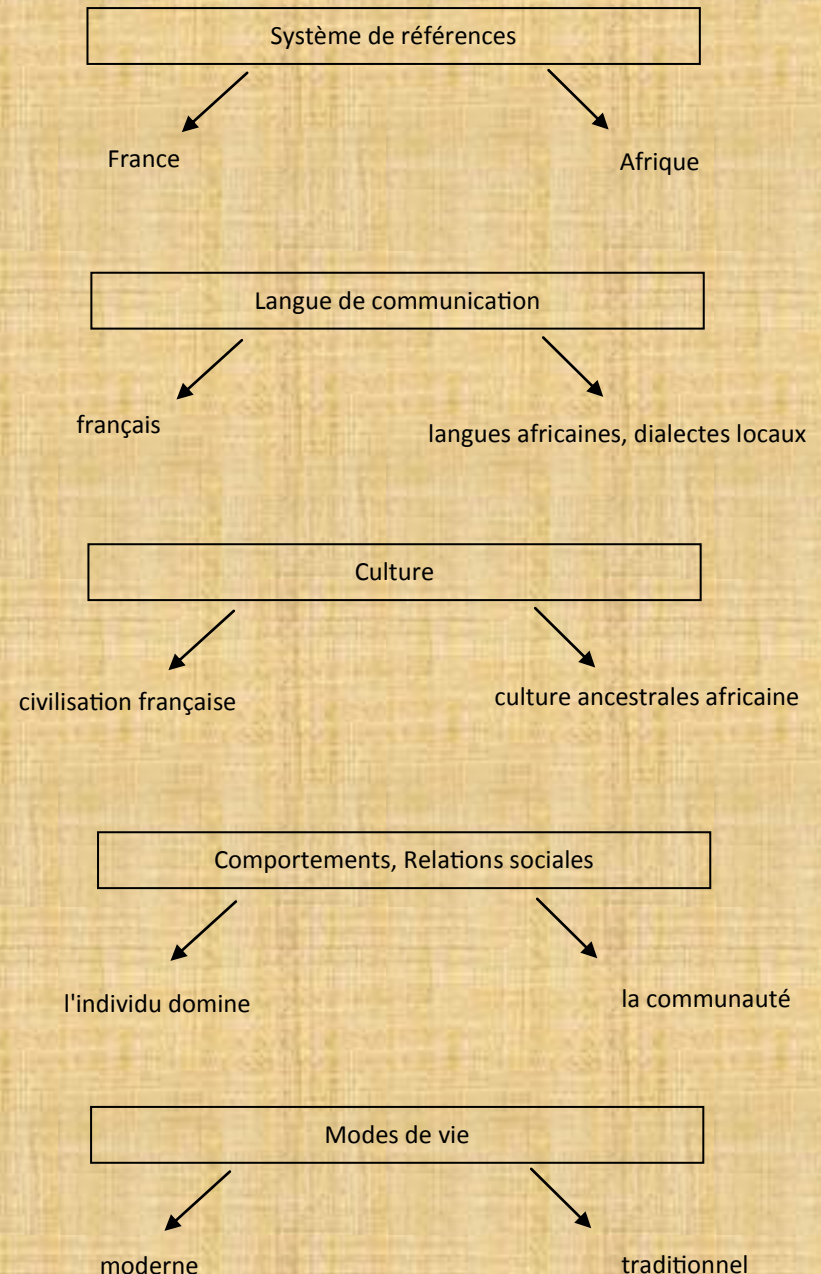
V. Une société dualiste

Comme je l'ai évoqué ci-dessus, l'époque coloniale a instauré un héritage économique, social et culturel qui a pris racines dans le pays. Les conséquences profondes ont participé au dualisme des sociétés africaines et ont notamment engendré l'abandon partiel ou total des valeurs et de l'identité africaine. Yvan DROZ et Laurent MONNIER évoquent cette dualité de manière imagée en parlant du "côté cour", c'est à dire "le fétiche (...), la sorcellerie et le monde invisible des esprits et des morts"³² qu'ils opposent au "côté jardin", "la science, mais aussi la civilisation occidentale importée avec la colonisation et la réalité apparente de l'homme et des choses dans le monde visible des vivants".³³

Le fossé se creuse de jour en jour, l'incompréhension qui s'installe est particulièrement visible dans la capitale mais petit à petit, elle gagne les campagnes. Les villages autrefois isolés, le sont de moins en moins grâce aux moyens de transport, aux moyens de communication et aux échanges matériels et/ou immatériels qu'ils effectuent entre eux. Leur vision du monde est alors mise à mal par celle de l'occident qui se targue d'avoir tout compris.

32. Y. DROZ et L. MONNIER, *Côté jardin, côté cour : anthropologie de la maison africaine*, Ed. Presses universitaires de France, Paris, 2004, p.20, l.8-9.

33. *Ibid*, p.20, l.5-7.





Quand les deux conceptions du monde se rencontrent : entre tradition et modernité.

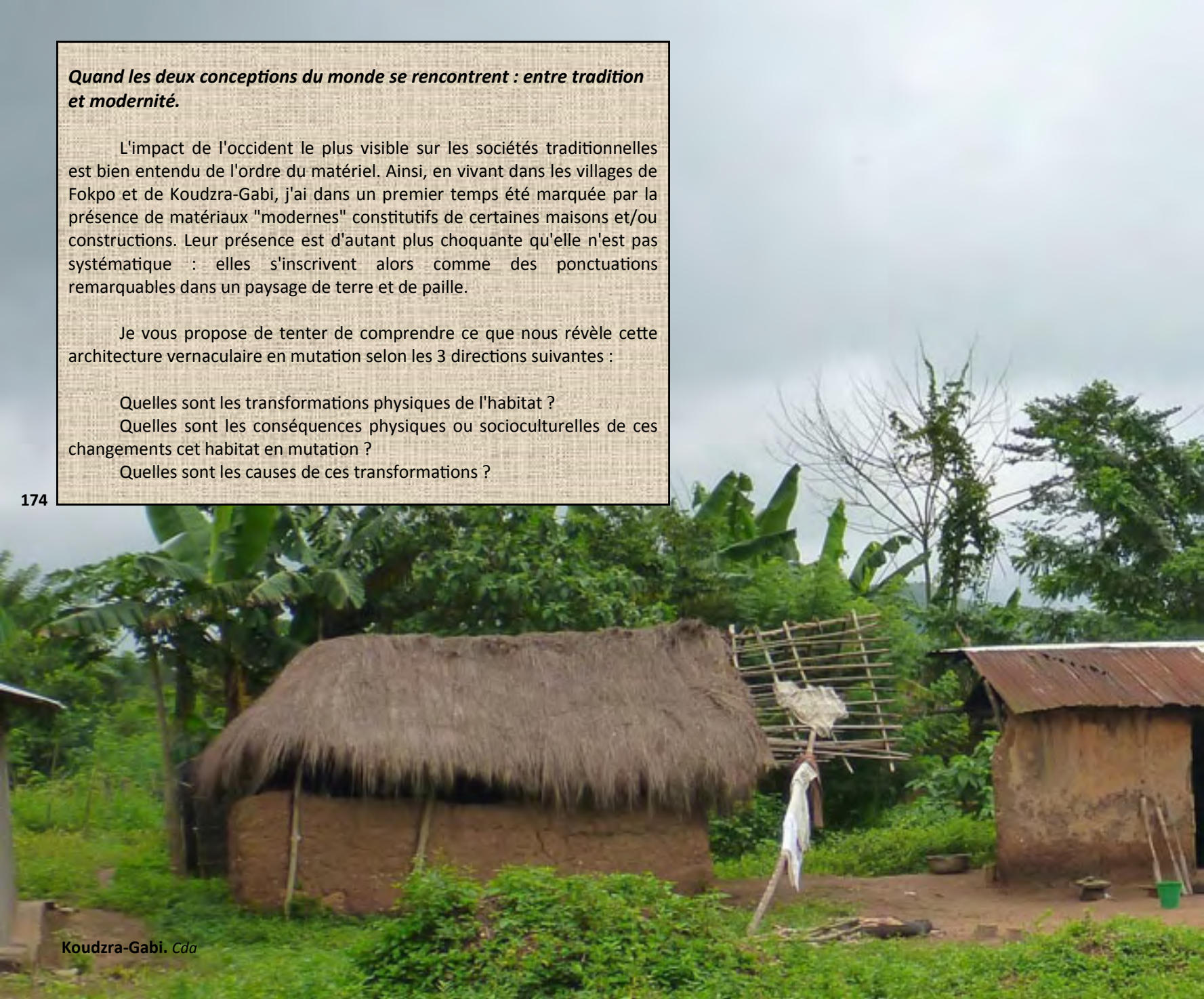
L'impact de l'occident le plus visible sur les sociétés traditionnelles est bien entendu de l'ordre du matériel. Ainsi, en vivant dans les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi, j'ai dans un premier temps été marquée par la présence de matériaux "modernes" constitutifs de certaines maisons et/ou constructions. Leur présence est d'autant plus choquante qu'elle n'est pas systématique : elles s'inscrivent alors comme des ponctuations remarquables dans un paysage de terre et de paille.

Je vous propose de tenter de comprendre ce que nous révèle cette architecture vernaculaire en mutation selon les 3 directions suivantes :

Quelles sont les transformations physiques de l'habitat ?

Quelles sont les conséquences physiques ou socioculturelles de ces changements cet habitat en mutation ?

Quelles sont les causes de ces transformations ?





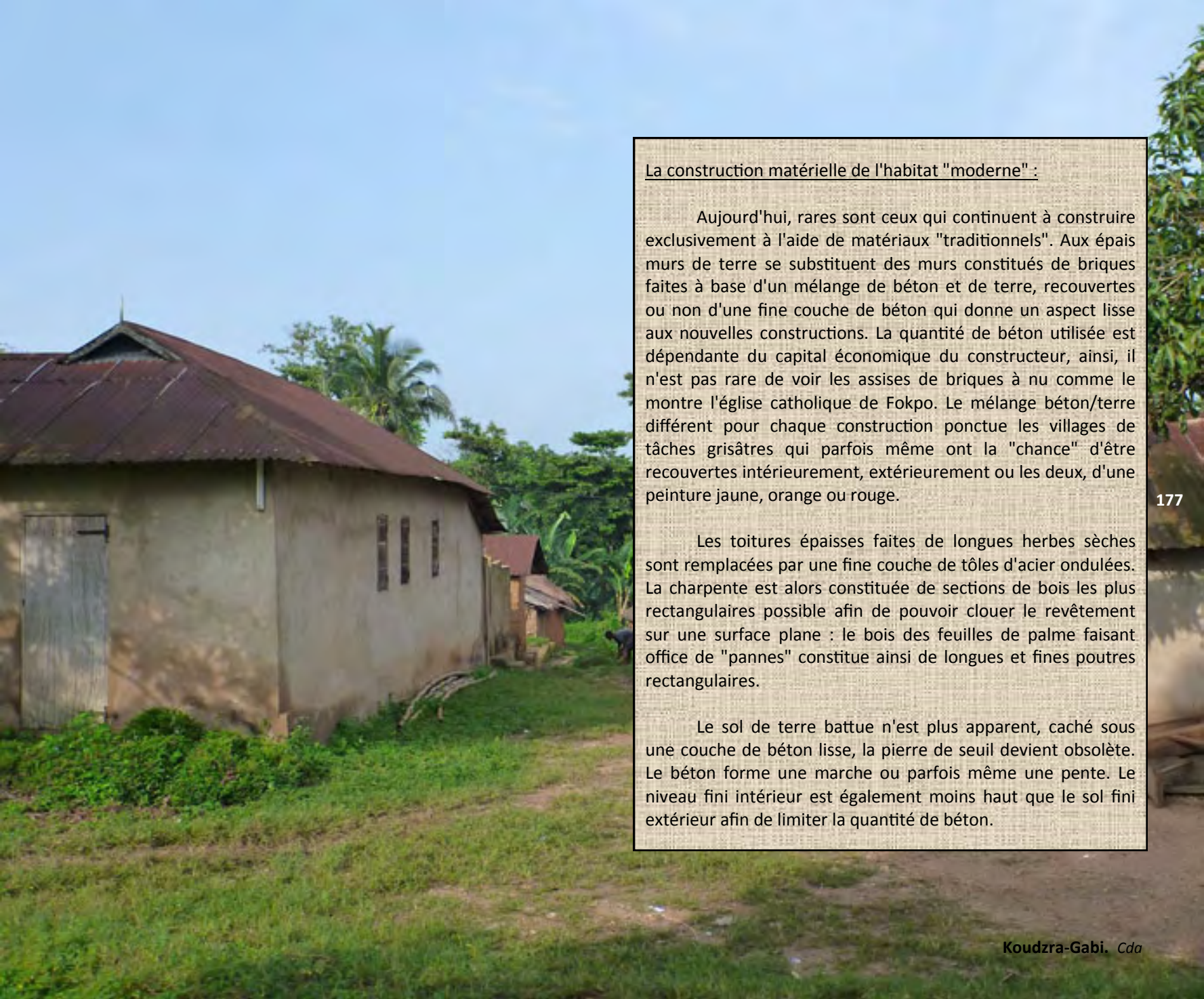
VI. Les changements physiques : mutation de l'habitat en tant qu'édifice construit

VI.1) Quelles sont ces transformations physiques de l'habitat ?

Tout d'abord, il me paraît important de justifier l'emploi des termes "matériaux modernes". Pourquoi peut-on dire qu'un matériau est "moderne" ? Je considère qu'un matériau peut être nommé de cette façon, dès lors qu'il n'est pas façonné de manière artisanale. Ainsi, le béton ou encore les tôles d'acier ondulées sont des matériaux modernes dans le sens où ils sont issus d'une production industrielle caractéristique des sociétés modernes, à l'opposé du travail manuel propre aux sociétés traditionnelles.

Les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi n'ont pas échappé à l'influence occidentale. Leurs relations à la modernité est cependant différente. Comme nous avons pu le voir, Fokpo est un village difficile d'accès vivant presque en totale autarcie. L'apport culturel occidental est malgré cela indéniable. Les jeunes, partis étudier en ville, ainsi que les visites à la famille (même si elles sont rares) sont porteurs d'une nouvelle culture et participent ainsi aux changements de comportements. Quant au village de Koudzra-Gabi, la situation est différente. Situé sur un axe bitumé reliant le Togo au Ghana, il voit défilé de nombreux étrangers, qu'ils soient africains ou européens. Ils font circuler en direction du pays voisin une autre façon de penser mais également des biens dits "modernes". Koudzra-Gabi subit une pression beaucoup plus forte que Fokpo, dans le sens où il est le théâtre de rencontres directes entre tradition et modernité.





La construction matérielle de l'habitat "moderne" :

Aujourd'hui, rares sont ceux qui continuent à construire exclusivement à l'aide de matériaux "traditionnels". Aux épais murs de terre se substituent des murs constitués de briques faites à base d'un mélange de béton et de terre, recouvertes ou non d'une fine couche de béton qui donne un aspect lisse aux nouvelles constructions. La quantité de béton utilisée est dépendante du capital économique du constructeur, ainsi, il n'est pas rare de voir les assises de briques à nu comme le montre l'église catholique de Fokpo. Le mélange béton/terre diffèrent pour chaque construction ponctue les villages de tâches grisâtres qui parfois même ont la "chance" d'être recouvertes intérieurement, extérieurement ou les deux, d'une peinture jaune, orange ou rouge.

177

Les toitures épaisses faites de longues herbes sèches sont remplacées par une fine couche de tôles d'acier ondulées. La charpente est alors constituée de sections de bois les plus rectangulaires possible afin de pouvoir clouer le revêtement sur une surface plane : le bois des feuilles de palme faisant office de "pannes" constitue ainsi de longues et fines poutres rectangulaires.

Le sol de terre battue n'est plus apparent, caché sous une couche de béton lisse, la pierre de seuil devient obsolète. Le béton forme une marche ou parfois même une pente. Le niveau fini intérieur est également moins haut que le sol fini extérieur afin de limiter la quantité de béton.

L'école, symbole de modernité :

Les écoles dans les villages représentent le modèle "moderne" par excellence. Financées par l'Etat, les matériaux utilisés reflètent la richesse et la puissance du pouvoir politique. Fières sur leur soubassement de béton, les écoles trônent dans les villages. La construction de l'école publique ne laisse pas de place à l'imagination, c'est un modèle type appliqué dans tout le pays, peu importe qu'il fasse plus chaud, plus humide, que le sol soit incliné, etc...

Les murs sont faits à l'aide de briques de béton, coulées à la main dans des moules prévus à cet effet, puis recouverts d'un enduit lisse de béton. L'ensemble est peint de couleurs criardes tout en respectant les règles imposées par l'Etat : les faces intérieures des murs sont peintes en blanc tandis qu'à l'extérieur, selon le capital économique du village, le soubassement peut être différencié du reste. La dimension de l'espace couvert étant bien plus importante que celle des habitations, un type de charpente leur est propre permettant de répondre à une plus grande portée. Les sections de bois rectangulaires sont régulières et les tôles d'acier viennent alors couronner le tout.

178





179

La construction des écoles est donc prise en charge par l'Etat tandis que les rénovations ne font pas partie de son "service après vente". Une fois l'édifice construit, c'est au village de l'entretenir, de le réparer en cas de problèmes ou encore de le repeindre si bon leur semble. C'est pour cette raison que l'association AVES TOGO a souhaité entreprendre une remise en couleur de l'école de Koudzra-Gabi qui rassemble les enfants de 15 villages alentours. Certains jeunes font des dizaines de kilomètres à pied chaque matin, pour accéder à l'éducation scolaire. Les nouvelles couleurs appliquées ont ravivé la fierté des habitants du village qui ne cessaient de s'exclamer : "c'est très bien, c'est très beau".

Les techniques de construction "modernes" :

Le changement d'utilisation de matériaux a engendré en partie celui des techniques. En effet, le béton ne se manipule pas de la même manière que la terre, il en va de même pour les tôles d'acier ondulées. Aujourd'hui, de nouveaux gestes constructifs remplacent petit à petit les gestes traditionnels.

Tout d'abord, l'épaisseur des murs diminue. La dimension des briques de béton mélangé à de la terre est dorénavant de l'ordre de 15 cm et le mur fini (avec enduit de béton) est donc d'environ 20 cm. Le mélange de terre, d'eau et de fibres végétales effectué à la force des pieds des femmes et des enfants est remplacé par celui d'eau, de gravier, de sable et de ciment à la force des bras à mains nues, avec des bâtons ou parfois même dans des bétonneuses (pour les familles les plus aisées). Ce travail est donc réservé aux hommes car il nécessite une connaissance particulière du matériau. L'application de l'enduit n'est pas non plus réalisée par les femmes. Le béton est étalé à l'aide d'un nouvel outil importé des villes : la taloche. L'enduit est étiré le plus possible par soucis d'économie de matière mais également pour donner une apparence lisse. Les angles des ouvertures sont nets, la forme à l'origine plutôt organique laisse place à une géométrie qui se veut irréprochable.

Une dernière étape concernant les murs est l'application d'une peinture à base d'eau, diluée le plus possible (toujours par soucis d'économie) à l'aide d'un outil acheté en ville, que tout le monde connaît et qui, jusque là était inexistant dans ces sociétés traditionnelles : le pinceau. Les finitions sont également le travail des hommes, les femmes n'ont pas accès aux "nouveaux" matériaux ainsi qu'aux outils. Elles sont laissées en marge de la construction, amenant seulement l'eau du mélange béton/terre.

La charpente fait également appel à de nouvelles techniques. Les "pannes" de section rectangulaire ne sont plus ficelées à l'aide de lianes mais clouées sur les "chevrons". On voit alors apparaître des marteaux en acier, et non des masses en bois utilisées jusqu'ici. La charpente ainsi réalisée au sol, est mise en place par les hommes sur le sommet des murs. Commence alors l'étape du recouvrement : les tôles ondulées sont fixées à l'aide de clous sur les "pannes". Sur la faîtière, une tôle d'acier pliée permet l'étanchéité du système. Selon les dimensions des tôles, on effectue plus ou moins de recouvrement évitant ainsi le problème des infiltrations d'eau.







VI.2) Quelles sont les conséquences physiques de ces transformations sur l'habitat, l'habitant et son environnement ?

Ce que j'appelle "conséquences physiques" sur l'habitat, c'est l'impact qu'a l'utilisation des nouveaux matériaux liés aux facteurs physiques évoqués dans le premier chapitre. Je pourrais également parler de conséquences fonctionnelles et esthétiques.

Il est difficile de parler de "confort" car selon les sociétés, cette notion est à mettre en parallèle avec la culture et les modes de vie. Dans les villages de Koudzra-Gabi et de Fokpo, le "confort" se rapporte essentiellement au besoin de se protéger du soleil, de la chaleur et de la pluie. Durant les heures les plus chaudes de la journée, les activités sont suspendues ou du moins se font à l'ombre de la végétation. De la même façon, la pluie paralyse la vie du village : lorsqu'il pleut, on se met à l'abri et on attend (littéralement), l'école n'a pas lieu, la préparation du repas attendra et le travail aux champs est reporté au lendemain. Au Togo, on ne dit pas "attendre" mais "espérer" : car lorsque l'on est dans une situation qui nous échappe (dictée par les lois de la nature), on s'en remet à la Providence : "espérer" c'est "compter sur", "avoir confiance en". Chez nous, l'évolution de la société a distingué dans le langage courant "espérer", "d'attendre". Ainsi, quand nous attendons, nous n'avons plus l'incertitude de notre futur alors qu'espérer quelque chose fait appel à notre ressenti, à notre inquiétude de l'avenir, à un sentiment de mal être lié au fait que l'on ne contrôle pas tout. Espérer, c'est reconnaître qu'il existe des forces biens supérieures aux nôtres et donc que l'on est vulnérable.

Le temps de construction :

La première conséquence physique de l'utilisation de matériaux et de techniques modernes est l'allongement du temps de construction. En effet, la mise en œuvre n'est pas tellement plus longue pour les initiés mais ce qui prend plus de temps est, d'une part le rassemblement des économies nécessaires pour financer les matériaux et d'autre part leur importation des villes. Quel que soit l'endroit où l'on se trouve, la terre, matière première de l'habitat traditionnel ne nécessite qu'une dépense d'énergie afin d'être rassemblée en tas, il en va de même pour la couverture de toiture en longues herbes séchées. Seul le bois de charpente peut être acheté localement. La construction de l'habitat n'était pas lié au capital économique d'une famille. Dorénavant, l'achat de béton, de tôles d'acier ainsi que de sections de bois rectangulaires (nécessitant des troncs plus gros pour être débités par une main d'œuvre supplémentaire) sont sources d'économies préalables sur du long terme. Il faut acheter les matériaux mais également les outils pour pouvoir construire. Les familles les plus riches sont les premières dans les villages à changer leur mode de construction et paradoxalement, les familles les moins aisées ne sont pas les dernières à le faire.

L'entretien de l'habitat :

L'entretien de l'habitat traditionnel se fait régulièrement par ajout de terre sur les murs pour les consolider et remettre à plus tard l'effondrement ou encore en remplaçant ou en complétant la couverture d'herbes sèches. En ce qui concerne l'habitat "moderne", il n'y a pas ou peu d'entretien possible. L'arrachement des tôles d'acier ondulées par le vent est très fréquent car les toitures sont pour la plupart un "bricolage" de pièces de toutes dimensions (récupérées pour diminuer le coût de la construction). Ainsi, plus il y a d'assemblages, plus il y a de raccords et donc plus il y a de risques d'arrachements et de fuites. C'est un cercle vicieux jusqu'à ce que la famille économise assez d'argent pour acheter de nouveaux matériaux.

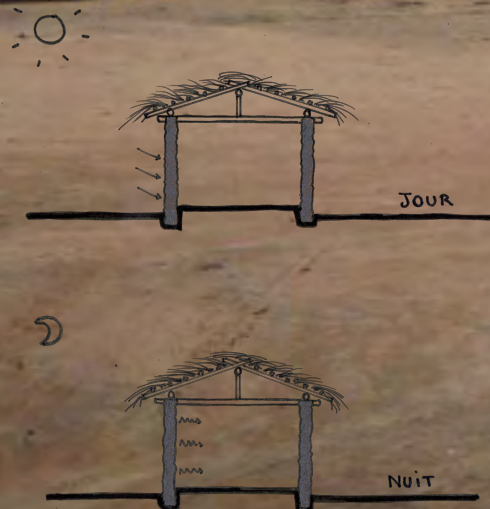
De la même façon, si les murs de béton se fissurent il est impossible de parer au problème. La difficulté d'accès aux matériaux ainsi que le prix ont souvent raison des constructions. Alors que la terre a le pouvoir de s'adapter aux mouvements du sol, les murs de béton posés sur une fine couche de béton ne présentent pas la même élasticité, ce qui entraîne très rapidement des fissures et diminue la durée de vie de la construction. L'entretien réduit à néant incite l'habitant à attendre que la maison s'effondre pour en bâtir une autre. Ce phénomène peut être illustré par l'école de Fokpo. A quelques mètres de l'école flambant neuve, l'ancienne institution scolaire est en ruine. A l'époque, il n'a pas été question de la "rénover". En posant la question à un homme du village, il m'a répondu : "on sait s'occuper de la maison en terre mais pas du béton". Cette phrase est révélatrice d'un problème bien plus profond : le manque de connaissances en ce qui concerne l'utilisation de matériaux et de techniques modernes donne naissance à des ruines de béton, qui laissées à l'abandon resteront telles quelles puisque l'on ne peut réutiliser ces matériaux. Ces nouveaux matériaux vieillissent mal dans ces régions où le climat chaud et sec peut devenir chaud et humide ou frais. Les changements de températures ainsi que les mouvements de la terre sont contradictoires avec cette manière d'utiliser ces matériaux modernes.



Confort thermique de l'habitable et renouvellement d'air :

Le nouvel habitat maintient une température inconfortable. Durant les périodes de pluies caractérisées par une chaleur pesante la journée et une fraîcheur le soir : l'atmosphère est alors étouffante la journée et beaucoup trop froide la nuit. Contrairement à la terre, le béton ne fait pas office de climatiseur naturel, son inertie faible ne lui permet pas de réguler les écarts de température entre jour et nuit. L'enduit de béton fait obstacle au potentiel thermique de la terre car celle-ci même sèche contient une certaine quantité d'eau sous forme liquide en équilibre avec la vapeur d'eau ambiante. Ainsi, quand la température augmente, cette eau absorbe une partie de la chaleur de la pièce en s'évaporant. Et inversement, quand la température diminue, une partie de l'eau dans l'air ambiant se condense dans la terre et restitue l'énergie qu'elle avait accumulée. En quelque sorte, la terre tire profit des changements d'états de l'eau comme mode de transfert d'énergie propre et infiniment renouvelable afin de procurer "confort" et climatisation naturelle. Pour que ce principe fonctionne, il faut donc que la terre soit en contact direct avec l'air extérieur car le réseau capillaire du béton ne présente pas de grands diamètres ni de connexions suffisantes. Les changements de température vont dès lors engendrer un gonflement de la terre : la quantité d'eau prise au piège au sein même du mur va participer au décollement et/ou aux fissurations de l'enduit de béton de la structure porteuse.

De la même façon, le remplacement de la toiture végétale par des tôles d'acier ondulées a pour conséquence une surchauffe de l'habitable lors des températures élevées et un rafraîchissement excessif durant les périodes froides de la journée. La quantité d'eau maintenue par l'épaisseur des longues herbes jouait le rôle de climatiseur naturel. L'écart entre la structure de la charpente et le mur est le même que dans l'habitat traditionnel, cependant pour celui-ci, les herbes en saillie permettent de diminuer la vitesse du mouvement de l'air. Au contraire, les tôles par leur surface lisse accentuent la circulation de l'air : lors du rafraîchissement nocturne, le courant d'air ainsi créé est très désagréable.





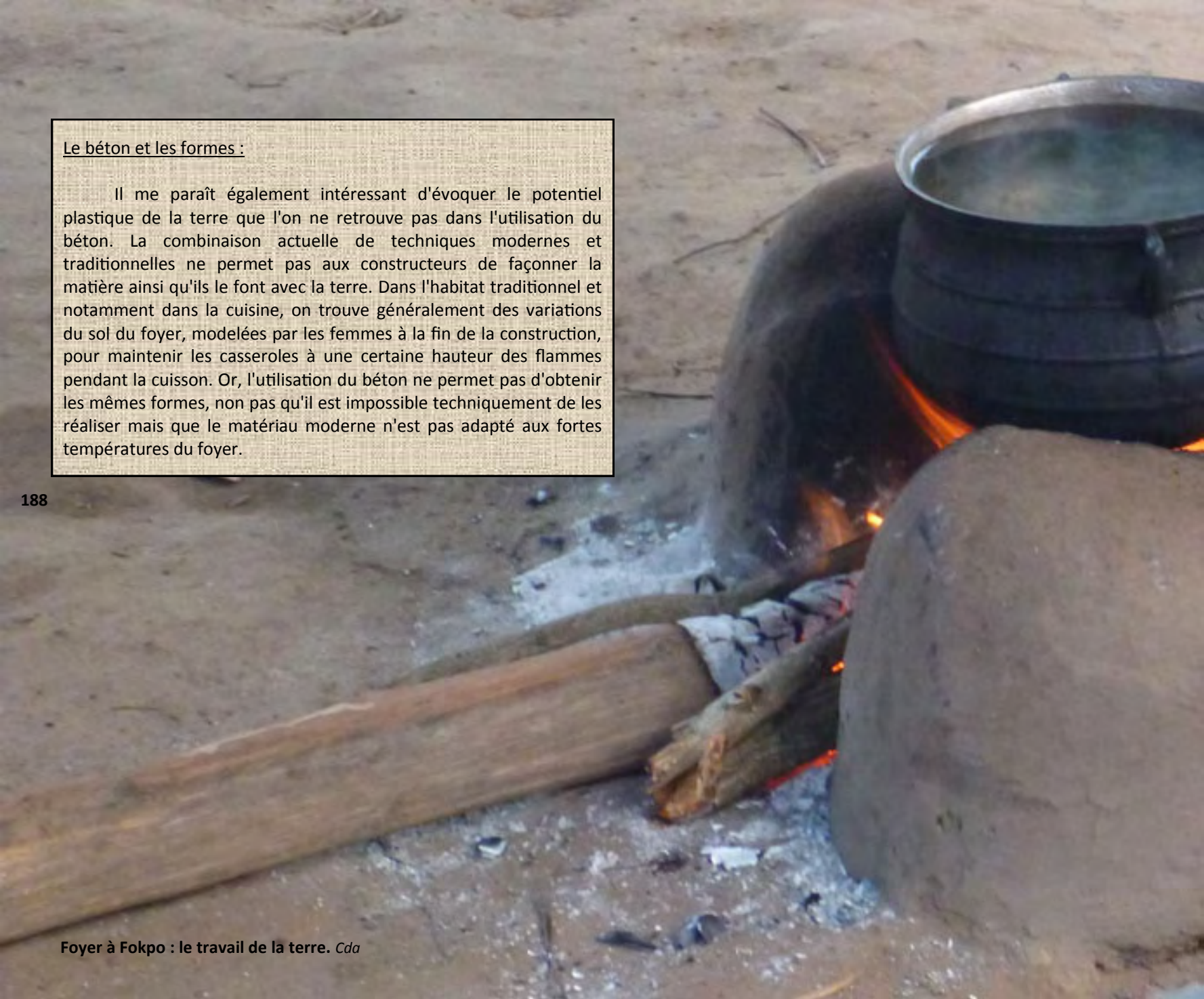
Bruits d'impacts et bruits aériens :

De plus, la toiture traditionnelle a la faculté d'absorber les bruits d'impacts mais également les bruits aériens. Comme je l'ai évoqué dans le premier chapitre, plusieurs pièces peuvent communiquer : une ferme dont l'entrait est posé sur le mur fait office de séparation des espaces. Les paroles et les bruits du quotidien sont alors réfléchis par les tôles d'acier ondulées qui inondent les habitacles de sons venant de toute part. Il faut ajouter à ceci, le bruit que la pluie fait lorsqu'elle s'abat sur le village. Les bruits d'impacts font tinter les tôles : un bruit que j'apparenterais à celui de l'entrechoquement de casseroles, vous réveille à coup sûr alors que l'eau tombant sur la couverture de feuilles est presque inaudible. Enfin, pour évoquer l'ensemble des conditions climatiques que l'on peut rencontrer dans la région des Plateaux, j'ajouterai à la liste, l'engouffrement du vent entre ou sous les tôles d'acier ondulées qui couronne le spectacle sonore de claquements métalliques.

Au cours de mon expérience au Togo, j'ai pu vivre toutes ces situations à de nombreuses reprises, notamment dans le village de Fokpo, où la case dans laquelle j'ai vécu était faite de murs de terre et dont la toiture était recouverte de tôles d'acier ondulées.

Le béton et les formes :

Il me paraît également intéressant d'évoquer le potentiel plastique de la terre que l'on ne retrouve pas dans l'utilisation du béton. La combinaison actuelle de techniques modernes et traditionnelles ne permet pas aux constructeurs de façonner la matière ainsi qu'ils le font avec la terre. Dans l'habitat traditionnel et notamment dans la cuisine, on trouve généralement des variations du sol du foyer, modelées par les femmes à la fin de la construction, pour maintenir les casseroles à une certaine hauteur des flammes pendant la cuisson. Or, l'utilisation du béton ne permet pas d'obtenir les mêmes formes, non pas qu'il est impossible techniquement de les réaliser mais que le matériau moderne n'est pas adapté aux fortes températures du foyer.





L'environnement naturel :

Peut-on également parler d'impacts de ces transformations sur l'environnement naturel ?

Selon moi, je distingue deux types d'impacts liés à l'utilisation de matériaux "modernes", le premier est d'ordre écologique tandis que le second serait plutôt d'ordre de l'esthétique.

Comme nous avons vu précédemment, les constructions faites de briques de terre mélangée à du béton sont difficilement réparables. Lorsqu'une maison de terre subit un dommage irréversible, elle n'est pas démontée, abandonnée, elle finira par retourner à la terre grâce aux conditions climatiques. Les habitants ne prennent donc pas la peine de démonter les murs de béton brique par brique car ce n'est pas dans leurs habitudes. Ainsi, les matériaux ne sont pas réutilisés pour d'autres constructions, les ruines de béton ponctuent alors le village et occupent des lieux qui ne seront plus utilisés par la suite.

Les peintures utilisées pour dissimuler la couleur du béton sont diluées avec une grande quantité d'eau cependant, elles ne portent pas l'étiquette "peinture écologique". Des produits chimiques, néfastes pour l'organisme humain autant que pour l'environnement naturel, sont appliqués sur les murs sans inquiétude de la part des habitants et surtout sans conscience de l'impact écologique qu'ils peuvent avoir.

L'empreinte écologique de l'utilisation des matériaux modernes est donc nettement plus importante que celle qui consiste à utiliser des matériaux uniquement naturels tels que la terre, le bois et les longues herbes caractéristiques de l'habitat traditionnel.







L'impact esthétique causé par ces changements est à aborder avec précautions. En effet, "la notion d'esthétique" est propre à chaque culture voire propre à chaque être humain. Cependant, les villages traditionnels semblent sortir de terre tels des êtres en mouvement alors que les constructions modernes ponctuent littéralement le paysage de points grisâtres, jaunes, oranges ou rouges lorsqu'elles sont peintes. On assiste alors à une sorte de rupture de l'harmonie du paysage : les couleurs des murs, la brillance (lorsqu'elles sont neuves) ou la rouille des tôles d'acier ondulées s'opposent à celle de la terre. Les villages de construction traditionnelle se fondent totalement dans le paysage, il est même parfois difficile de les distinguer à partir d'une certaine distance alors que les constructions dites "modernes" attirent l'œil.





Au regard des conséquences physiques évoquées ci-dessus, nous pourrions nous dire que, certes l'utilisation de techniques et de matériaux modernes ont un impact sur le "confort de vie" des habitants ainsi que sur l'environnement mais pas sur la forme en tant que telle de l'édifice construit. Et donc puisque la forme et par conséquent le plan de l'habitat ne change pas, la manière d'habiter n'est pas altérée. Or cette idée est fausse : cette architecture vernaculaire en mutation a également un impact immatériel, les conséquences socioculturelles sont nettement visibles à travers l'acte de construire ainsi que la manière d'habiter des habitants des villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi.

VI.3) Quelles sont les conséquences socioculturelles de cet habitat en mutation ?

Le choix d'un site :

Tout d'abord, le choix du site est conditionné par un nouveau paramètre lié à l'utilisation de techniques et de matériaux modernes. Le maître de maison cherchant à bâtir sa maison doit s'assurer avant tout que le site n'est pas habité par des esprits malveillants. Si les esprits ne sont pas la cause de l'abandon, l'emplacement des maisons de terre détruites partiellement ou totalement est idéal pour édifier un nouvel habitat car selon eux, c'est une valeur sûre, il est donc garant de viabilité. Cependant, puisqu'elles ne sont pas démontées, les ruines des constructions de béton occupent un espace pour un temps indéterminé et entrent ainsi en conflit avec la manière dont les sociétés traditionnelles choisissent un site. Dès lors, le village va s'étendre plus rapidement sur le territoire, les lieux abandonnés vont avoir alors un impact sur les déplacements dans le village ainsi que sur les pratiques quotidiennes.

196





Village, organisation de l'habitat et mode de vie :

Comme nous l'avons vu précédemment, durant la journée, les pratiques quotidiennes occupent des lieux à travers tout le village. L'activité principale liée à l'habitat en tant qu'édifice construit est nocturne. L'utilisation de techniques et de matériaux modernes modifiant la température ressentie a alors pour conséquence d'obliger l'habitant à se couvrir d'avantage pendant le sommeil. Or les moyens de se couvrir sont limités : seuls les pagnes peuvent faire office de "couvertures". Une dépense supplémentaire est née : selon leur capacité financière, les familles ont pallié à ce problème en achetant en ville des tissus suffisamment épais pour dormir.

Les premières heures de la journée sont consacrées au nettoyage rituel. A l'aide d'un balai confectionné en paille séchée, femmes et filles balaient le sol des maisons. Le béton recouvrant le sol rend la tâche bien plus difficile : les brindilles rigides ne peuvent l'épouser correctement. Les gestes sont alors multipliés pour un résultat bien moindre. L'outil n'est pas adapté à cette nouvelle surface.

La construction "moderne" modifie également la manière de cuisiner. En effet, les variations de sol servant à délimiter le foyer sont supprimées au profit d'une surface lisse de béton : le feu n'a plus sa place. Il est remplacé par un seau en acier aux parois recouvertes d'argile par les femmes et percé en partie inférieure. Des tiges d'acier noyées dans la terre permettent alors de maintenir le charbon en partie supérieure du récipient pour pouvoir y déposer la marmite. Le foyer, symbole du rassemblement et de la puissance divine s'apparente à un objet que l'on déplace à souhait et que l'on range une fois la cuisson réalisée. Le feu est désormais éteint à la fin de son utilisation afin de l'entreposer quelques heures plus tard avec les ustensiles de cuisine. Cette pratique s'oppose clairement au comportement traditionnel qui consistait à ne jamais verser de l'eau sur le feu afin de pouvoir le raviver plusieurs fois dans la journée. Puisque l'on peut déplacer le feu, la "cuisine" en tant que lieu de rassemblement autour du foyer n'a plus lieu d'exister hormis pour stocker les ustensiles nécessaires à la préparation des repas. J'ai pu voir dans le village de Koudzra-Gabi que certaines familles ayant peu de moyens financiers ont fait le choix de ne pas construire de cuisine afin d'économiser de l'argent pour construire une maison en béton et tôles d'acier ondulées. Ainsi, la préparation des repas et la cuisson des aliments se font devant l'habitat dans un seau recouvert d'argile.



Koudzra-Gabi : sol de terre recouvert de béton. Cda



199



Koudzra-Gabi : le feu comme un accessoire. Cda

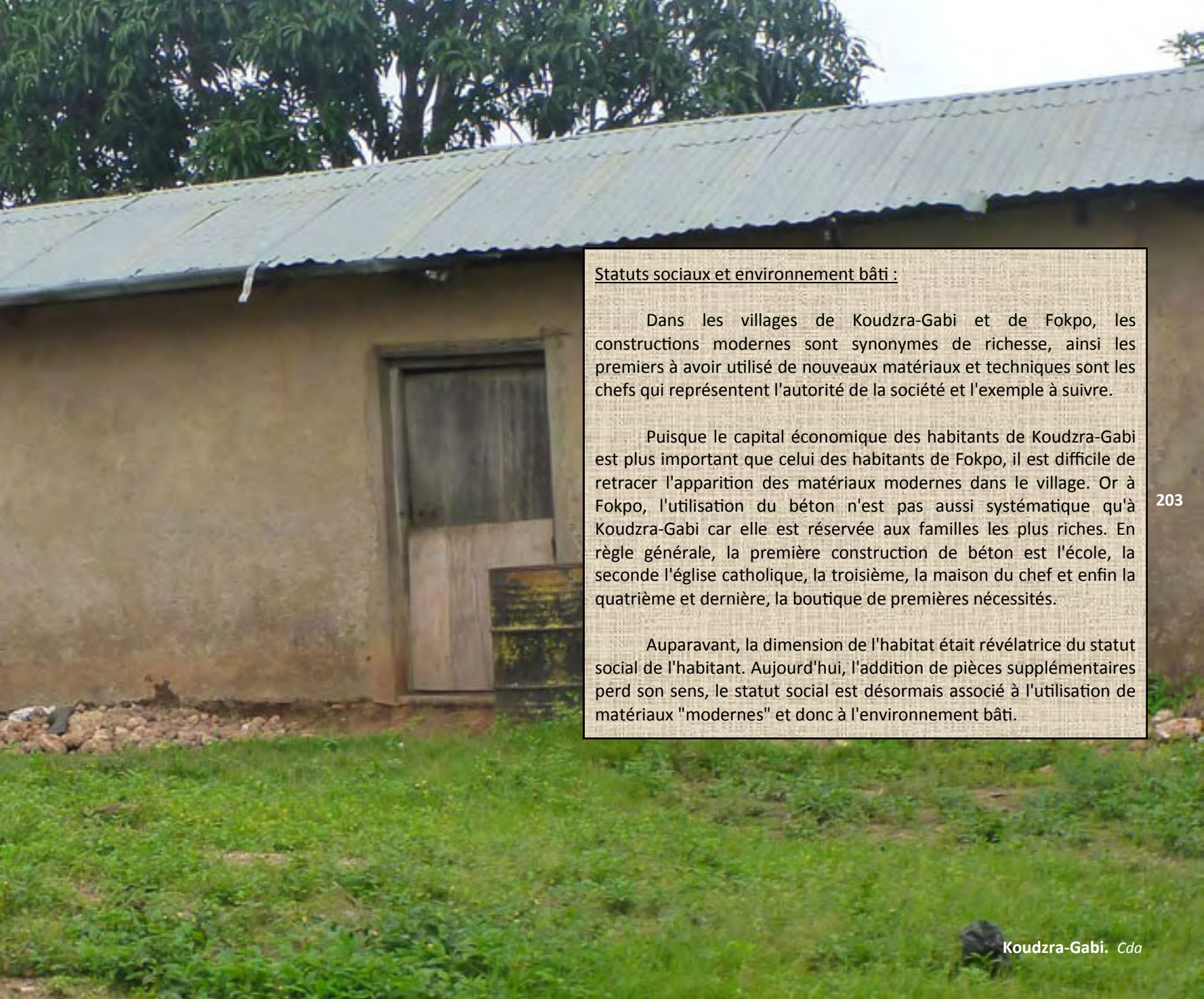
Dans le village de Koudzra-Gabi, l'habitat "moderne" a donné un nouveau statut à l'habitat traditionnel. Les maisons de terre non habitées et donc non entretenues deviennent des lieux de stockage de récoltes et d'outils. Les couvertures végétales laissent apparaître la charpente tandis que les murs éventrés s'écroulent jour après jour. Ainsi, puisque la maison n'est plus un lieu de vie, sa mort est inévitable. Les greniers utilisés il y a quelques années, ont disparu, la maison de terre abandonnée offre dorénavant un espace bien plus grand. On peut en partie associer la disparition des greniers à l'utilisation de techniques et de matériaux "modernes" car dans le village de Fokpo, l'utilisation du béton est, "pour l'instant" (selon le capital économique du village), réservée à des constructions ayant un statut particulier et donc ne constitue pas encore l'habitat en tant que tel. A Fokpo, selon le type de cultures, le stockage des récoltes se fait dans des greniers. Par exemple, le manioc et l'igname sont placés dans des greniers formant une plateforme surélevée d'environ 20 cm du sol et recouverte de feuilles de palme. Le mil ou le maïs sont entreposés sous une toiture conique en paille maintenue par une structure de bois à environ 90 cm du sol. Chaque culture nécessite donc des conditions de stockage différentes : selon qu'elles soient légères, qu'elles aient besoin de ventilation ou d'un certain taux d'humidité, etc... C'est notamment pour cette raison que l'on peut trouver de nombreuses formes de greniers dans un même village.

Dorénavant, dans le village de Koudzra-Gabi, les familles qui vivent dans des maisons "modernes" ne disposent plus de greniers et ne sont plus au contact de leurs outils de travail entreposés dans la "nouvelle réserve". Seuls les biens de valeurs occupent encore une place auprès des vivants, à l'abri des regards.









Statuts sociaux et environnement bâti :

Dans les villages de Koudzra-Gabi et de Fokpo, les constructions modernes sont synonymes de richesse, ainsi les premiers à avoir utilisé de nouveaux matériaux et techniques sont les chefs qui représentent l'autorité de la société et l'exemple à suivre.

Puisque le capital économique des habitants de Koudzra-Gabi est plus important que celui des habitants de Fokpo, il est difficile de retracer l'apparition des matériaux modernes dans le village. Or à Fokpo, l'utilisation du béton n'est pas aussi systématique qu'à Koudzra-Gabi car elle est réservée aux familles les plus riches. En règle générale, la première construction de béton est l'école, la seconde l'église catholique, la troisième, la maison du chef et enfin la quatrième et dernière, la boutique de premières nécessités.

Auparavant, la dimension de l'habitat était révélatrice du statut social de l'habitant. Aujourd'hui, l'addition de pièces supplémentaires perd son sens, le statut social est désormais associé à l'utilisation de matériaux "modernes" et donc à l'environnement bâti.

Modes de vie et environnement :

Comme nous l'avons vu ci-dessus, l'utilisation de matériaux modernes est vecteur de réussite sociale, ainsi ce changement de pensée a modifié certains comportements concernant la manière de se rassembler. Habitée au rassemblement sous le plus vieux manguier du village, j'ai été surprise que l'inauguration du puits à Fokpo ne se fasse pas sous "l'arbre à palabres" (lieu du rassemblement des habitants) mais devant l'école. Des structures de bois recouvertes de feuilles de palme ont été construites pour accueillir les discours et la cérémonie afin de remplacer la protection qu'offraient les branches de l'arbre. L'école en tant que symbole de modernité et fierté du village est devenue le théâtre des événements festifs.

De jour en jour, la symbolique de l'arbre en tant qu'interface entre les 3 réalités du monde cosmologique s'affaiblit. Elle est alors remplacée par l'image que donnent les constructions modernes, qui deviennent des lieux de rassemblement.

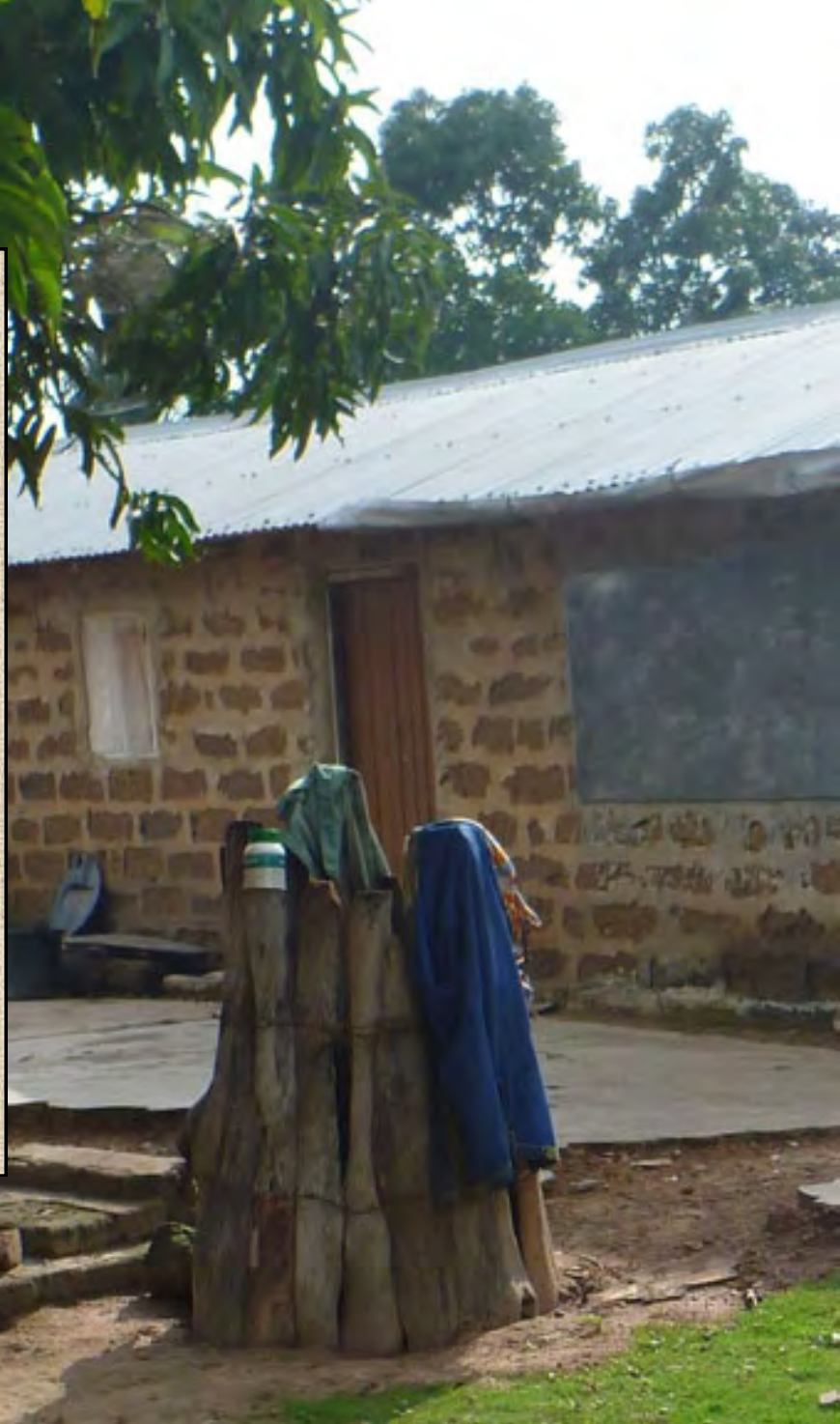




Habitat : construction matérielle, rituelle et symbolique :

L'utilisation de matériaux "modernes" n'a pas seulement eu un impact sur la manière de construire, sur les techniques utilisées mais également sur les acteurs de la construction. En effet, le mélange terre/béton fait appel à de nouvelles connaissances non maîtrisées par tous et surtout non maîtrisées par les anciens. La construction de l'habitat de terre fait participer l'ensemble de la collectivité : les anciens, les hommes, les femmes et les enfants ont chacun un rôle bien défini. Le béton bouscule alors la hiérarchie sociale existante : les anciens "ne sont plus savoir" et les femmes ne font plus qu'apporter l'eau pour le mélange servant à faire les briques. Les hommes travaillent entre eux et les femmes n'ont plus leur place. Les gestes changent et les manières traditionnelles de faire sont alors relayées au second plan car elles ne sont plus adaptées aux nouveaux matériaux. On assiste donc à une perte des savoirs mais également à une perte de spécialisation : les mêmes hommes préparent les matériaux, élèvent les murs, construisent la charpente et installent la couverture.

De plus, la dépendance économique de l'habitat moderne est indéniable. Les matériaux modernes sont une nouvelle dépense dans les familles et le temps d'économiser suffisamment d'argent ou encore le temps d'importer ces matériaux a pour conséquence d'éterniser la durée de construction de la maison, par exemple, Fidèle a mis 4 ans pour bâtir sa nouvelle pièce.





Enfin, ce temps allongé de construction n'est plus rythmé par les rituels traditionnels. Les étapes de construction, dépendantes de l'arrivée des matériaux, séquent le travail d'une nouvelle manière. De la même façon, les temps de séchage adaptés au mélange béton/terre afin de superposer les assises de briques sans mettre en péril la stabilité du mur ont une influence sur l'acte de bâtir. Contrairement à la maison traditionnelle, la construction de la maison en béton ne s'apparente pas à une naissance : elle ne naît pas de la terre, du monde des ancêtres, elle est construite sur la terre. Le sol recouvert également de béton participe à la modification de la symbolique de la maison : on n'habite plus la terre, on ne foule plus le sol des ancêtres, on vit sur du béton. La pierre de seuil devenue obsolète lors de l'édification n'assume plus son rôle de protection du monde des vivants. Les rituels associés aux gestes de construction sont abandonnés car ils ne correspondent plus aux nouveaux matériaux ainsi qu'aux nouvelles techniques d'édification.

Pour conclure, il me paraît indiscutable d'affirmer que l'utilisation de matériaux ainsi que de techniques modernes ont des conséquences socioculturelles qui se manifestent à travers les modes de vie. Ainsi, cuisiner, dormir, cultiver, manger ou encore construire sont des pratiques quotidiennes qui ne se déroulent plus sous la protection des ancêtres. De nouveaux gestes apparaissent, modifiant les comportements et les modes de vie de chacun.

Que deviennent alors les relations entre l'habitant, son habitat et son milieu ? La maison moderne ne répond plus à la symbolique des habitants. Si l'on considère que la maison permet l'interface entre les 3 mondes alors on peut affirmer, compte tenu des observations précédentes, que le lien devient de plus en plus faible. Comment se font dorénavant la connexion entre le monde des vivants, le monde des esprits et du divin ainsi que le monde des ancêtres ? La maison est-elle encore porteuse d'un pouvoir symbolique ? Les cérémonies qui mettent en scène l'habitat vont-elles perdurer si la maison n'est plus le théâtre de la rencontre entre les 3 niveaux. Comme nous avons vu dans le premier chapitre, la rupture de l'harmonie entre ces mondes signifie la mort. Assiste-t-on à une remise en question du système de pensée cosmologique de la part des habitants ?



VI.4) Quelles sont les raisons de ces changements ?

On assiste alors à un réel paradoxe : pourquoi les habitants continuent-ils à construire à l'aide de béton et de tôles d'acier ondulés alors que les conséquences physiques de l'utilisation des matériaux et des techniques modernes démontrent rationnellement que l'habitat moderne n'est pas adapté au mode de vie actuel de ces sociétés traditionnelles ?

Comme nous l'avons vu précédemment, les enjeux socioculturels sont bien plus puissants que les enjeux physiques : l'habitat et l'habiter ne sont pas le résultat de la satisfaction des besoins des habitants. Ainsi, le choix de l'utilisation des matériaux modernes est associé à une nouvelle façon de penser, de concevoir le monde, les autres et soi-même.

La première pensée moderne que les colonies ont ancrée dans les sociétés traditionnelles africaines, est que nous vivons dans un monde de pénurie et donc que tout ce qui est rare est cher. En venant puiser les ressources humaines et matérielles des terres africaines, les colonisateurs ont instauré une relation à l'argent qui n'existait pas à l'époque. Cette pensée s'est diffusée à travers tout le pays, inondant les sociétés traditionnelles les plus isolées.

Par son statut inépuisable, le matériau terre sous nos pieds perd la reconnaissance des bâtisseurs qui l'associent dorénavant à la pauvreté. Les constructions de terre jugées anachroniques sont remplacées petit à petit par des constructions à base de béton "réputées plus résistantes et modernes, mais surtout synonymes de réussite sociale".³⁴ De plus, cette pensée moderne a engendré le soucis de l'épargne. En effet, les hommes qui confectionnent 2,3 voir 5 briques de béton par jour dans des moules garantissent un placement sûr car le prix des matériaux ne dévalue pas, bien au contraire, il ne cesse d'augmenter. Quant à la brique de terre, celle-ci ne vaut rien, elle ne s'achète pas, ne se vend pas et donc ne constitue pas une épargne pour les familles.

Cette association matériaux modernes/richesse a donc pour conséquence une modification des pratiques, des modes de vie mais également de la hiérarchie sociale traditionnelle. Les rapports de force changent : le plus riche est reconnu comme supérieur et peut prétendre au pouvoir.









VII. Fokpo et Koudzra-Gabi : des modes de vie entre tradition et modernité

L'influence de l'Occident ne peut se réduire à l'importation de biens matériels tels que les matériaux modernes évoqués ci-dessus mais également à de nombreux objets ayant un impact sur la manière de vivre des habitants. En effet, l'apport matériel et immatériel occidental est nettement visible dans les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi. Ainsi, puisque "habiter et vivre coïncident"³⁵ il me paraît indispensable de mettre en exergue l'influence de l'occident dans les pratiques quotidiennes et les comportements. Face à des situations, des objets ou des images "modernes qui nous sont familières, j'ai assisté à des attitudes qui m'ont semblées étranges. Quand la "modernité" rencontre de manière brutale la "tradition", l'incompréhension, l'ambiguïté et l'appréhension s'installent dans les modes de vie traditionnels. A l'image de l'architecture vernaculaire en mutation, les relations entre l'habitant, son habitat et son environnement se transforment.

Les technologies, l'habitant et son environnement :

Dans les villes, j'ai été surprise de voir le nombre de personnes agglutinées devant les télévisions ou encore travailler au rythme de la radio RFI. Les images et les actualités françaises inondent alors le quotidien des habitants. Un jour dans le village de Fokpo, Freeman, du haut de ses 35 ans (faisant partie du groupe de volontaires togolais en mission de reboisement) est venu me trouver, a regardé autour de lui pour vérifier si l'on était bien seuls puis m'a dit : "est-ce que les chinois savent voler ?". Interloquée et amusée à la fois, je lui réponds : "bien sûr que non, pourquoi me demandes-tu ça ?". Avec un sourire gêné, il me rétorque : "tu es sûre ? car je l'ai vu à la télévision !". Je tente alors de lui expliquer que tout ce que l'on voit à la télévision n'est pas réel et qu'il ne faut pas croire tout ce que l'on regarde. Il revient alors à la charge en me disant : "et dans les films de guerre, tous les gens qui meurent, ils meurent vraiment ?". Sa deuxième question m'a fait beaucoup moins rire, j'étais désespérée car malgré mes explications je percevais nettement son incompréhension. Il est parti aussi rapidement qu'il est venu et c'est à cet instant que j'ai pris conscience que leur monde n'est pas fictif, qu'il n'existe qu'une réalité et que la modernité diffuse ses images sans pour autant se soucier de donner les codes pour les comprendre. Les images que les togolais voient sont acquises et considérées comme réelles ainsi ils ne peuvent faire la différence entre l'imaginaire et la réalité car dans leur monde cosmologique cette dualité n'existe pas. Sans filtres, sans explications, ces images sont destructrices car elles s'opposent à la conception que les togolais ont du monde. Cela fait place à des incompréhensions qui participent à la diffusion de fausses idées concernant l'Occident. Comment ne pas être fasciné par l'ailleurs quand lorsqu'on le souhaite, on peut voler et quand on meurt, on est encore en vie ?

35. Y. ILLICH, *op. cit.*, p. 314, l. 23.



214

Discours du chef du village lors de l'inauguration du puits à Fokpo. Cda





Les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi n'ont pas accès à l'électricité, cependant chacun d'entre eux possède un groupe électrogène. A Fokpo, son utilisation est réservée exclusivement à l'homme chargé de piler le maïs pour le réduire en farine à l'aide d'une machine. Les habitants ne semblent pas avoir besoin de l'électricité : à la nuit tombée, les lampes de poche remplacent les rayons du soleil pour les derniers déplacements de la journée à travers le village. Cependant, , à la fin du discours de remerciements pour la construction du puits, le chef dit : "maintenant que vous avez construit le puits, vous n'allez pas nous abandonner, vous allez nous installer l'électricité dans le village". J'étais estomaquée : malgré l'absence de tout objet nécessitant de l'électricité, le chef ne donne pas plus d'explications. Il clos le discours en disant : "vous allez nous aider pour développer le village pour que l'on puisse accueillir des touristes". En quelques années, il n'a fallu que quelques blancs qui foulent leurs terres et les "belles paroles" de l'association Aves Togo qui ne cesse d'évoquer à tout va le mot "développement", pour amorcer le processus.





Le village de Koudzra-Gabi est nettement plus équipé d'un point de vu technologique que le village de Fokpo. En effet, le groupe électrogène est utilisé lors des cérémonies pour alimenter une sonorisation comme nous l'avons vu précédemment. Cependant, lors des préparatifs j'ai pu assister aux nombreuses difficultés rencontrées pour brancher les différents appareils électroniques. Plusieurs hommes s'affèrent autour tirant sur tous les fils, essayant d'enfoncer les prises dans tous les trous jusqu'à ce que ça rentre. Bref, un "bricolage" dangereux au scotch et à la machette qui met une fois de plus en avant le fait que les habitants ont accès à une modernité qu'ils ne comprennent pas ou ne maîtrisent pas encore. Un jour comme les autres, je suis surprise par le vrombissement du groupe électrogène, un habitant m'explique alors que toutes les 2 semaines pendant quelques heures, il est allumé afin de charger les téléphones portables du chef, du chef du CVD et enfin du chef guerrier. Je me pince alors pour éviter de lui rétorquer : "mais à quoi ça sert ?" car j'entends dans sa voix que c'est une situation qui lui paraît normale et surtout évidente. Il m'est difficile de comprendre pourquoi tous les hommes se promènent avec un téléphone portable sans batterie ou lorsqu'il est chargé, sans crédit. Peu importe qu'il fonctionne ou non, l'important c'est que l'on en ait un. Une partie des économies des familles fond dans les minutes achetées en ville puis amenées jusqu'au village par l'intermédiaire des taxis qui ont un rôle de coursier rémunéré.

217

Le téléphone portable est alors synonyme de richesse et de modernité au même titre que les matériaux importés de l'occident. Je me demandais quel impact pouvait avoir l'utilisation du téléphone sur les relations entre les habitants ou encore comment était-il perçu dans leur monde cosmologique ? Un jour, Enam, jeune fille de 18 ans faisant partie du groupe chargé de repeindre l'école, rentre contrariée du village voisin. Elle m'explique alors qu'un homme venant du Ghana la harcèle depuis plusieurs jours et qu'aujourd'hui elle a été obligée de lui donner son numéro de téléphone portable. Surprise, je lui dis : "mais pourquoi tu n'as pas donné un faux numéro ?". Elle me répond énervée : "mais tu ne te rends pas compte, si je donne un mauvais numéro, il va me jeter un sort et je peux devenir folle ou même mourir !". Je ne m'étais pas préparée à cette phrase, je n'ai su que répondre et suis restée muette. Cette situation est à l'image de la rencontre entre la modernité et la tradition : les gestes changent mais les croyances perdurent.

A Fokpo comme à Koudzra-Gabi, les lampes de poche sont devenues un objet courant dans les pratiques quotidiennes. Achetées en ville, les piles une fois vides, sont jetées à même le sol trouvant une seconde vie dans les mains des enfants qui jouent avec. Eventrées sur le sol, ces piles sont destructrices pour l'environnement, pour les animaux qui tentent de les mâcher ou encore les habitants qui mangeront la viande de leur bétail. Durant mon séjour, j'ai essayé par tous les moyens d'expliquer la dangerosité des produits contenus dans ces petits tubes mais rien n'y faisait. J'ai bien vu que les habitants n'ont pas conscience du danger auquel ils s'exposent et exposent leur environnement. Contrairement au feu, le faisceau lumineux produit par les lampes n'est ni sacré ni porteur de symbole : la protection des ancêtres se substitue au progrès.

Durant mon expérience dans les deux villages, seul un garçon de 14 ans, de Fokpo, passait son temps les écouteurs aux oreilles. Son mp3 alimenté par une pile crachait 15 chansons en boucle qu'il scandait à tout va. Il rendait jaloux les jeunes garçons du même âge en pavanant fièrement ou au contraire, il allait s'isoler des heures durant pour écouter sa musique. Je voyais souvent ses parents le rappeler à l'ordre pour participer aux tâches ménagères, résigné il le faisait mais les écouteurs aux oreilles. L'utilisation du mp3 est individuelle ce qui va à l'encontre des pratiques sociales traditionnelles qui ont pour soucis la collectivité. Ainsi, ce qui est rare et inhabituel est dorénavant attractif pour les nouvelles générations. Je ne serais pas surprise en retournant à Fokpo dans quelques années, de voir la plupart des enfants se promener avec un mp3...



Fokpo : une volontaire de Kpalimé, la musique dans les oreilles. Cda



Toujours pour évoquer les objets modernes issus de la technologie, j'ai été interpellée par une lampe solaire appartenant à Fidel. Il était fier de me dire qu'il était le seul détenteur de cette lampe dans tout le village, achetée par son fils en ville. Curieuse, je lui demande si elle fonctionne bien et avec une moue il me répond : " de temps en temps, elle ne marche pas, je ne sais pas pourquoi, alors j'ai toujours une lampe de poche normale à côté". Une nouvelle fois, cet exemple montre la facilité avec laquelle les habitants peuvent se procurer des objets modernes et la difficulté qu'ils ont à les utiliser ou encore à les réparer en cas de problème.

La seconde fois où j'ai rencontré des panneaux solaires c'est en me rendant à pied à Dévelébé, un village situé à quelques kilomètres de Fokpo. Il y a 3 ans, une ONG espagnole est venue installer des panneaux solaires afin d'alimenter une pompe à eau pour remplacer un puits qui obligeait les habitants à remonter l'eau à la force des bras. Le problème c'est que depuis un peu plus d'un an, le système ne fonctionne plus et faute d'être réparé car incompris par les habitants, il empêche l'accès à l'eau potable. Les femmes sont obligées d'aller puiser à quelques kilomètres de l'eau stagnante qui rend les habitants malades. A l'origine, une infirmière rémunérée par la vente de l'eau potable, veillait à la bonne santé de la population et prodiguait les premiers soins en cas de problèmes plus graves. Or puisque la pompe ne fonctionne plus, l'infirmière n'est plus payée donc elle a décidé de quitter le village et de ne plus s'occuper des habitants. La situation actuelle est catastrophique, le taux de mortalité augmente et les maladies touchent presque toute la population. Les villageois ont tenté par tous les moyens de faire revenir l'ONG espagnole mais rien n'y fait, ce n'est pas sa priorité. Les occidentaux en voulant permettre à la population d'accéder plus facilement à l'eau potable à l'aide d'une technologie moderne les ont privés de celle-ci et les ont condamnés à mort. La situation ne semble pas évoluer, si personne n'agit, en quelques années, le village de Dévelébé n'existera plus. J'étais révoltée de voir le désespoir dans les yeux des habitants qui m'ont dit "nous, on ne leur a rien demandé, c'était très bien avant, depuis que les blancs sont passés, tout le monde est malade, certains sont déjà partis, d'autres ne vont pas tarder..."



Village de Dévelébé. Cda



Pompe inutilisable. Cda



221

Lampe solaire de Fidèle. Cda

De la même façon, je me suis rendue compte que le puits creusé à Fokpo financé par Nature Office n'est pas issu d'un besoin de la population mais plutôt d'un souhait de la part d'occidentaux. En effet, au cours du mois passé à Fokpo, j'ai constaté que très peu de femmes allaient chercher l'eau dans le nouveau puits (gratuit). Certaines continuent à puiser dans le marigot (eau stagnante) tandis que d'autres vont à l'ancienne pompe malgré le fait qu'elle soit payante (argent qui revient au CVD). Il est vrai que la nouvelle pompe est beaucoup trop distante des habitations par rapport à l'ancienne cependant ce n'est pas la distance qui fait obstacle à son utilisation mais surtout l'habitude. L'habitude de se rassembler est bien plus puissante, porteuse de sens et garante de la viabilité sociale que le fait d'aller puiser l'eau gratuitement mais seule.

Ainsi, une fois de plus, l'occidental cherche à résoudre des problèmes matériels sans prendre en considération les modes de vie, les croyances et l'utilisation des espaces. La modernité persuadée que les problèmes peuvent se résoudre par la science et par la raison fait trop souvent abstraction des circonstances socioculturelles. Bien entendu, avec de l'argent, on peut amener n'importe quel bien moderne, n'importe où mais on peut également détruire littéralement un village, ses habitants, leur pensée et leur mode de vie.





224



Fokpo. Cda



Koudzra-Gabi. Cda



Fokpo. Cda



Biens importés de l'Occident, l'habitant et son environnement :

D'autres biens matériels non technologiques ayant une influence sur les modes de vie, ont également pris place dans les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi. Les objets à l'origine en bois et en acier sont petit à petit remplacés par la matière plastique. En effet, aux bassines en zinc pouvant contenir de grands volumes d'eau se substituent des seaux en plastique. Ceux-ci bien que plus grands sont moins résistants dans le temps. Le plastique vieillit mal dans ces régions où le climat chaud et sec rend la matière cassante. Et pourtant, le nouveau contenant est en vogue : moins cher, il est alors préféré aux bassines inox, même si son remplacement est plus fréquent. De la même façon, les familles les plus riches, c'est à dire le groupe domestique du chef, du chef du CVD et du chef guerrier ont tous en leur possession des chaises en plastique. Celles-ci remplacent alors les tabourets de bois recouverts de paille tressée. Pour les habitants, la chaise en plastique est le symbole de la modernité et de la richesse car elle n'est pas confectionnée par leurs mains. Traditionnellement, s'asseoir sur un tabouret ou un banc de bois, signifie que l'on se situe seulement un peu plus haut que le niveau du sol pour partager ensemble un moment. S'asseoir sur une chaise en plastique munie d'accoudoirs, c'est affirmer sa supériorité et intégrer de nouveaux gestes modifiant les attitudes et les comportements de chacun.

De plus, contrairement aux chaises et ou tabourets de bois et de paille, la chaise en plastique est beaucoup plus fragile et surtout non réparable. Une fois cassée, tel un objet mort, elle est laissée parmi les autres déchets à même le sol, elle mettra des centaines voire plus d'un millier d'années à se dégrader. L'impact écologique du nouveau règne du plastique sur l'environnement est indéniable : non recyclé, dispersé dans la nature, il pollue les sols fertiles pour les générations futures. En imaginant que le phénomène s'accélère car il n'y a pas actuellement d'indications contraires à ce scénario, les déchets plastiques vont s'accumuler et devenir un réel problème pour le village.

Lors du reboisement avec les habitants de Fokpo je me suis confrontée à une réelle difficulté d'incompréhension de la part des togolais. En effet, après avoir sarclé le sol, nous avons comme consigne de planter un bâton au centre afin de repérer les futurs plants. Cependant, pour mieux distinguer les morceaux de bois, le chef du projet a imposé à tous de mettre le sachet plastique contenant les plants d'arbres sur les piquets. Dès le lendemain, le vent les avait arrachés et dispersés dans les champs. Cette situation n'a pas semblé les perturber, ils ont insisté pour que nous les fixions d'avantage sur les bâtons. J'ai cherché à expliquer par tous les moyens que tous les plastiques allaient finir par s'envoler et polluer le sol en se dégradant alors que notre but était de replanter des arbres pour reconstituer une forêt saine et permettre à la faune et à la flore de se réappropriier les lieux mais, une fois de plus, rien n'y a fait. La notion de "pollution" leur est inconnue, ils ne prennent pas conscience des gestes qu'ils font tous les jours en jetant leurs déchets plastiques n'importe où. Voici encore un exemple où lorsque la modernité rencontre la tradition, des incompréhensions s'installent et les nouveaux comportements peuvent contribuer à dégrader l'environnement naturel mais aussi les modes de vie.

Pour finir, dans le village de Koudzra-Gabi, certains hommes utilisent des engrais et des insecticides liquides, achetés en ville, qu'ils déversent dans leurs champs sans en mesurer les conséquences écologiques. Les doses ainsi déversées dépendent uniquement du capital économique de la famille et sont de plus en plus conséquentes. L'environnement souffre de ces nouveaux gestes utilisés pour cultiver. Le but n'est plus de s'auto suffire mais de vendre le maximum de récoltes afin d'épargner suffisamment d'argent pour construire "moderne" ou encore pour s'acheter de nouveaux bien occidentaux.









Images modernes et modes de vie :

Comme évoqué précédemment, les images véhiculées par la télévision, les magazines, les panneaux publicitaires ou encore à travers l'éducation scolaire ont une réelle influence sur les modes de vie et tout particulièrement dans le village de Koudzra-Gabi.

Lors du discours du chef durant la fête du 15 août; celui ci s'est plaint du mode vestimentaire des jeunes du village. Selon lui, les adolescents portent trop bas leur pantalon montrant ainsi leur sous-vêtement à tout le monde. Pour rappeler à l'ordre et surtout donner du poids à son argumentation, il affirme qu'il a un livre chez lui venant de la France qui condamne cette attitude. Il fait alors de même avec la tenue des filles qu'il estime trop dénudée et dit "en France, les femmes mariées portent le voile jusqu'au niveau des yeux et les femmes non mariées laissent leur front apparent". Surprise par son attitude, j'ai compris que pour faire respecter certains comportements dans le village il faisait appel de façon mensongère à ce qui se passe en Occident. Les habitants attentifs ont marqué leur approbation d'un signe de tête. L'image de la France est telle qu'elle est dorénavant supérieure au pouvoir du chef ainsi, conscient de sa situation, le chef l'utilise à son tour à ses propres fins.

Dans le même esprit que les tenues vestimentaires, les cheveux font l'objet de nombreuses expériences. Les jeunes adolescentes achètent des produits chimiques afin de les lisser et/ou les colorer pour ressembler à leurs idoles : chanteuses et actrices du moment. Au temps des tresses durant la préparation des repas se substitue les mixtures à base d'ammoniac et de produits toxiques qui sont répandus à même le sol ou bus par les animaux divagants. L'impact écologique ne peut également pas être nié cependant il ne fait pas partie des préoccupations actuelles.

L'institution scolaire actuelle a un rôle important dans la diffusion du mode occidental de pensée. En effet, un soir à Fokpo, nous avons sorti les djembés afin que les jeunes togolais puissent m'apprendre des chants et leurs manières de danser. J'installe alors les chaises sous un grand manguier comme j'avais l'habitude de le faire la journée, lorsque le soleil est accablant. A ce moment là, l'un me dit : "non non non ! Il ne faut pas rester sous l'arbre la nuit !". Pensant que c'était à cause des esprits malfaisants, je réponds tel un enfant "pourquoi ?". Un autre jeune me lance "à l'école on nous a appris qu'il ne faut pas se mettre sous un arbre la nuit sinon on meurt". Ne comprenant toujours pas, il continue : "c'est parce que l'arbre prend tout l'oxygène et rejette du dioxyde de carbone, il ne faut pas rester là on va mourir". Je n'en reviens pas, je tente de leur expliquer que ce qu'ils croient est faux mais rien n'y fait, le groupe se déplace me laissant seule sous l'arbre. C'est là que j'ai pris conscience de l'importance de l'éducation scolaire sur les modes de vie. Je ne sais pas si ce sont les jeunes qui ont mal compris ou le professeur qui s'est mal fait comprendre, cependant tous, quelque soit leur âge, me scandaient la même histoire. Cette situation met en exergue la difficulté de la place de la science dans le monde cosmologique traditionnel. Les mythes et les croyances sont considérés au même titre que la science, la rencontre entre les deux donne naissance à de nouveaux comportements mais également à une nouvelle façon de concevoir la nature par rapport à l'homme. L'arbre symbole de l'interface entre le monde des vivants, le monde des ancêtres et le monde du divin est vivant, la science le confirme puisqu'il respire. Cependant, à l'origine l'arbre est protecteur et symbole de vie, dorénavant il devient mortel lorsque le soleil se couche !



Malgré son âge avancé, Fidel m'a démontré durant tout mon séjour qu'il est l'homme le plus "moderne" de son village. En effet, grâce à l'un de ses fils, il a accès à de nombreux biens importés de l'Occident et un jour il m'a invitée à le suivre afin de me montrer les toilettes qu'il a construites. Habituellement, un trou dans la terre entre des arbres ou parfois même recouvert d'une structure bois fait office de toilettes pour l'entièreté des habitants du village. Quelle a été ma surprise lorsqu'en poussant le panneau de paille de l'abri je suis face à une cuvette faite de bois. Il m'a expliqué qu'un jour, de retour de la ville, il s'était dit que ce serait bien mieux pour son dos de pouvoir s'asseoir sur une cuvette. L'objet bien trop cher l'a poussé à le confectionner lui même en bois. Fidel a alors su adapter son savoir faire concernant le travail du bois à la conception d'un objet non traditionnel. On peut parler d'une réinterprétation de la modernité dans le but de répondre à un besoin. Cet exemple est le seul relevé durant mon expérience : il met en exergue une nouvelle manière d'allier la modernité au quotidien sans pour autant renier la tradition et les savoirs faire.

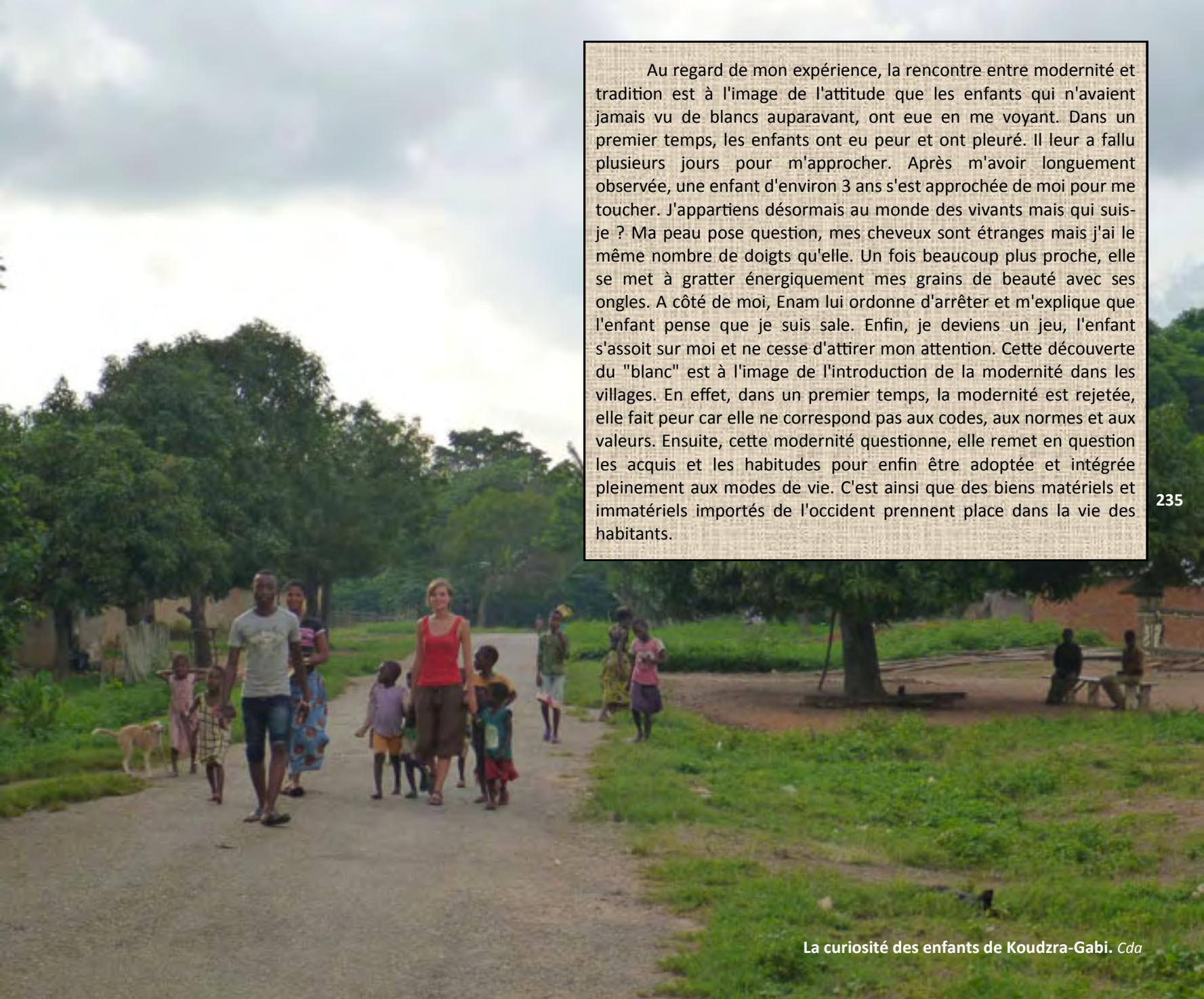




233

Réinterprétation d'un objet moderne. Cda





Au regard de mon expérience, la rencontre entre modernité et tradition est à l'image de l'attitude que les enfants qui n'avaient jamais vu de blancs auparavant, ont eue en me voyant. Dans un premier temps, les enfants ont eu peur et ont pleuré. Il leur a fallu plusieurs jours pour m'approcher. Après m'avoir longuement observée, une enfant d'environ 3 ans s'est approchée de moi pour me toucher. J'appartiens désormais au monde des vivants mais qui suis-je ? Ma peau pose question, mes cheveux sont étranges mais j'ai le même nombre de doigts qu'elle. Un fois beaucoup plus proche, elle se met à gratter énergiquement mes grains de beauté avec ses ongles. A côté de moi, Enam lui ordonne d'arrêter et m'explique que l'enfant pense que je suis sale. Enfin, je deviens un jeu, l'enfant s'assoit sur moi et ne cesse d'attirer mon attention. Cette découverte du "blanc" est à l'image de l'introduction de la modernité dans les villages. En effet, dans un premier temps, la modernité est rejetée, elle fait peur car elle ne correspond pas aux codes, aux normes et aux valeurs. Ensuite, cette modernité questionne, elle remet en question les acquis et les habitudes pour enfin être adoptée et intégrée pleinement aux modes de vie. C'est ainsi que des biens matériels et immatériels importés de l'occident prennent place dans la vie des habitants.

Cette introduction de la modernité ne se fait pas sans ruptures : on assiste alors à des processus de recomposition imaginaire et sociale car les sociétés utilisent des références culturelles pour interpréter et comprendre les événements. Ainsi, elles effectuent des choix parmi ces références et les recomposent afin de faire face aux contraintes et surtout selon leurs normes et leurs valeurs. Ce processus peut être illustré par l'attitude de Freeman face aux images de la télévision (cf. exemple cité précédemment).

Lorsque les deux conceptions du monde : cosmologique et moderne se rencontrent, elles entrent littéralement en conflit car il n'existe pour les sociétés traditionnelles qu'une réalité. Ainsi lorsqu'une situation reste inexplicable pour un togolais, on dit que c'est de la sorcellerie et c'est par ce biais là que les gens participent aux changements et se les approprient en cherchant à les maîtriser. Cependant, certaines situations qui leur échappent les mettent dans des positions inconfortables d'incompréhension qui vont jusqu'à remettre en question leurs modes de vie. Au même titre que l'habitat, si les modes de vie traduisent une conception du monde immédiate, qu'en est-il du monde cosmologique ainsi que des relations entre l'habitat, l'habitant et son milieu ?



VIII. Que deviennent les relations entre l'habitant, son habitat et son milieu ainsi que la conception du monde cosmologique des sociétés traditionnelles ?

Cette architecture vernaculaire en mutation ainsi que le changement des modes de vie montrent que l'on assiste aujourd'hui à un éclatement du modèle traditionnel unique et non à une évolution de celui-ci. Malgré toutes les capacités de résistance aux influences extérieures, la montée en puissance des facteurs de changement a été la plus forte. Le nouvel habitat en rupture avec le modèle ancestral est la traduction de ces facteurs devenus inévitables.

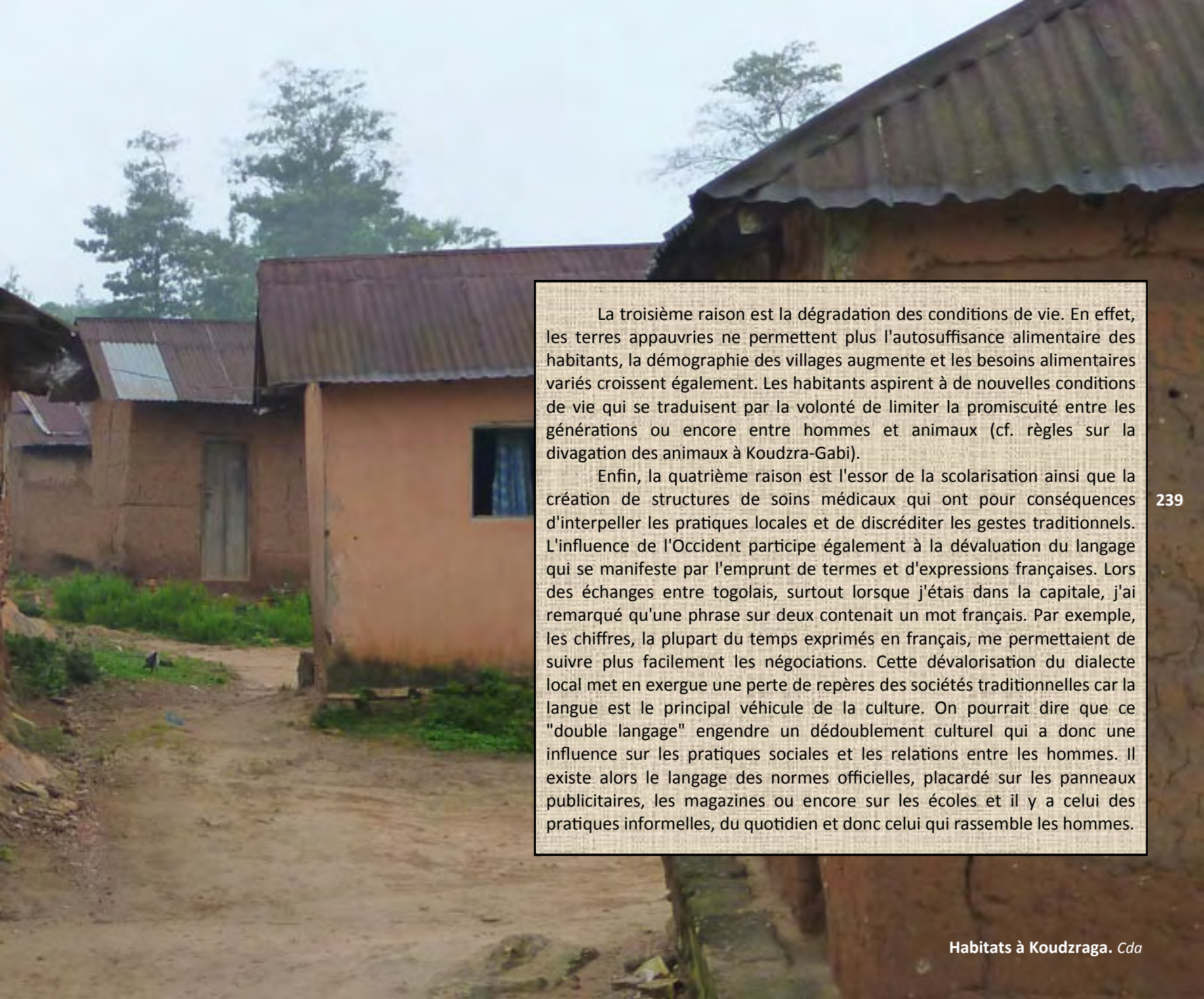
Il me faut souligner qu'il n'existe pas de "bons" ou de "mauvais" matériaux mais que l'utilisation erronée de certains a des conséquences physiques et surtout socioculturelles qui participent au changement de pensée. Ainsi, construire en béton n'est pas une mauvaise idée en soit, cependant tenter de calquer la forme et les techniques utilisées pour bâtir l'habitat traditionnel est destructeur. Le matériau béton ainsi que les tôles d'acier ondulées n'ayant pas les mêmes caractéristiques constructives que la terre et les herbes sèches, il serait plus juste d'adapter le mode constructif afin d'être en adéquation à la fois avec la manière d'habiter des villages mais également avec la conception que les hommes ont du monde.

La permanence de l'architecture est liée à sa capacité de résistance mais le système a ses limites en termes de capacités d'adaptation aux changements sociaux. Ainsi, l'émergence d'un nouveau type d'habitat est liée à différentes causes.

La première est la volonté politique du pays à vouloir à tout prix intégrer les populations locales aux échanges internationaux mondialisés. Le pays est alors inondé de biens matériels importés de l'Occident.

La seconde raison est liée aux effets du développement du tourisme. L'apport supplémentaire d'argent ainsi que la rencontre avec le mode de pensée moderne ont contribué à la remise en question de la conception cosmologique du monde. De plus, en vendant des objets façonnés par leurs propres mains, les habitants dilapident leur patrimoine culturel et affaiblissent la dimension symbolique des objets.





La troisième raison est la dégradation des conditions de vie. En effet, les terres appauvries ne permettent plus l'autosuffisance alimentaire des habitants, la démographie des villages augmente et les besoins alimentaires variés croissent également. Les habitants aspirent à de nouvelles conditions de vie qui se traduisent par la volonté de limiter la promiscuité entre les générations ou encore entre hommes et animaux (cf. règles sur la divagation des animaux à Koudzra-Gabi).

Enfin, la quatrième raison est l'essor de la scolarisation ainsi que la création de structures de soins médicaux qui ont pour conséquences d'interpeller les pratiques locales et de discréditer les gestes traditionnels. L'influence de l'Occident participe également à la dévaluation du langage qui se manifeste par l'emprunt de termes et d'expressions françaises. Lors des échanges entre togolais, surtout lorsque j'étais dans la capitale, j'ai remarqué qu'une phrase sur deux contenait un mot français. Par exemple, les chiffres, la plupart du temps exprimés en français, me permettaient de suivre plus facilement les négociations. Cette dévalorisation du dialecte local met en exergue une perte de repères des sociétés traditionnelles car la langue est le principal véhicule de la culture. On pourrait dire que ce "double langage" engendre un dédoublement culturel qui a donc une influence sur les pratiques sociales et les relations entre les hommes. Il existe alors le langage des normes officielles, placardé sur les panneaux publicitaires, les magazines ou encore sur les écoles et il y a celui des pratiques informelles, du quotidien et donc celui qui rassemble les hommes.





De plus, on pourrait dire que l'impact qu'a l'Occident sur les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi peut s'exprimer par une nouvelle perception de l'espace et du temps qui a pour conséquence une orientation individuelle des pratiques en rupture avec la visée collective des sociétés traditionnelles cosmologiques. Tout d'abord, on assiste à une "compression de l'espace"³⁶ : l'accessibilité croissante de presque tous les endroits du pays même reculés fait disparaître l'isolement et les possibilités de retrait. Grâce aux moyens de transport et à l'amélioration des routes (qui n'est que le prolongement des progrès réalisés depuis des siècles dans le domaine des moyens de transports) les villages ont de plus en plus de facilité à se procurer des biens qu'ils achètent en ville. Le changement des gestes constructifs ainsi que l'utilisation de nouveaux matériaux participant à la perte de savoirs traditionnels sont un indicateur de cette compression de l'espace. Dans le cas de Fokpo, plus difficile d'accès et doté d'un potentiel économique inférieur au village de Koudzra-Gabi, l'impact de l'Occident sur les modes de vie est plus faible.

"L'accélération du temps, c'est à dire l'utilisation de laps de temps même les plus courts, réduit le temps dont [les habitants] peuvent disposer librement"³⁷, modifie les relations sociales. Le téléphone portable ainsi que les autres objets technologiques comme les mp3 remplacent le contact humain et modifient les pratiques journalières. Par exemple, les "codes" utilisés lors des salutations ne le sont plus lorsqu'il s'agit de téléphoner à quelqu'un. Pour la plupart, les jeunes générations ne partagent pas les mêmes valeurs que les anciennes, leur sentiment d'appartenance à la fois au local et au global contribue à la rupture de leur monde cosmologique.

Pour finir, le changement des modes de vie est nettement visible à travers l'observation des pratiques quotidiennes des habitants. Dorénavant, les nouveaux "systèmes d'activités"³⁸ n'entretiennent plus les mêmes rapports avec l'environnement bâti et donc modifient les relations entre l'habitant, son habitat et son milieu. La disparition de la tradition en tant que forme régulière est le résultat d'un changement de pensée de la part des habitants. Entre tradition et modernité, où se situent-ils ? Vers quoi tendent-ils ? Quelle est dorénavant leur conception du monde ? Assiste-t-on à une rupture de leur monde cosmologique ?

36. Y. DROZ et L. MONNIER, *op. cit.*, p.211, l.5.

37. *Ibid.*, p. 211, l.7.

38. A. RAPOPORT, *Culture, architecture et design*, *op. cit.*, p.35, l.1.

Certains s'inquiètent du devenir de l'Afrique en général. On entend parler de mondialisation de la culture, d'acculturation des peuples, de perte d'identité, etc...

Comme nous avons vu précédemment, aucune culture n'est statique : les sociétés ne cessent d'évoluer et de se transformer au fil du temps. Cependant, ce qui interpelle dans la situation des villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi, c'est la rapidité du changement. Un changement brutal est dévastateur dans le sens où l'acculturation en tant "qu'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact permanent avec des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels originaux de l'un ou de l'autre groupe"³⁹ ne permet pas l'adaptation créative des peuples et entre en conflit avec le mode de pensée cosmologique.

En effet, Hassan FATHY, met en exergue ce phénomène d'acculturation des sociétés traditionnelles, à travers une pensée imagée : "La culture venue des racines traverse tiges, bourgeons, feuilles et fleurs, d'une cellule à l'autre comme un sang vert et nourrit l'espace sous la pluie de cette odeur de jardin arrosé. Mais une culture venue d'ailleurs renversée sur les hommes les pétrifie ; les voici comme des poupées en sucre que les pluies généreuses de la vie transforment en une pâte informe et lourde".⁴⁰

Or, selon Yvan DROZ et Laurent MONNIER, le danger auquel s'exposent les sociétés traditionnelles en absorbant la culture occidentale n'est pas un changement d'ordre quantitatif de la sociabilité de l'homme mais plutôt un changement d'ordre qualitatif. J'ajouterai, qu'en modifiant la quantité des relations, cela va avoir également un impact sur la nature même de celles-ci et donc sur leurs qualités.

39. E. AMOUZOU, *op. cit.*, p.5, l.9-13.

40. H. FATHY, *Construire avec le peuple. Histoire d'un village d'Egypte : Gourni*, Ed. Sinbad, Paris, 1970 in R. ANGER et L. FONTAINE, *Bâtir en terre. Du grain de sable à l'architecture*, Ed. Belin/Cité des Sciences et de l'Industrie, s.l., 2009, p.62, l. 7-18.



L'expérience que j'ai vécue dans les deux villages a mis en exergue la complexité qu'a l'habitant à se situer dans son propre monde face à une modernité attractive mais qu'il ne comprend pas toujours. Aujourd'hui, l'homme en remettant en question sa place dans le monde actuel met en péril l'équilibre du monde des vivants par rapport aux mondes des ancêtres et à celui des esprits et du divin. Perdant leur symbolique aux yeux des habitants, certaines pratiques traditionnelles sont alors abandonnées. Cependant, il ne faut pas être nostalgique comme j'ai pu l'être en quittant le pays. Les changements constructifs influençant les modes de vie ne sont pas tous négatifs ! Il ne faut pas vouloir figer ces sociétés traditionnelles, ce ne sont ni des musées, ni un passé mis sous cloche. L'environnement bâti en mutation est le reflet de ces changements de conception du monde, d'une culture, de ses valeurs et de ses codes sociaux. La seule inquiétude que l'on pourrait avoir est que ce phénomène "d'imitation de l'Occident" mis en lumière à travers de nombreux exemples dans ce mémoire condamne toute possibilité d'épanouissement, d'équilibre et d'évolution des sociétés traditionnelles...



PERSPECTIVES

245

Aujourd'hui, peut-on imaginer une relation différente entre tradition et modernité ?

Au regard des problématiques que j'ai développées dans ce mémoire, il me semble intéressant de proposer une réflexion qui va au delà d'un constat. Peut-on imaginer une nouvelle relation entre tradition et modernité en adéquation avec la conception cosmologique du monde en ce qui concerne la construction de l'habitat ou plus généralement à travers les modes de vie des habitants de Fokpo et de Koudzra-Gabi ? Pour entamer cette ouverture, je vous propose de situer cette problématique dans son contexte actuel : l'échec d'une Afrique moderne.

246





247

Habitant et habitat traditionnel à Fokpo. Cda

L'échec d'une Afrique moderne

Tout d'abord, pourquoi entend-on dire que l'Afrique n'est pas moderne ?

Pour affirmer qu'une société est moderne, il faut qu'elle accomplisse un double processus : l'individualisation des personnes et l'insertion de ces personnes sous un contrôle rationnel, bureaucratique. Ainsi, autrement dit, pour qu'émerge la modernité, il faut qu'hommes et femmes soient des "sujets" : "assujettis à des normes et à des codes universels, c'est à dire indifférents ou même opposés aux identités communautaires, et comme sujets appelés à l'autonomie par la logique contractuelle du marché, du droit et de la régulation politique".⁴¹ L'inachèvement du processus de modernité est donc dû en partie à la faiblesse des composantes d'une société moderne : le capital économique, l'industrialisation, la surveillance et la force défensive. L'Afrique sous développée industriellement ne permet donc pas l'individualisation des personnes dans le sens où les secteurs traditionnels et informels sont bien plus puissants et fonctionnent (comme nous avons vu précédemment) sur le mode du communautarisme, du clientélisme, de la parenté, etc...

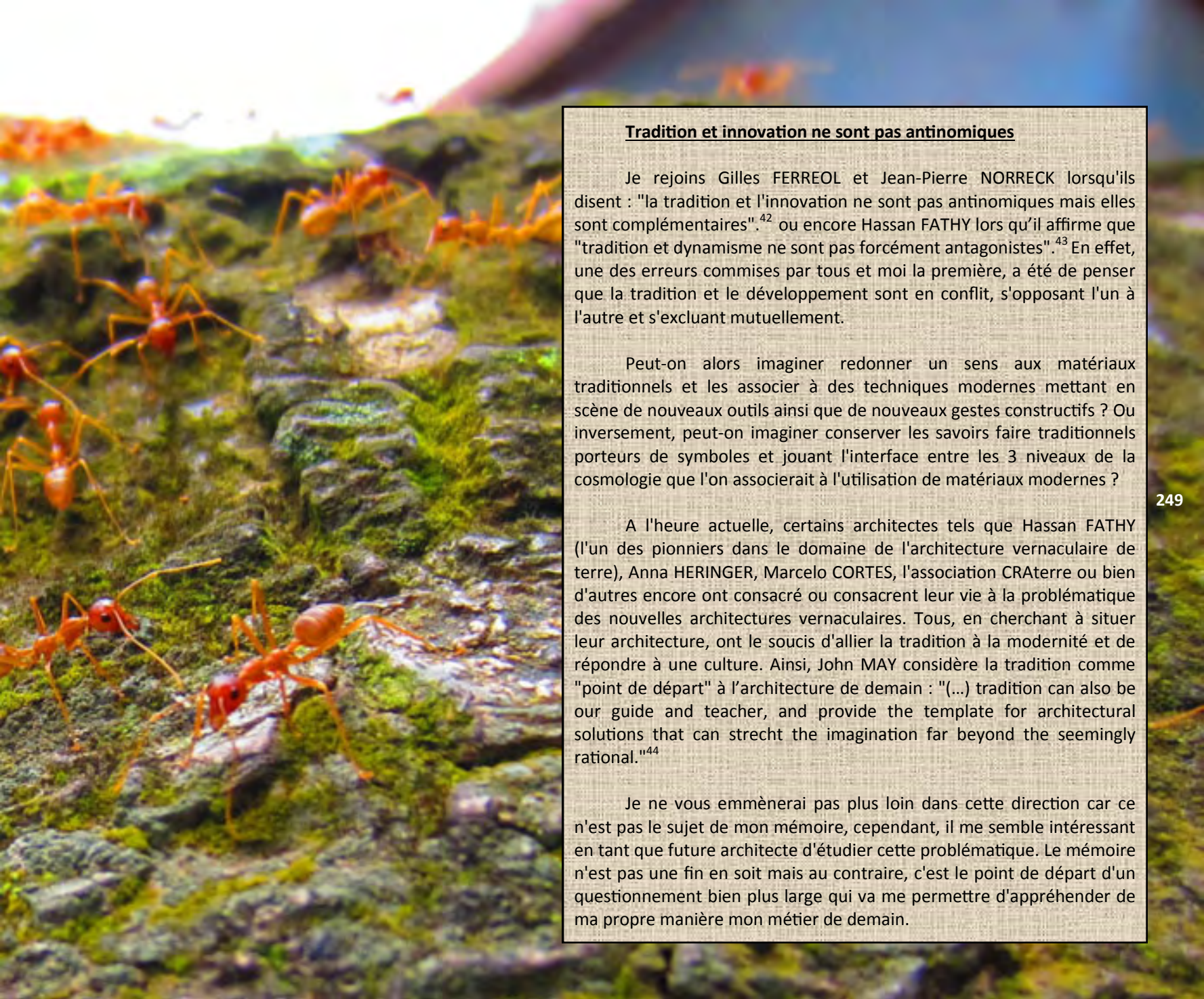
On assiste alors à une montée de l'individualisme mais paradoxalement au renforcement du communautarisme car pour survivre il faut se rassembler. La modernité de Fokpo et de Koudzra-Gabi ne peut être associée à l'image que l'on a d'une société civile en Europe mais à une modernité que je qualifierais d'entre le formel et l'informel.

41. Y. DROZ et L. MONNIER, *op. cit.*, p.269, l.29-33.

42. G. FERREOL et J.P NORRECK, *Introduction à la sociologie*, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p.132 In E. AMOUZOU, *op. cit.*, p.175, l.20-21.

43. H. FATHY, *Construire avec le peuple: Histoire d'un village d'Egypte : Gourni*, Ed. Sinbad, Paris, 1970 In J.L LE QUELLEC, *Maisons du Sahara. Habiter le désert*, Ed. Hazan, s.l., 2006, p.7, l.13.

44. J. MAY, *Buildings without architects. A global guide to everyday architecture*, Ed. Ivy Press, New York, 2010.



Tradition et innovation ne sont pas antinomiques

Je rejoins Gilles FERREOL et Jean-Pierre NORRECK lorsqu'ils disent : "la tradition et l'innovation ne sont pas antinomiques mais elles sont complémentaires".⁴² ou encore Hassan FATHY lors qu'il affirme que "tradition et dynamisme ne sont pas forcément antagonistes".⁴³ En effet, une des erreurs commises par tous et moi la première, a été de penser que la tradition et le développement sont en conflit, s'opposant l'un à l'autre et s'excluant mutuellement.

Peut-on alors imaginer redonner un sens aux matériaux traditionnels et les associer à des techniques modernes mettant en scène de nouveaux outils ainsi que de nouveaux gestes constructifs ? Ou inversement, peut-on imaginer conserver les savoirs faire traditionnels porteurs de symboles et jouant l'interface entre les 3 niveaux de la cosmologie que l'on associerait à l'utilisation de matériaux modernes ?

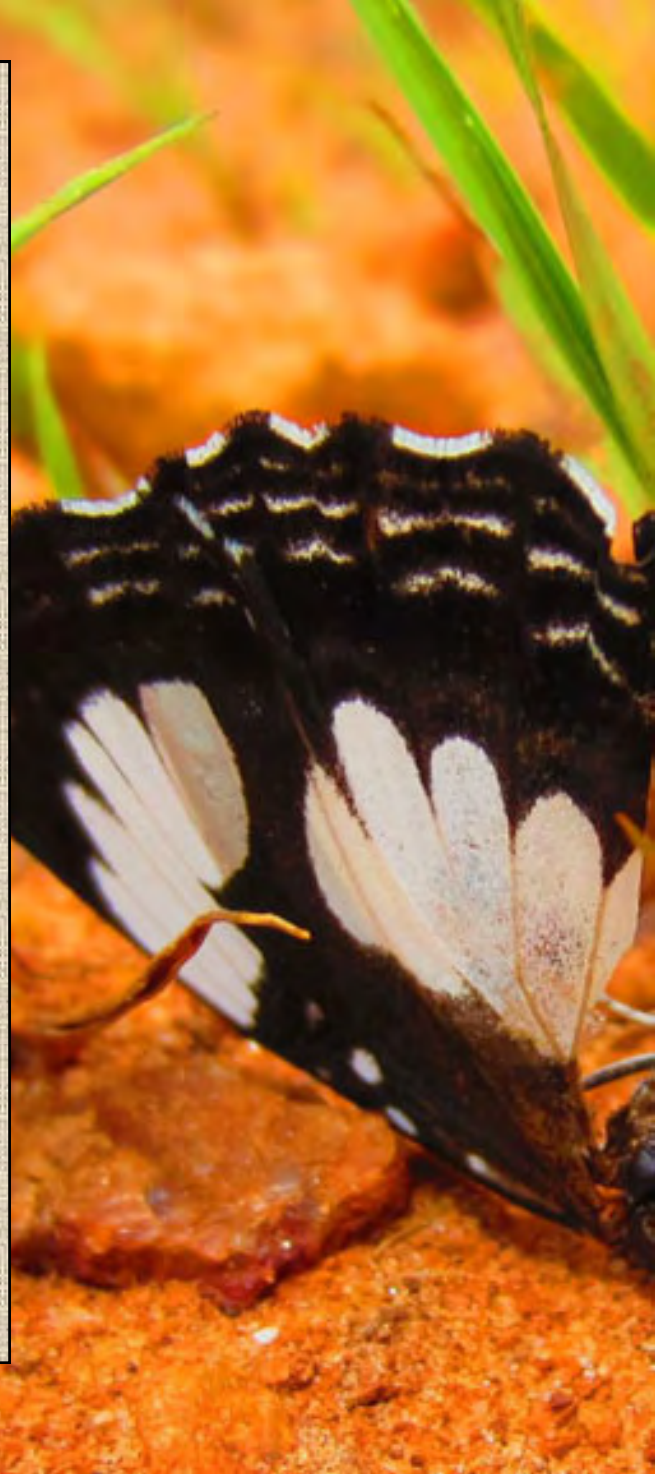
A l'heure actuelle, certains architectes tels que Hassan FATHY (l'un des pionniers dans le domaine de l'architecture vernaculaire de terre), Anna HERINGER, Marcelo CORTES, l'association CRATerre ou bien d'autres encore ont consacré ou consacrent leur vie à la problématique des nouvelles architectures vernaculaires. Tous, en cherchant à situer leur architecture, ont le soucis d'allier la tradition à la modernité et de répondre à une culture. Ainsi, John MAY considère la tradition comme "point de départ" à l'architecture de demain : "(...) tradition can also be our guide and teacher, and provide the template for architectural solutions that can stretch the imagination far beyond the seemingly rational."⁴⁴

Je ne vous emmènerai pas plus loin dans cette direction car ce n'est pas le sujet de mon mémoire, cependant, il me semble intéressant en tant que future architecte d'étudier cette problématique. Le mémoire n'est pas une fin en soit mais au contraire, c'est le point de départ d'un questionnement bien plus large qui va me permettre d'appréhender de ma propre manière mon métier de demain.

Le sujet de ce mémoire est né d'une expérience humaine, d'une expérience de vie au cœur de sociétés qui me fascinent et qui je pense, nous donnent une belle leçon d'humilité et de joie de vivre. En effet, le point de départ de mon questionnement est issu d'un sentiment de révolte face aux transformations de l'architecture vernaculaire qui m'interpelaient. Le changement, quel que soit son degré fait peur car nous sommes tous un peu conservateurs... Je me suis alors lancée avec frénésie dans les recherches afin d'affiner un plaidoyer qui avait pour objectif de montrer du doigt un unique coupable, l'Occident et son besoin de dévorer, d'uniformiser un monde aux antipodes du sien. Ainsi, afin de tenter de comprendre l'impact que les transformations de l'architecture vernaculaire ont sur les sociétés traditionnelles, j'ai dans un premier temps, cherché à mettre en exergue les relations que l'habitant entretient avec son habitat et son environnement à travers mon expérience de vie au sein des villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi. En mettant des mots ainsi qu'en cherchant à comprendre la conception du monde de ces sociétés, j'ai compris ce qui m'a portée pendant ce séjour et surtout ce qui me manque cruellement, aujourd'hui. La première semaine au Togo, j'étais angoissée, en attendant le début de ma mission à Fokpo, je tournais en rond, je me disais même parfois "je perds mon temps à attendre ainsi". Le stress quotidien des échéances, l'inquiétude du temps qui passe et l'angoisse du lendemain ont peu à peu disparu. Au fur et à mesure, j'ai perdu toute notion de temps, j'ai enlevé ma montre et savouré chaque seconde : quel jour, quelle heure, quand, quoi, comment, tout cela n'avait plus d'importance. Comme nous l'avons vu au cours de la Partie I, ce monde du relié s'oppose nettement au monde désenchanté dans lequel nous vivons. Il paraît inaccessible mais bien au contraire, il est en chacun de nous et se traduit à travers notre mode de fonctionnement hémisphérique (cérébral).

Comme nous avons pu voir au cours de la Partie II, cette architecture vernaculaire en mutation a des conséquences à la fois physiques et socioculturelles révélatrices d'un changement de conception du monde de la part des sociétés traditionnelles. A l'image de toutes les sociétés, les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi sont le théâtre de changements dus à des facteurs endogènes et exogènes. Cette situation en soi n'est pas alarmante car aucune société n'est statique.

Cependant, la pression de l'Occident n'est pas anodine et entre quotidiennement en conflit avec les modes de vie traditionnels, les valeurs, les codes sociaux ou encore les religions. A l'inverse des changements lents, permettant l'adaptation créative des sociétés, les changements brutaux sont dévastateurs : en s'imposant de façon unilatérale, ils font disparaître les savoir-faire traditionnels, imposent une nouvelle hiérarchie sociale (cette relation capital économique/pouvoir) et pousse les habitants à





l'imitation stérile d'anciens modèles éculés de l'Occident et d'ailleurs à travers de nouveaux gestes dénués de symbolique au sein de leur monde du relié. Je vous avoue que j'ai eu à de nombreuses reprises, honte d'être "blanche" car je me suis sentie coupable et en partie responsable de ce à quoi je faisais face.

En effet, l'Afrique comme les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi sont en perpétuel mouvement, ils inventent et réinventent tous les jours leur propre modernité. Ils sont en train de constituer leur propre vision du monde mais surtout pensent un monde alternatif auquel nous n'avons pas accès. Ils ne sont ni traditionnels, ni modernes ni encore post modernes, ils sont ce qu'ils sont en train de devenir.

Pour finir, je citerai une pensée de Jak VAUTHRIN, qui illustre au mot près mon état d'esprit aujourd'hui et donc qu'il me paraît impensable de formuler autrement : "Le XXI^e siècle ne sera pas un retour à la case bambous. Et l'architecture Dogon, aussi magnifique qu'elle soit, a vécu, tout comme les châteaux-forts ou l'art gothique que sont les témoins d'un passé. L'Afrique n'est ni une réserve, ni un musée, ni un espace vierge pour de nouveaux cow-boys. L'architecture africaine ne peut être que nouvelle, inventive et inédite. Elle doit s'échapper du carcan international banalisé et néo-moderne et vivre ses propres expériences pour pouvoir être et donner à d'autres ce qu'elle a dans ses tripes."⁴⁵

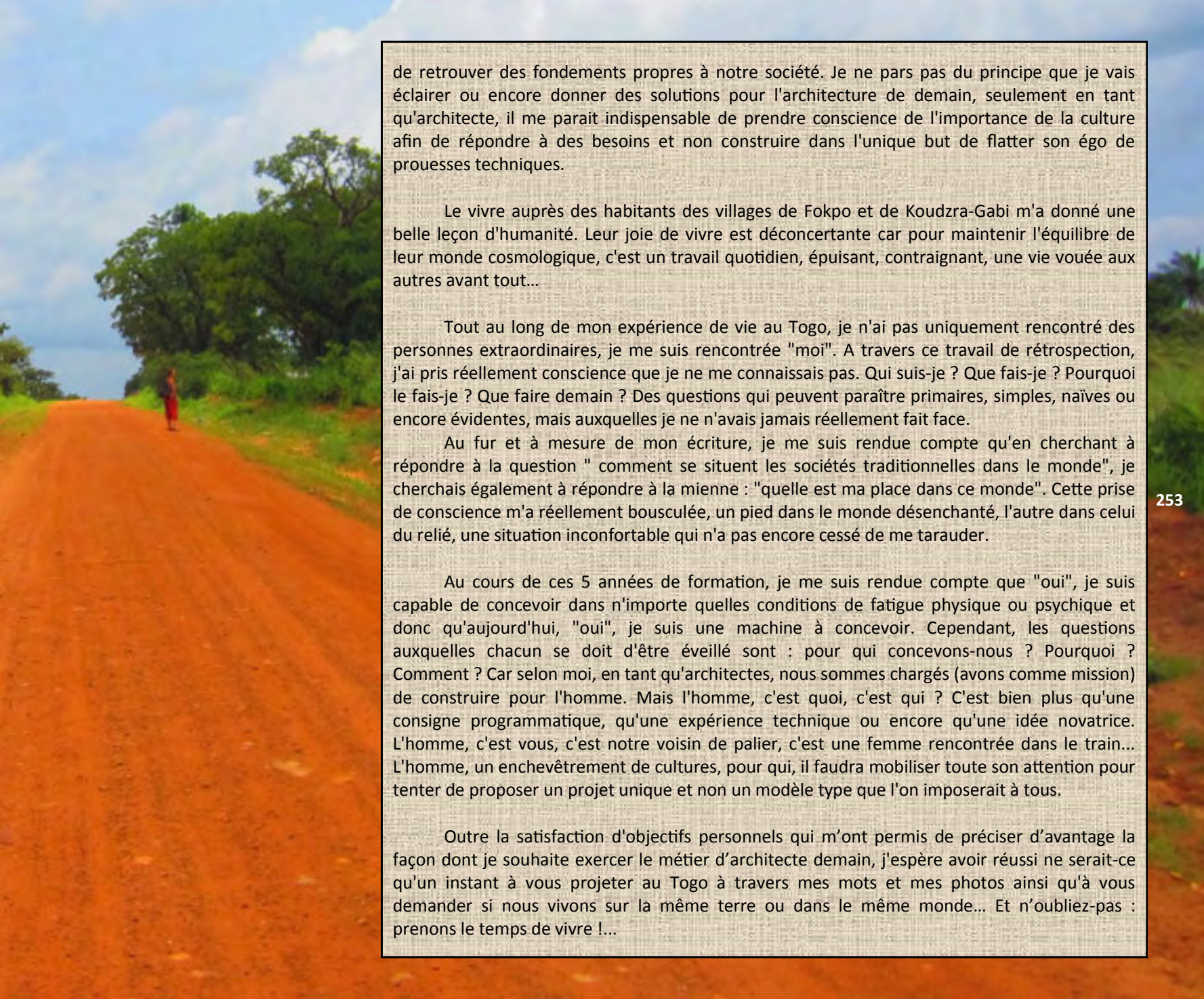
La question sous entendue est donc : Peut-on imaginer une nouvelle relation entre tradition et modernité à travers l'utilisation de matériaux traditionnels et de techniques modernes ou inversement ? Au delà d'un point de vue constructif, puisque l'architecture est le reflet d'une conception immédiate du monde, des valeurs ainsi que des modes de vie : que deviennent alors les relations entre l'habitant, son habitat et son environnement ? Assiste-t-on à un effondrement de cette conception cosmologique du monde des sociétés traditionnelles ?

Ce cheminement de pensée ainsi que les questions évoquées en ce qui concerne les sociétés traditionnelles et notamment les villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi peuvent également s'appliquer à notre situation. En effet, face à cette architecture de "brandscape"⁴⁶ (néologisme : "brand", la marque en analogie au "landscape", paysage) global produite par l'industrie mondiale de la construction sur le territoire occidental qui tient un discours réduit à la production de signes et à l'envoi de messages universels, il me semble intéressant de se nourrir de cette situation analogue du continent voisin afin

45. J. VAUTHRIN , *Villes africaines, anarchie et raison d'une architecture*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1989, p. 218, l.37-43.

46. P. BOUCHAIN et P. FREY, *Learning from vernacular architecture – Pour une nouvelle architecture vernaculaire*, Ed. Actes Sud, s.l. 2010, p.71, l.16.



A photograph of a wide, reddish-brown dirt road stretching into the distance. On the left side of the road, there is a line of lush green trees and bushes. In the far distance, a small figure of a person wearing a red garment is visible on the road. The sky is blue with some light clouds.

de retrouver des fondements propres à notre société. Je ne pars pas du principe que je vais éclairer ou encore donner des solutions pour l'architecture de demain, seulement en tant qu'architecte, il me paraît indispensable de prendre conscience de l'importance de la culture afin de répondre à des besoins et non construire dans l'unique but de flatter son égo de prouesses techniques.

Le vivre auprès des habitants des villages de Fokpo et de Koudzra-Gabi m'a donné une belle leçon d'humanité. Leur joie de vivre est déconcertante car pour maintenir l'équilibre de leur monde cosmologique, c'est un travail quotidien, épuisant, contraignant, une vie vouée aux autres avant tout...

Tout au long de mon expérience de vie au Togo, je n'ai pas uniquement rencontré des personnes extraordinaires, je me suis rencontrée "moi". A travers ce travail de rétrospection, j'ai pris réellement conscience que je ne me connaissais pas. Qui suis-je ? Que fais-je ? Pourquoi le fais-je ? Que faire demain ? Des questions qui peuvent paraître primaires, simples, naïves ou encore évidentes, mais auxquelles je ne n'avais jamais réellement fait face.

Au fur et à mesure de mon écriture, je me suis rendue compte qu'en cherchant à répondre à la question " comment se situent les sociétés traditionnelles dans le monde", je cherchais également à répondre à la mienne : "quelle est ma place dans ce monde". Cette prise de conscience m'a réellement bousculée, un pied dans le monde désenchanté, l'autre dans celui du relié, une situation inconfortable qui n'a pas encore cessé de me tarauder.

Au cours de ces 5 années de formation, je me suis rendue compte que "oui", je suis capable de concevoir dans n'importe quelles conditions de fatigue physique ou psychique et donc qu'aujourd'hui, "oui", je suis une machine à concevoir. Cependant, les questions auxquelles chacun se doit d'être éveillé sont : pour qui concevons-nous ? Pourquoi ? Comment ? Car selon moi, en tant qu'architectes, nous sommes chargés (avons comme mission) de construire pour l'homme. Mais l'homme, c'est quoi, c'est qui ? C'est bien plus qu'une consigne programmatique, qu'une expérience technique ou encore qu'une idée novatrice. L'homme, c'est vous, c'est notre voisin de palier, c'est une femme rencontrée dans le train... L'homme, un enchevêtrement de cultures, pour qui, il faudra mobiliser toute son attention pour tenter de proposer un projet unique et non un modèle type que l'on imposerait à tous.

Outre la satisfaction d'objectifs personnels qui m'ont permis de préciser d'avantage la façon dont je souhaite exercer le métier d'architecte demain, j'espère avoir réussi ne serait-ce qu'un instant à vous projeter au Togo à travers mes mots et mes photos ainsi qu'à vous demander si nous vivons sur la même terre ou dans le même monde... Et n'oubliez-pas : prenons le temps de vivre !...

BIBLIOGRAPHIE

- AMOUZOU Essé, L'impact de la culture occidentale sur les cultures africaines, Editions L'Harmattan, Paris, 2009.
- ANGER Romain et FONTAINE Laetitia, Bâtir en terre. Du grain de sable à l'architecture, Ed. Belin/Cité des Sciences et de l'Industrie, s.l., 2009.
- BARRUE-PASTOR Monique et PADENOU Guy-Herman, Architecture, société et paysage Bétammaribé au Togo – Contribution à l'anthropologie de l'habitat, Editions Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2006.
- BOUCHAIN Patrick et FREY Pierre, Learning from vernacular architecture – Pour une nouvelle architecture vernaculaire, Editions Actes Sud, s.l., 2010.
- BOURDIER Jean-Paul et TRINH Min-ha, Habiter un monde – Architecture de l'Afrique de l'Ouest, Editions Alternatives, Paris, 2005.
- DANTO BARRY Rahim, Portes d'Afrique, Editions Norma, Paris, 1999.
- DESCOLA Philippe, "Environnement en perspectives", L'anthropologie et la question de la nature, Editions L'harmattan, Paris, 2000
- DROZ Yvan et MONNIER Laurent, Côté jardin, côté cour : anthropologie de la maison africaine, Editions Presses universitaires de France, Paris 2004.
- FATHY Hassan, Construire avec le peuple. Histoire d'un village d'Egypte : Gourni, Editions Sinbad, Paris, 1970.
- FERREOL Gilles et NORRECK Jean-Pierre, Introduction à la sociologie, Editions Armand Colin, Paris, 1990.





- ILLICH Yvan, Le genre vernaculaire In Œuvres complètes, vol.2, , Editions Fayard, Mayenne, 2005.
- LEFEBVRE Henri, La production de l'espace, Ed Anthropos, Paris, 1974.
- LE QUELLEC Jean-Loïc, Maisons du Sahara. Habiter le désert, Editions Hazan, s.l., 2006.
- LEVI.P et PILON.M, Enquête socio-démographique chez les Moba-Gourma (nord-Togo), Editions Centre ORSTOM, Lomé, 1988-1989.
- LEVI-STRAUSS Claude, Tristes Tropiques, Editions Plon, Paris, 1955.
- MAY John, Buildings architecture without architects. A global guide to everyday architecture, Editions Ivy Press, New York, 2010.
- OLIVER Paul, Dwellings : The Vernacular House Worldwide, Editions Phaidon, Oxford, 1987.
- RAPOPORT Amos, Culture, architecture et design, Editions Infolio, 2003.
- RAPOPORT Amos, Pour une anthropologie de la maison, Editions Dunod, Paris, 1972.
- SAHLINS Marshall, Age de pierre, âge d'abondance.L'économie des sociétés primitives, Editions Gallimard, 1976.
- TRAORE Aminata, L'Afrique humiliée, Editions Fayard/Pluriel, Paris, 2009.
- VAUTHRIN Jak, Villes africaines, anarchie et raison d'une architecture, Editions L'Harmattan, Paris, 1989.



Frontière Togo / Ghana. Cda



